

CONVALESCENCE

DU

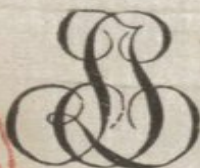
VIEUX CONTEUR

PAR

p. L. Jacob ,

bibliophile.

*Livres nouveaulx, livres vielz et antieques.
Estienne Dolet.*



PARIS.

LOUIS JANET, LIBRAIRE,

RUE ST.-JACQUES, 59.

43603

IMPRIMERIE DE DUCESSEIS,
Quai des Augustins, 55.

CONVALESCENCE
DU
VIEUX CONTEUR

PAR

p. L Jacob,

bibliophile.

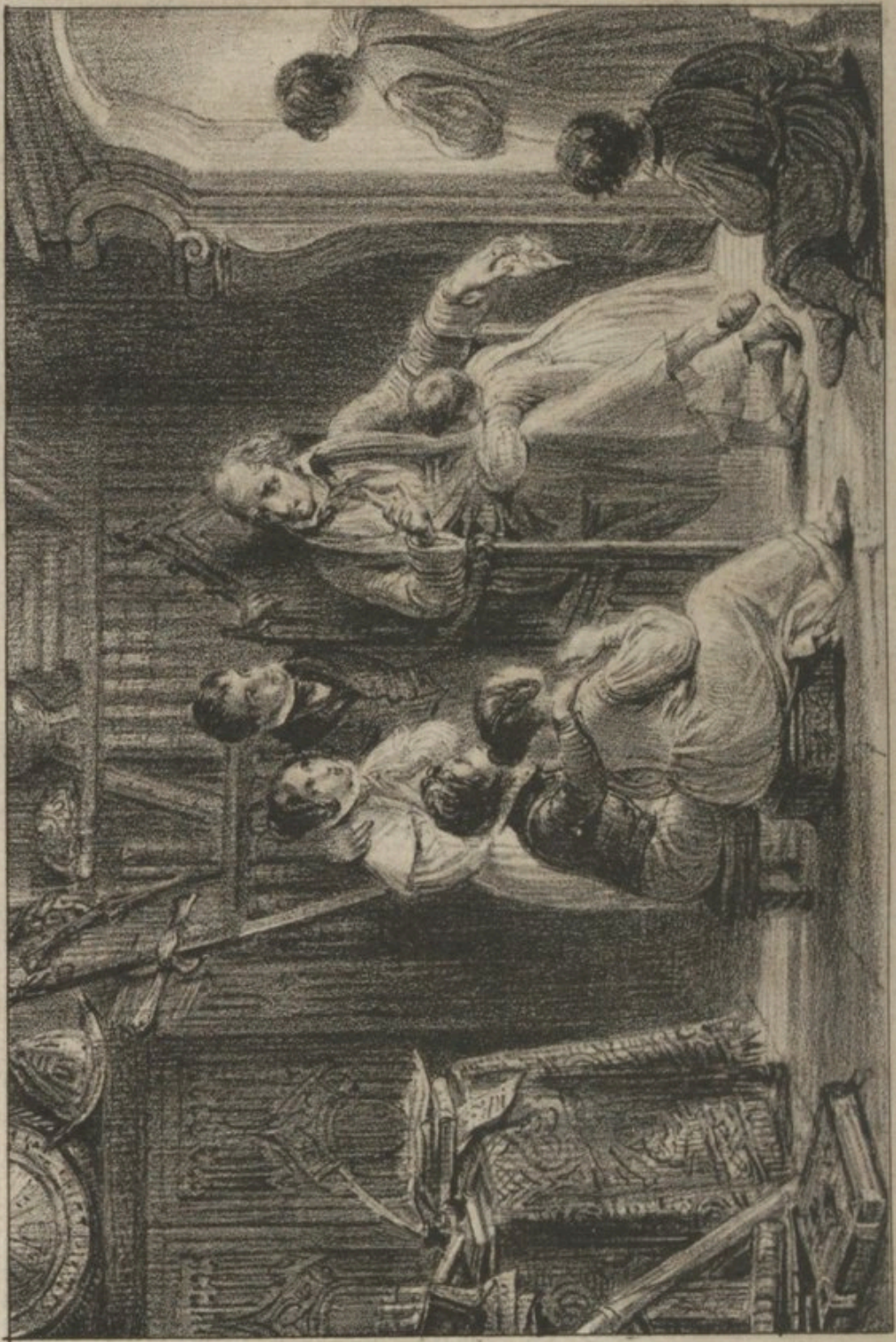
Livres nouveaux, livres vielz et anticques.

Estienne Dolet.

PARIS.

LOUIS JANET, LIBRAIRE,

RUE ST.-JACQUES, 59.



Le vieux conteur.

CONVALESCENCE

DU VIEUX CONTEUR.

JE l'ai déjà dit ailleurs : je suis vieux et bien vieux, quoique les centenaires deviennent de plus en plus rares depuis le temps du patriarche Jacob de qui je ne descends pas en ligne directe ; mon nom même est le seul point de ressemblance qui me rapproche de cet antique chef d'Israël ; il ne m'est pas donné comme à lui de voir dans mes derniers jours les enfans de mes petits-enfans, ni d'espérer une race aussi nombreuse que les étoiles. Voilà pourquoi je cherche à me créer une famille chez les autres et à me consoler de mon existence solitaire par de douces illusions. Il est si aisé de se persuader que tout ce qui nous aime nous appartient !

J'ai donc ainsi beaucoup d'enfans, fils et filles, qui répondent à ces titres avec tendresse, et qui m'appellent à leur tour *papa Jacob*, sans qu'il leur en coûte d'adopter cette habitude. L'affection vraie et naïve que je sais leur inspirer n'acquiert tout son développement qu'à la suite d'une connaissance réciproque plus ou moins lente à s'établir ; je ne dédaigne jamais d'en faire tous les frais et je crois que l'amitié peut avoir de fortes racines dans un tout jeune cœur : souvent les petits amis n'ont pas l'ingratitude des grands.

Mon extérieur grave et bizarre, je l'avoue, ne prévient pas d'abord en ma faveur ces esprits légers, joyeux, craintifs, nouveaux dans la vie, ignorans de tout et surtout des hommes ; les enfans qui me rencontrent pour la première fois, sans avoir été apprivoisés d'avance par mon nom familier à

la plupart, s'effarouchent, s'effraient et s'enfuient à l'aspect inaccoutumé de ma physionomie et de mon costume. Il y a du Croquemitaine en mon air, et je ne m'abuse pas sur l'étrange caractère des traits de mon visage anguleux, grimaçant, ridé et jauni, sur la menaçante longueur de mon nez, sur le regard sévère de mes yeux obscurcis de gros sourcils blancs ; ma haute taille, encore droite, contraste avec ma maigreur singulière. Quant au costume, il est plus commode qu'élégant, et je ne trouve pas mauvais qu'on en rie ; mais mon bonnet de coton, noué d'un ruban noir, préserve du froid ma tête chauve, mieux que ne ferait une perruque blonde ou poudrée, et ma robe de chambre, de soie à fleurs, dissimule les distractions ordinaires de ma toilette : c'est une mise fort convenable pour les bouquins qui forment ma société et mon cortège.

Cependant les enfans me reviennent bientôt, quel que soit leur étonnement à mon apparition ; eussent-ils couru se cacher derrière le fauteuil de leur père ou dans les bras de leur mère, il suffit que mon nom soit prononcé pour les ramener à l'instant jusque sur mes genoux ; car ma réputation de conteur s'est répandue parmi eux avant qu'ils aient appris à lire ; on chérit tant les contes à cet âge, qu'on est plus exigeant de la quantité que de la qualité : sans être un Berquin, un conteur amuse et instruit facilement à la fois des intelligences neuves et impressionnables ; il suffit de savoir se faire écouter, et ensuite on a un auditoire plus attentif, plus silencieux, plus fidèle que celui de toutes les académies du monde : l'intérêt lui tient lieu d'éloquence.

Or, voyez comme à mon insu j'ai contracté l'engagement éternel de faire des contes aux enfans, moi qui ai rempli ma longue carrière d'études spéciales, arides et monotones, moi qui journellement amasse dans ma mémoire des dates et des matériaux historiques ! Néanmoins je n'ai jamais eu la condescendance de trainer mes récits dans la route battue des enfantillages frivoles, niais ou absurdes ; j'estime l'enfance plus qu'on ne fait en éducation, et je tâche de l'élever au lieu de la rabaisser ; je ne lui prête pas mon dos pour y monter à cheval, comme Henri IV lui-même m'en donne l'exemple ; je ne vais pas, débile et cassé que je suis, me mêler à des jeux bruyans qui demandent une pétulance et une vivacité que j'ai perdues

depuis nombre d'années ; aussi bien il vaut mieux mettre l'enfance à notre portée que de descendre à la sienne, et ce serait présomption téméraire que de lutter avec elle de souplesse et d'activité, quand nous ne voyons pas sans lunettes, quand nous ne marchons pas sans canne.

Selon mon système, justifié par la pratique, je tends toujours à développer l'intelligence, qui suit rarement les progrès de la nature physique, et je me plais à cultiver les fruits précoces de l'esprit dans leur naïve saveur : on a le tort d'étouffer, de priver de lumière ce qui n'aspire qu'à germer et à croître ; on prolonge l'enfance, et moi je travaille à la rendre plus courte ; je hâte la jeunesse au lieu de la retarder ; car, pour augmenter la vie de l'homme, il suffit de la commencer de bonne heure, et la vie ne commence qu'avec la pensée. Apprenons donc aux enfans à penser.

Les enfans ne sont pas d'ordinaire si légers et si insoucians qu'on les suppose pour toute espèce de notions sérieuses, utiles et raisonnées ; leur mémoire manque de discernement et de choix ; mais elle retient les faits et la morale des faits, lorsqu'on a pris soin de les revêtir d'une forme attrayante, lorsqu'on s'adresse à cette curiosité passion – née qui précède l'âge des passions et qu'on ne songe guère à faire tourner au profit de l'enseignement. On ne sait pas jusqu'à quel point cette curiosité instinctive pourrait favoriser les bases d'une large éducation. L'histoire qui, entre toutes les sciences, exige principalement beaucoup de temps et de lectures ; l'histoire dont on a fait un épouvantail d'ennui et d'obscurité ; l'histoire pour l'étude de laquelle Lenglet-Dufresnoy ne réclame pas moins de dix ans et demi, avec neuf heures de travail par jour ; l'histoire deviendrait la récréation des enfans. C'est de l'histoire que je leur arrange en contes et en nouvelles ; c'est de l'histoire qu'ils viennent glaner autour de moi ; c'est de l'histoire vraie, dramatique et littéraire. Le passé doit servir à l'instruction du présent.

En cette année de choléra-morbus, le vieux conteur a failli être enlevé à ses petits enfans ; à coup sûr sa mort aurait été pleurée par ceux qui escaladent ses genoux pour arracher quelques – uns des souvenirs contemporains de ses cheveux blancs ou de ses gros volumes ; Dieu merci !

je vieillirai encore le plus long-temps possible, je conterai encore bien des contes, si je deviens centenaire. Approchez-vous, mes enfans ; oreilles et bouche béantes : le bibliophile Jacob est convalescent.

Je ne me souviens pas d'avoir été malade dans le cours d'une vie longue et occupée, excepté au collège de Montaigu, en 1760, où la douleur de ne pas obtenir le prix d'histoire me causa une fièvre cérébrale qui, par bonheur, n'altéra point mes facultés mnémoniques. Je croyais donc pouvoir défier cette légion de maux qui sont en guerre perpétuelle contre la pauvre et fragile humanité ; je ne redoutais pas même ces hôtes incommodes que l'homme stu dieux doit être préparé à recevoir tôt ou tard : la goutte, la pierre et vingt au tres infirmités dont il semble avoir le privilège ; je me hâtais pourtant d'ache ver, dans la retraite, un ouvrage de prédilection, comme par pressentiment de le voir interrompu ; je suis d'ailleurs peu désireux d'une gloire posthume ; enfin je touchais le but, et j'éprouvais la joie d'un pilote qui, après une traversée périlleuse, aperçoit la terre où il trouvera le repos de ses fatigues et la ré compense de ses efforts ; je redoublais d'ardeur et de persévérance ; j'écrivais jour et nuit sans quitter mon pupitre, et, si ce jeu de mots est permis à la gravité de mon âge, je ne m'endormais pas sur la plume.

Mais tout excès a des conséquences funestes, et j'eus à me repentir de m'être trop hâté ; je n'étais plus jeune, et ma volonté conservait seule une énergie de forces que le corps ne secondait plus, usé et affaibli par une existence toute laborieuse. Hélas ! tout dégénère, puisqu'il ne nous est pas donné, comme aux Cujas et aux Grotius de consacrer impunément à l'étude vingt heures sur vingt-quatre, et de vivre d'une nourriture intellectuelle ! Les veilles avaient brûlé mon sang ; la continuité d'une œuvre d'imagination avait irrité ma sensibilité nerveuse ; vainement la prudence me conseillait la distraction et le sommeil ; je persistai à travailler jusqu'à ce que mon être fût épuisé avant mon courage : je succombai au terme du chemin, et je crus n'arriver jamais, quoique je me débattisse sous le fardeau qui menaçait de m'entraîner dans la tombe.

Il fallut m'enlever de vive force à mes livres et à mes manuscrits ; il fallut m'empêcher de mourir la plume à la main ; je versai des larmes et je

me tordis les bras, lorsque, de mon cabinet chéri, plein de trésors bibliographiques, accumulés avec un amour avare, je passai, déjà moribond, dans mon lit au quel j'avais tant de fois préféré mon fauteuil rongé et endurci par l'usage ; j'essayai de persuader au médecin, qui fronçait le sourcil en cherchant les rares pulsations de mon pouls, que la santé ne m'avait pas abandonné un instant, et que la fièvre lente qui me consumait était un effet naturel de ma préoccupation d'esprit ; mais, en même temps, mon teint jaune et terreux, mes lèvres pâles et mon regard éteint démentaient les paroles que me suggérait l'en vie de me faire illusion à moi-même ; des vertiges, des tremblemens et des faiblesses m'empêchaient de me lever, et je retombais sans voix sur l'oreiller : ce n'était pas la peur de la mort qui me tourmentait durant ces tristes heures de souffrance, mais la crainte de laisser mon livre inachevé !

Cette idée me poursuivait sans cesse parmi les consolations de l'amitié et les espérances de l'art ; elle empoisonnait les courts instans de répit que m'accordait la maladie aggravée par l'état d'épuisement vital où m'avait conduit une habitude désordonnée de travail ; mon excellent ami, le docteur Charpentier, mesurait avec inquiétude combien peu d'huile restait dans ma lampe sur laquelle un vent fatal avait soufflé ; des soins habiles et non moins chers, non moins infatigables, parvinrent à me sauver, en s'opposant à la rage insensée qui m'excitait à reprendre la plume au sortir des crises les plus dangereuses.

Il semblait cependant impossible de me guérir de cette folie de lire ou d'écrire, tour à tour sombre et furieuse ; je demandais à grands cris ma bibliothèque, j'ordonnais, je suppliais, je ne me lassais pas des refus, et j'étais sourd aux plus sages représentations ; ce délire avait des accès effrayans : tantôt je m'imaginais découvrir des caractères d'imprimerie sur quelque partie de mon corps, tantôt je me dressais sur mon séant pour atteindre un volume qui n'était que dans ma fantaisie ; je chantais mon catalogue en récitatif d'opéra, ou bien je jouais le rôle du commissaire-priseur dans une vente de livres ; une fois je poussai l'extravagance jusqu'à me persuader que j'étais métamorphosé en manuscrit sur vélin avec de belles lettres peintes et des miniatures rehaussées d'or ; en ce prétendu

équipage, je ne laissais approcher aucune tisane qui pût effacer les merveilles de mes feuillets enluminés.

A ce délire aigu succéda une langeur dévorante qui aboutit au marasme ; j'étais devenu indifférent à tout, même à mes goûts de bibliophile que la médecine eût rappelés à son secours, s'ils avaient pu arrêter mon dépérissement organique ; le bon Charpentier désespéra de moi en remarquant l'accueil froid et passif que je fis à certain bouquin précieux qu'il m'apportait d'une promenade le long des quais } le sens de la bibliomanie paraissait le dernier que j'eusse à perdre ; après lui je n'avais plus qu'à rendre l'âme. Déjà, j'étais réduit à la condition de cadavre animé, absolument privé d'appétit et d'alimens, desséché jusque dans la moelle des os ; je dépensais mes interminables journées à ne rien faire, assis au milieu des oreillers, et mes nuits, plus pénibles encore, sans fermer la paupière ; j'étais si horriblement maigre qu'on aurait pu étudier l'anatomie à travers la peau tendue et transparente de mon squelette.

Dans cet anéantissement périodique de mes facultés, qui avait résisté à toutes les ressources médicales, mon docteur proposa de m'envoyer à la campagne pour me remettre entre les mains de la nature à qui en appelle souvent Hippocrate : le mal venait de l'abus du système intellectuel ; la matière avait besoin de rentrer dans ses droits et dans son équilibre ; on me prescrivit donc, pour remplacer les juleps et les lavemens, un air vif et pur, le départ de Paris, bien entendu, des exercices gradués propres à rétablir la vigueur du corps en la sollicitant, une alimentation sobre et frugale, l'abandon complet de tout travail d'esprit, et même l'oubli des objets de mon affection littéraire ; c'était une pénitence difficile, et, pour y satisfaire, je me résignai à m'enfuir sans dire adieu à mes bouquins ; cette séparation m'aurait trop coûté ; on m'entraîna loin de cette partie de mon individualité, et, tandis que je les rangeais dans mon souvenir comme sur les rayons de ma bibliothèque, la chaise de poste m'emportait, chaudement empaqueté, vers le lieu de mon exil sanitaire.

Ce fut aux environs de Bourges, dans l'ancienne province du Berry, que des amis généreux m'accueillirent à leur foyer des vacances, comme dans ces bons vieux temps d'hospitalité, où la porte du château féodal s'ouvrait

aussitôt au son des coquilles du pèlerin ; où le chevalier blessé trouvait une douce guérison dans la paix du manoir qui l'avait reçu mourant ; après un voyage qui raviva mes souffrances secouées à chaque tour de roue, je parvins à ma destination, à cette riante colonie de la Chaumelle qui a gardé l'aspect et les coutumes d'un fief du moyen-âge, sous l'influence paternelle de son seigneur. Lorsque je débarquai, tremblant de fièvre, d'espoir et de plaisir, dans ce charmant ermitage qui me promettait une heureuse fin, sinon la santé, je me vis entouré d'enfans empressés à me conduire, à soutenir ma démarche chancelante : l'un relevait les plis de ma robe de chambre dérangée dans la voiture, l'autre s'informait de mon état avec une discrète attention.... Mes yeux se mouillèrent, et la reconnaissance gonfla mon coeur : j'étais de prime-abord naturalisé dans la famille.

De ce moment, j'oubliai ce qui m'avait fait tant de mal, après m'avoir procuré tant de jouissances et de béatitudes : mes livres ! Je cessai de regretter ces amis brochés, cartonnés et reliés que j'avais laissés à Paris, pour me donner tout entier à ceux, plus vrais et moins ingrats, que j'étais venu chercher en province : les premiers m'avaient fait malade ; il appartenait aux derniers de me rendre à la vie. Le spectacle de la nature champêtre et agricole, vaut bien la plus admirative contemplation devant une édition rare du commencement de l'imprimerie, ou sortie des presses illustres d'Elzévier, de Robert Etienne, de Barbou, de Crapelet : je n'avais garde de rêver parchemin, in-folios poudreux, reliures à fermoir, arabesques et miniatures en or et en couleur, lorsque, de ma fenêtre ouverte à la senteur matinale qui se dégage des bois et des gazons, je regardais dans la plaine les moutons marqués au sceau proverbial du Berry, les charrues attelées de huit bœufs, les pâtres s'accompagnant d'une monotone chanson, les tonnes de la vendange et les récoltes de chanvre. Mes yeux, affaiblis par des veilles prolongées, se reposaient sur le penchant vert des côteaux chargés de vignes et dans la va riété pittoresque du paysage ; il y a un bonheur inexprimable à plonger, d'un horizon à l'autre, ses regards et sa pensée dans ce vaste ciel bleu, dont les citadins ne possèdent que des lambeaux entre des toits aigus, des gouttières et des cheminées.

Je n'avais pas encore repris assez de forces pour les dépenser en promenades, et cependant je les sentais revenir sans y croire moi-même ; je ne m'apercevais pas de la lenteur du temps, quoique mes jours, chose inouïe pour moi, s'engraissassent d'oisiveté, quoique je ne bougeasse pas de mes coussins plus qu'un paralytique ; mais, dans cette habitation élégante et commode, qui attestait le goût ingénieux du propriétaire, je n'avais pas le loisir de m'ennuyer d'être condamné à rester en place ; mes hôtes aimables, qui doubleraient par leurs qualités personnelles le charme de leur résidence, me procuraient une société que je n'eusse point échangée contre toutes les sociétés savantes ensemble ; c'était une familière conversation sans apprêts ni pédanterie, mais instructive, nourissante, toujours gaie et souvent brillante : une femme qui joint le savoir à l'esprit surpasse tous les hommes d'esprit et de savoir.

Les enfans étaient les intermèdes joyeux et intéressans de ces entretiens qui tenaient à la fois de l'étude et du plaisir, de l'utile et de l'agréable ; ils contribuèrent aussi à mon rétablissement, ces chers petits qui m'aimaient de réputation, avant d'être à même de m'aimer en personne ; leurs vœux et leurs prévenances avancèrent sans doute ma convalescence d'abord indécise et lente, puis franche et rapide. Car les témoignages d'amitié qu'ils me prodiguaient à l'envi adoucirent l'anxiété morose que la maladie traîne toujours après soi. A mon lever, ils venaient sans bruit interroger le bulletin de ma nuit, ils s'échelonnaient à l'entour de mon fauteuil avec leurs physionomies gaies ou tristes selon le thermomètre de ma santé ; là ils aspiraient à me distraire par leur babil amusant, par leurs questions malicieuses, par leurs jeux ; c'était à qui roulerait mon fauteuil de grand-père, exhausserait mes oreillers, étendrait un tapis sous mes pieds, courrait chercher mes lunettes, ma canne ou ma tabatière. Je payais en tendresse cette piété filiale plus délicate et plus touchante que si elle m'eût été due ; je remerciais du fond de l'âme mon étoile qui éclairait à son déclin la plus belle partie de ma carrière.

L'époque des vacances agrandit encore le cercle de la famille ; des jeunes gens et de jeunes personnes à peine arrivées de pension, se joignirent à leurs frères et sœurs pour soigner le vieil hôte de leurs parens ; la conversation

prit des allures moins timides, et les sciences, allégées du langage technique qui fait peser sur elles une infructueuse obscurité, purent s'ébattre sous mes yeux ; j'étais le président de ces séances académiques où la discussion portait la lumière et l'intérêt dans les branches arides et inconnues de l'enseignement. Chacun déployait sa quote-part d'instruction, d'observation et d'intelligence ; chacun était à son tour orateur, commentateur ou critique ; les enfans s'élevaient à la condition d'hommes, ou bien je redevenais enfant.

Ces occupations sédentaires se prolongèrent avec ma convalescence ; enfin je sortis de mon fauteuil comme le Lazare de son tombeau ; courbé sur un bâton, j'allai parcourir, d'un pas encore tremblant, les alentours de la jolie maison blanche le parterre couronné de dahlias, le verger embaumé de fruits mûrs, le bocage gazouillant et l'enclos bordé d'antiques noyers de mon âge ; de jour en jour mes pas s'affermirent, mes promenades tendaient vers un but plus éloigné ; je ne restais pas dans l'en ceinte trop circonscrite par les haies et les fossés ; avec le bras d'un de mes guides, je m'aventurais aux environs pour voir le pays en peintre, en historien, en antiquaire ; c'était la santé qui s'annonçait par le retour de mes goûts favoris : j'étais encore le bibliophile Jacob.

Mes chers enfans me dirigeaient et m'escortaient dans ces excursions à la distance de plusieurs lieues ; je ramassais partout des souvenirs empreints sur le sol et dans la pierre, de la domination romaine et du séjour de Charles VII en Berry ; j'ai été visiter à Feuarde les arches d'un de ces aqueducs que les Romains ont liés d'un ciment indestructible ; à Ryans le passage de la chaussée de César qui partait de Bourges, l'ancienne Biturix ; à Bois-sire-amé, les ruines du château d'Agnès Sorel, dame de Beauté ; aux Aix d'Angillon, les débris de fortifications ; à Sancerre, la grosse tour qui penche sur la ville ; à Bourges ces vieilles rues, ces vieilles maisons et ces nombreux édifices qui lui restent de sa splendeur royale et s'harmonisent avec l'architecture ciselée de sa merveilleuse basilique.

L'automne pluvieux mit trop tôt un terme à ces courses qui achevèrent de consolider ma santé ; je marchais sans bâton, même avant d'avoir fait un pèlerinage aux reliques de la fameuse sainte Solanges qui, suivant la

légende, porta sa tête coupée, à l'imitation de saint Denis ; les jours devinrent courts, les soirées longues, et le vent du nord-est, qui soufflait sans cesse en tourbillons, dépouilla les arbres de leur feuillage rouillé ; ensuite le ciel se fondit en eau, sans qu'un rayon de soleil pût percer le voile épais des nuages ; cette nature immobile, sombre et humide, qui succédait brusquement à la nature chaude, dorée et vivante de la belle saison, rembrunit d'abord mon humeur de ses brouillards et de ses ouragans ; mais je ne pouvais que me plaire à la maison, au coin d'un feu clair et pétillant, dans l'intimité d'une famille où je n'étais plus étranger ; on n'eut pas à me faire violence pour me retenir en demi-quartier d'hiver jusqu'aux grands froids. Outre les passe-temps qui sont du domaine ordinaire de la campagne, le billard, le trictrac, les échecs et les cartes, je repris nos habitudes de longues causeries que les veillées du soir ranimaient à l'éclat du foyer domestique, pendant que la pluie fouettait contre les volets, et que le vent jettait de plaintifs sifflemens.

C'était un tableau digne du pinceau de Rembrandt ou de Teniers, que ce salon capricieusement éclairé par les reflets d'un fagot enflammé, quand l'après-dîner nous réunissait tous en demi-cercle devant la cheminée qui n'avait pas la capacité des hautes cheminées gothiques ; j'occupais la place d'honneur au milieu d'un auditoire qui m'écoutait toujours avec cette bienveillance si encourageante pour les bavards ; or, la langue n'est pas de ces choses que l'on perde en vieillissant ; le père et la mère daignaient se mêler à leurs enfans pour entendre les réminiscences décousues de mes lectures et de mes quatre-vingts ans ; mais comment peindre le groupe silencieux et attentif de ces enfans agenouillés entre mes jambes, assis à mes pieds et debout derrière mon fauteuil ? ils suivaient de l'œil l'histoire qui commençait à leur gré trop tard et finissait trop tôt ; ils ne se permettaient pas un mouvement de peur de m'interrompre, et ils eussent voulu arrêter leur respiration : je l'avoue, si un conteur est fier de l'attention qu'on lui prête, j'avais bien tous les privilèges du conteur.

Quelquefois, il est vrai, je me trouvais en cette qualité, fort embarrassé d'un rôle qui a surtout besoin de contenter tout le monde : je devais m'adresser à des auditeurs d'âges, de sexes et de caractères différens. Celui-

ci me suppliait à voix basse d'aborder le terrible chapitre des revenans ; celui-là se serait pâmé d'aise à des fables de voleurs, car ces deux sujets importans ont des attraits éternellement nouveaux pour les petits peureux. Les garçons avaient du penchant pour les batailles et le merveilleux ; les filles ne s'intéressaient qu'à des héroïnes de romans, à des détails de toilette et à de simples anecdotes. Quant aux aînés, qui n'avaient pourtant pas la manie de faire valoir leur supériorité que j'appréciais, il n'eût pas été convenable de les assommer de contes innocemment moraux pour l'amusement des plus jeunes ; enfin la patience des parens que je n'aurais pas pris à tâche d'ennuyer, m'invitait à choisir et à orner quelques narrations d'un genre mixte et d'une portée facile qui atteignissent à la fois tous les degrés de l'intelligence. Je crus donc pouvoir rattacher mes récits à des noms littéraires qui relèvent l'intérêt souvent traînant du drame, et le font sortir de l'ornière du lieu-commun. D'ailleurs absolument dénué de livres, j'aurais craint d'entrer dans l'histoire, de fausser une date, de pervertir un fait, d'omettre ou d'estropier un nom, en un mot d'induire en erreur qui que ce fût, même un enfant sachant à peine ses lettres. L'histoire est une religion qui a ses fanatiques, et je m'honore d'en être un.



Les Marionnettes.

Voilà comme ma convalescence a produit ce volume de contes, qui ne sera peut-être pas unique : je n'ose pas espérer de mes lecteurs l'indulgence toute amicale à laquelle mes auditeurs de la Chaumelle m'avaient accoutumé ; mais je souhaite qu'ils m'encouragent à recueillir la suite de ces nouvelles que j'ai composées en pensant à eux : c'est aux enfans que je parle. Mes chers petits enfans, le vieux bibliophile Jacob ne cessera de conter qu'en vous quittant pour toujours.

P. L. JACOB,
bibliophile.

Je commençay à goûter les aigreurs de la vie, avant que d'en avoir ressenti les douceurs.

D'Assoucy, *Adventures*.

1617

CHARLES Coypeau d'Assoucy, qui mit en vogue le genre bouffon au dix-septième siècle, et qui mérita le surnom d'*Empereur du burlesque* par ses facéties souvent spirituelles, était né en 1604 d'un avocat au parlement de Paris. Son père, d'origine italienne, avait épousé une fille noble de Lorraine, qui lui donna beaucoup d'enfans et n'en éleva aucun sous ses yeux, parce que, lasse de vivre en mauvais ménage avec un mari joueur, ivrogne et gueux, elle esquiva tous les embarras maternels en quittant la maison conjugale, où elle laissait le désordre, la misère et six petites créatures à peu près orphelines.

Le sieur d'Assoucy eût bien souhaité que sa femme le soulageât du fardeau de la paternité ; mais comme il était plus libertin que méchant, il n'abandonna pas dans la rue ces pauvres victimes, dont la plus jeune tétait encore : il gronda et jura beaucoup, puis noya ses inquiétudes dans des flots de vin orléanais, tellement qu'au sortir du cabaret, il avait oublié que ses enfans mouraient de faim. Ils ne moururent pas cependant, et malgré les privations journalières qu'ils avaient à souffrir, selon la chance des dés, qui favorisait peu leur père au brelan, ils grandirent tous en force, en santé et en malice, précoces surtout pour les défauts et les vices.

Une servante, qui dominait au logis par l'insouciance coupable de son maître, était une véritable marâtre pour eux ; elle les maltraitait d'injures et de coups, sans se soucier de leurs penchans les plus pervers que développait cette négligence ; elle leur refusait souvent le nécessaire, les faisait jeûner plus que des ermites, les livrait à eux-mêmes, et les voyait volontiers vagabonder par la ville ; ils ignoraient la couleur de l'argent, et ne soupaient

pas tous les jours ; ils sortaient le matin couverts de haillons, et ne rentraient que le soir, couverts de boue, pour être battus, et non corrigés. A force de recommencer ce beau genre de vie, ils excellèrent dans le mensonge, l'effronterie, l'impertinence et le vol, au point d'en venir à ne plus craindre le lieutenant-civil. Quant au bon Dieu, ils ne l'avaient jamais craint, les maudits garnemens ! Le père riait de leurs tours d'adresse et de ce qu'il rangeait dans le domaine des espiégleries de leur âge. Combien de fois les encouragea-t-il en ces termes indignes d'un père. – « Ça, mes mignons, j'en sais de moins avisés qui ont fini en l'air ; mais ils n'avaient pas aussi à leur aide l'éloquence avocassière du sieur d'Assoucy, fameux aux tavernes comme à la grand'-salle du Palais. Tâchez toutefois de n'embrasser la potence que le plus tard possible, pour vous donner du bon temps *, mais si vous appréhendez la danse des pendus, transformez-vous en procureurs, afin de larronner et piller à votre aise sans accident. »

Ces maximes pernicieuses et une foule d'autres, débitées du ton de la plaisanterie, devaient porter des fruits funestes en corrompant les germes des qualités honnêtes et sociales dans ces jeunes cœurs, déjà façonnés au mal ; et s'ils n'accomplirent pas rigoureusement la prédiction de leur père, il fallut un privilège particulier du sort qui ne sema pas leur vie de prisons, de juges, de galères ni de potence ; ils furent heureux de mourir vieux et dans leur lit.

L'aîné, nommé Charles, était le plus malicieux garçon qu'il y eût alors sur la rive gauche de la Seine, dans ce populeux quartier de l'Université, toujours bruyant de disputes et de batailles imitées de la philosophie controversive des écoles. Charles, âgé de douze ans et demi, aurait pu apprendre aux écoliers barbus de Navarre et de Montaigne mille inventions neuves et hardies pour tromper et railler les marchands et les bourgeois ; il joignait à ce talent de ruse et d'audace un esprit original, plus grossier que délicat, mais vif et mobile dans ses imaginations comme dans ses reparties : il aimait le rire et le faisait aimer.

Il dressait et exécutait seul ses expéditions et ses farces, parce que, sentant sa supériorité de langue et de main, il ne voulait pas s'exposer à payer pour un autre moins souple et moins ingénieux que lui ; mais il

s'associait toujours ses frères, ses sœurs et ses camarades pour le partage des dépouilles opimes ou pour le spectacle amusant de ses joyeuses moqueries : il était la providence quotidienne des polissons du Pré-aux-Clercs et du Pont-Neuf.

Le Pré-aux-Clercs, qui commençait à se couvrir de maisons, après avoir été, pendant huit siècles, le théâtre des ébats de la jeunesse parisienne, était moins fréquenté depuis que le Pont-Neuf, ouvert à la circulation, rassemblait les oisifs des deux rives de la Seine ; or, de tous temps il y eut des badauds à Paris. Ce pont, qui passait pour le plus beau de l'Europe, à cause de sa longueur et de son architecture, justifiait encore son nom, puisque, fondé sous Henri III, il n'avait été complètement achevé que sous le règne d'Henri IV ; il réunissait, par ses douze arches, l'île de la Cité, agrandie de deux petits ilots, à la ville haute et basse. Jacques Audrouet, Ducerceau et Guillaume Marchand, qui l'avaient construit avec magnificence, s'étaient les premiers exemptés de le surcharger de maisons, suivant l'usage, et les curieux, étonnés de cette nouveauté, ne se lassaient pas d'admirer un pont qui n'avait ni l'aspect ni l'horizon borné d'une rue. La foule bordait incessamment le parapet à découvert d'où l'œil embrassait à la fois les trois parties de la capitale, hérissées de tours et de clochers : c'était une merveille qu'un pont de pierre du haut duquel les passans voyaient couler l'eau et les bateaux descendre la rivière.

L'affluence de monde qui encombraient toute la largeur du passage réservé aux voitures et aux piétons, était attirée par divers objets et diverses fantaisies : les uns venaient écouter le carillon des heures à la Samaritaine, joli édifice bâti sur pilotis à la seconde arche, du côté du Louvre, servant d'horloge, de pompe et de fontaine ; les autres venaient, pour respirer un air plus pur, visiter la place Dauphine qui rivalisait avec la place Royale en grandeur et en monotonie ; ceux-ci se tordaient le cou à regarder les têtes gigantesques de satyres qui supportent la corniche du pont ; ceux-là circulaient en extase devant la statue équestre d'Henri IV en bronze, chef-d'œuvre de Jean Boulogne, dont le piédestal et les bas-reliefs n'étaient pas terminés ; mais le plus grand nombre, femmes, enfans et gens de toute espèce, accouraient aux représentations gratuites que les charlatans,

arracheurs de dents, vendeurs d'onguens et crieurs de reliques, jouaient sur leurs tréteaux pour recruter des dupes.

Le Pont-Neuf résonnait du bruit perpétuel des trompes, des fifres, des tambours et des luths, accompagnés de chants, de cris, de rires, de huées ou d'applaudissemens. Chaque pile était alors couronnée d'une plate-forme demi-circulaire, qu'obstruait une tente soutenue par des perches, ou bien une baraque de bois. Ici un bohémien en costume moresque, le visage jauni avec du safran, et coiffé d'un bonnet pointu, accaparait une nombreuse et crédule clientèle en pronostiquant l'avenir d'après les planètes, les nombres, les songes et les lignes de la main ; là, un opérateur en robe noire, bésicles sur le nez, et tenant une fiole d'eau claire, promettait la guérison de tous les maux, et débitait sa marchandise, qu'il décorait des titres les plus pompeux et les plus bizarres ; des pèlerins, au manteau parsemé de coquilles, racontaient les miracles des lieux saints qu'ils n'avaient jamais vus, et vendaient prières, croix, chapelets bénits par le pape ; des escamoteurs et prestidigitateurs, habillés de couleurs apparentes, stupéfiaient leur auditoire par les phénomènes de la magie blanche : tel montrait un chien savant, tel un âne pour affriander le chaland autour de leur étal de bimbeloterie, de mercerie ou de sucrerie ; le bon public se prenait à ces amorces, plus vieilles que le Pont-Neuf.

Mais, à cette époque, les deux coryphées du pont, qui, à toute heure et en toute saison, avaient le secret de s'entourer d'un cercle pressé d'auditeurs bénévoles, c'étaient le Savoyard et le seigneur Fagottini, dont les échopes s'élevaient face à face sur la place vide que dominait le *Cheval de bronze*, surnom populaire donné à la statue du dernier roi. Le Savoyard, qui devait ce sobriquet à son pays de naissance et à son patois fortement accentué, était une sorte de rhapsode ou poète chanteur, taillé en Hercule, aveugle comme Homère et velu comme un ours. Il composait des chansons ou des plaintes en vers baroques, et les répétait d'une voix de stentor aux sons du luth et des instrumens de cuivre. La générosité publique n'était pas taxée, et la vente de ces naïves poésies, vêtues de papier bleu, suffisait à défrayer maître Philippe, ses deux valets, appelés pages de musique, et son chien qui battait la mesure avec sa patte.

Le seigneur, ou plutôt signor Fagottini, était un Napolitain qui cherchait fortune loin de sa patrie, et qui savait l'art de délier les cordons des bourses les plus serrées ; son métier consistait en plusieurs branches lucratives : il arrachait les dents, teignait la barbe et les cheveux, tondait les chiens et possédait une pharmacopée de drogues pour cicatriser les plaies, adoucir la peau, farder le visage, et *la très-véridique eau de Jouvence*, disait-il, en aspergeant le vulgaire d'une eau puante qu'on recevait à la ronde comme manne céleste. Mais pour ajouter un nouveau prix à ses consultations, il les faisait précéder d'une scène de marionnettes qui se mouvaient avec des fils, et auxquelles il prêtait un langage humain ; ces figures de bois sculptées, peintes et accoutrées comme des êtres vivans, produisaient une illusion si étrange, que le peuple attribuait à leur propriétaire la puissance d'un sorcier, et tremblait de peur en se signant au grincement de la crécelle qui annonçait l'ouverture du rideau : le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois faillit excommunier les marionnettes.

Enfin, pour comble de merveilleux, Fagottini avait un singe apprivoisé et plus instruit qu'un bachelier ès-lettres ; on eût dit qu'une âme intelligente s'était égarée dans ce corps de bête, tant il déployait de grâces et de gentilleses dans les exercices qu'il savait faire, sans parler des grimaces : il dansait des sarabandes italiennes, sautait sur une corde tendue, tirait la bonne aventure aux filles à marier et gagnait le plus habile à tous les jeux de cartes.

Il eût fallu moins que cela pour éveiller et irriter la jalousie du Savoyard, qui n'empêchait pas son public de désert ses concerts, et perdait ses plus galans refrains sans rappeler son ancienne vogue ; il s'apercevait de cet abandon à son escarcelle qui sonnait creux, et il entendait d'une oreille d'envie les sous, les testons et la monnaie d'argent tomber dans le plat que le singe de son voisin promenait parmi les spectateurs, en gambadant de gratitude.

Charles d'Assoucy était donc l'hôte le plus assidu du Pont-Neuf ; il s'échappait au point du jour de la rue des Grands-Augustins qu'il habitait, et n'y rentrait qu'au soleil couché ; été comme hiver, la pluie, le vent, la neige, le froid et la chaleur ne le chassaient pas de sa station favorite, en

dépît des abois de son estomac et des bâillemens de ses chausses déchirées ; il se délectait à voir les parades du singe et les pantomimes des marionnettes de Fagottini ; mais il n'avait jamais donné une coquille de noix à la quête du singe qui lui gardait rancune et le mordait du regard. Charles d'Assoucy avait appris par cœur tous les airs du Savoyard, tous les contes des bateleurs et tous les horoscopes des devins ; mais il trouvait tant de plaisir sur le Pont-Neuf qu'il évitait d'y rechercher la peine : il respectait les poches les plus béantes, et s'abstenait même de faire tort aux boutiques des marchands qui ne l'en regardaient pas de meilleur œil.

C'était par tous les quartiers qu'il glanait de quoi satisfaire sa gourmandise –, il débrochait une oie aux rôtisseries du Châtelet, dérobaît des fruits à la Halle, mangeait les ragoûts des sauciers et pénétrait jusque dans les couvents des Augustins pour voler leurs jambons ; en un mot il vivait aux dépens du prochain, et, tout jeune qu'il fût, buvait autant de vin que son père, sans dépenser un liard ; mais il était libéral du bien d'autrui et volait toujours au-delà de ses besoins pour ses amis qui le suivaient à distance, comme une nuée de corbeaux à la trace d'un cerf blessé. Le Pont-Neuf était le rendez-vous général où Charles d'Assoucy distribuait le butin et mystifiait plaisamment quelque digne badaud pour la récréation du cortège enfantin qu'il hébergeait.

Un beau matin de mai de l'année 1616, il arriva sur le Pont-Neuf avant que Fagottini, son singe et ses marionnettes fussent levés : il y avait déjà pourtant une belle assemblée vis-à-vis le théâtre fermé et silencieux. Ses compagnons de plaisir et de filouteries redoutaient sans doute les brouillards de la Seine, car pas un ne vint à sa rencontre pour avoir part à sa première prise ; et Charles d'Assoucy, qui mettait sa vanité à ne voler qu'autant qu'il pouvait être admiré de ses émules, alla s'asseoir tristement sur le parapet, les jambes pendantes et les mains dans ses poches : il s'ennuyait.

– Monsieur l'animal, criait-il, pour passer le temps, à un gentilhomme qui marchait tout fier de son pourpoint de satin tailladé, quelle est cette queue qui traîne derrière vous ? Oui-dà, messire, ce n'est rien que votre épée. – Madame la poissonnière, disait-il à une vendeuse de marée, vous

sentez plus fort que la rose ; allez vous laver aux étuves de la Croix- du-Tiroir pour parfumer les bains. – Bonjour, gentil neveu d’Angoulevant, répondait-il à un vendeur de soufflets qui lui offrait sa marchandise ; est-ce pas toi qui fais tourner les moulins de Montmartre ? – Mon ami, portez -vous la garde – robe de votre maître au fripier ? disait-il à un laquais habillé de neuf. – Quelle heure à la Samaritaine ? demandait-il à un moine revenant de l’aumône ; à coup sûr c’est l’heure de boire, mon père. – Ohé ! mesdames, sommes-nous pas en la saison des pies ? répliquait-il à des commères qui maugréaient contre lui.

Ses insolentes provocations n’avaient pas de résultat fâcheux pour ses épaules ; car les rieurs se tournaient de son côté, et l’individu qu’il interpellait d’un ton goguenard continuait son chemin au milieu des éclats de gaîté. Tout à coup il cessa de jeter des quolibets, et porta son attention muette vers un marchand qui étalait sa boutique en plein vent, et qui glapissait cette annonce de son commerce : *Co, co, cot, cot, coti, coti, cotignac, cotignac d’Orléans*. Cette confiture sèche de coins, renfermée dans des boîtes de différentes grandeurs était depuis des siècles en faveur spéciale auprès des amis de la friandise : les enfans en raffolaient, et Charles d’Assoucy, qui obéissait aux caprices de son ventre, regarda le cotignac avec un appétit qui brûlait de se satisfaire à tout prix, mais sans argent.

Il se leva, les yeux tendus vers ces pâtes transparentes et carminées ; il s’approcha par circonvolutions, et s’arrêta debout en face du marchand qui crut avoir tenté un amateur, et attendit que l’argent parût ; mais l’argent ne paraissait pas, et le chaland, immobile, dévorait du regard plus que son estomac n’aurait pu contenir ; il se poulérait les lèvres comme un chat qui va s’élancer sur un bon morceau, et souriait avec une perfide hypocrisie en remuant les mâchoires à vide.

– *Co, co, cot, cot, coti !* répétait le marchand à tue tête, pour allécher davantage le petit gourmand. Mon cher enfant, c’est du véritable cotignac de la bonne ville d’Orléans, du cotignac royal au sucre et au vin blanc : ce soir ma boutique sera toute épuisée sans que les rats s’y mettent. En voulez-vous pas goûter ?

– Certainement, reprit d’Assoucy qui oubliait la condition sous-entendue de payer comptant : ce cotignac a le teint plus clair et plus rosé qu’une fille de quinze ans ; ce cotignac est digne d’orner les buffets du Louvre ; ce cotignac est divin, et vous méritez d’être complimenté par Messieurs de la ville pour l’avoir apporté de si loin. Je vais vous envoyer un tas de gens qui se battront afin d’acheter toutes vos boîtes : baillez-moi la plus médiocre que j’y goûte, suivant votre honnête intention.

– Merci de vos louanges, mon ami, prenez la plus grande, s’il vous plait, moyennant un écu, et mangez-la dévotement pour l’amour de moi ; rien qu’un écu.

– Vous êtes le plus généreux homme que je sache, dit le drôle en s’emparant d’une boîte qu’il eut mise à sec en un tour de langue. Je vous récompenserai de ce don.

– Il suffit de me rendre un écu, répartit le marchand qui devint pâle du péril que courait son bénéfice : non pas un écu d’or de cinq livres, mais un écu blanc de soixante sous, et j’ose déclarer que nul autre ne fabrique le cotignac à si bon compte. Vous plaît-il choisir une seconde boîte et payer toutes deux ensemble ?

– Volontiers, j’irai jusqu’à trois, riposta d’Assoucy faisant main basse sur le cotignac, et je vous assure ma chalandise : quant à l’argent, allez voir à la Monnaie s’il y est venu.

– Au voleur ! cria le marchand trop convaincu d’avoir été dupé ; arrêtez ce filou effronté : il a mangé mon cotignac et ose nier sa dette ; mordienne !... méchant garçon, montre l’âme de ta bourse ?

– Ma bourse est en la poche de quelqu’un, dit le voleur affichant bonne contenance au lieu de s’enfuir ; je ne vous ai pas trompé, M. du cotignac, mais j’ai accepté votre offre obligeante de goûter vos pâtes que je déclare exquis et incomparables : or, j’invite ces bonnes gens à en prendre, s’ils ne me croient pas sur parole ; cela ne coûte qu’un grand merci.

Le marchand se désolait et jurait que son cotignac n’avait pas été payé ; d’Assoucy lui rendait invective pour invective et le raillait en termes si gais que les passans s’arrêtaient pour rire aux éclats ; la mine irritée du vendeur et la grimace sardonique du trompeur formaient un contraste amusant, et

personne n'aurait pris parti pour le premier, si le second n'avait de longue date amassé bien des haines qui saisirent une occasion de vengeance commune. Aux rires succédèrent les murmures et les menaces ; ceux qui avaient eu à se plaindre de l'impertinence loquace et de l'habile rapacité de l'enfant entraînèrent l'opinion des indifférens, et d'Assoucy remarqua que les visages se rembrunissaient autour de lui, et que la presse, en s'épaississant, lui fermait la retraite : il baissa le ton et les yeux avec inquiétude.

– C'est lui, disait-on à ses oreilles, c'est le plaisant du Pont-Neuf ! il a pendu une queue de vache au dos de ma femme ! – Il m'a nommé l'oison plumé ! – Oui-dà, il vint l'autre jour m'appeler, à cause de ma perruque blonde, M. le soleil de la rue des Marmouzets ! – Il a soustrait de mon ouvroir un jambon de Pâques ! – Il a cassé hier le vitrage de ma fenêtre ! –

Il ronge mieux qu'une souris mon beurre et mon fromage ! – Vraiment il semble que je chauffe le four à son usage sans voir l'ombre de sa bourse ! –

Il a rompu les reins de ma chatte ! – Le malandrin attire mon vin par le soupirail de ma cave avec une paille ! – En prison, à l'amende ! il a mérité plus que la potence !

Charles d'Assoucy, effrayé de ces ré criminations qu'il démentait à peine par signes (car la rumeur couvrait sa voix), et se voyant cerné de toutes parts, fut sur le point de crier merci en avouant tous ses méfaits : on se préparait à le conduire devant le lieutenant-civil au Châtelet, lorsqu'il profita de la diversion causée par le récit du vol que le marchand exagérait de plus en plus, pour percer la foule en se faisant petit et fluët ; on ne s'aperçut de son évasion qu'au moment où il courait de toutes ses forces, et la foule s'ébranla en criant à sa poursuite ; d'Assoucy, prévoyant qu'il ne pouvait lutter de vitesse avec tant de jambes plus grandes que les siennes, se jeta dans un autre groupe aggloméré devant le Savoyard qui chantait des couplets satiriques contre le maréchal d'Ancre, favori de la reine-mère et régente Marie de Médicis : ce groupe était trop attentif aux chansons pour avoir égard au passage presque invisible d'un enfant qui s'ouvrait des pieds et des mains une route à travers les rangs compactes, et celui-ci était parvenu à se glisser sous la toile peinte de l'échope, avant que les assistans

fussent instruits du sujet de ce tumulte qui roulait d'un bout à l'autre du pont : chacun s'intéressait à la recherche du voleur dont on avait perdu la trace, et tous les jeux demeurèrent suspendus un instant.

– Holà ! petit page, cria le Savoyard à son accompagnateur qui cessa de pincer du luth ; qu'est-ce donc ? que se passe-t-il ? mène-t-on pendre quelque pauvre diable ? ou bien a-t-on changé les minis tres, récompensé le maréchal d'un beau cul de basse-fosse, et fouetté par les rues madame son épouse, Léonora Galigai ? Quel événement ?

Moins que rien, monseigneur, répondit respectueusement le page de musique ; j'ai pensé d'abord que les gens du roi venaient vous prendre pour vos chansons politiques ; mais ce n'est qu'un voleur qui a fait camus un marchand de cotignac, et qui s'est évadé parmi le peuple. Pendant qu'on le cherche, vous plaît-il de déjeuner ?

Oui, ma fi ! la faim chante dans mes boyaux. Quant au voleur, je lui souhaite heureuse chance, sur tout s'il veut enlever à tous les diables le singe et les marionnettes.

A ces mots animés d'un aigre ressentiment, il étendit son poing fermé du côté des tréteaux de Fagottini où le singe battait le tambour, sans se soucier du bruit confus qui régnait sur le Pont-Neuf ; il rentra dans son tabernacle au moyen d'une échelle, et se déroba lentement aux regards des profanes, pendant que le page de musique était allé quérir des saucisses chez le charcutier et du vin claret chez le tavernier. Tout à coup le Savoyard, qui s'était assis devant une table avec autant d'habitude que s'il eût fait usage de ses yeux, sentit un obstacle à ses pieds qu'il voulait allonger, et, y portant la main vivement, rencontra un bras, une tête, puis un petit être vivant qui n'eût pas donné signe de vie sans une chiquenaude que l'aveugle lui appliqua sur le nez, et sans une rude secousse à laquelle il obéit en se levant à deux genoux.

– Holà ! qui est celui-ci ? demanda le Savoyard d'un accent terrible : encore quelque malin compagnon qui s'est introduit céans pour piller mes airs ? J'ai promis d'étrangler le premier que je trouve en flagrant délit, fût-ce un fils de famille. Mordié ! pourquoi ne vas-tu pas tenter une riche moisson d'écus chez maître Fagottini, drôle ?

— Parlez plus bas, compère, interrompit d'Assoucy qui ne se débattait point sous la vigoureuse étreinte du Savoyard ; sauvez-moi de la prison en m'honorant de votre sauve-garde. Ces gens sont trop outrés contre moi qui ne les ai point offensés, et s'ils me découvrent ils n'auront pitié de mon jeune âge ni de mon innocence : j'en tremble.

– Ma fi ! c'est le voleur de cotignac, j'imagine y répliqua le chanteur en ri canant. Tu as sans doute l'innocence de Barabas ou du bon larron dans l'Évangile ? Eh bien ! je serai clément, et ne te livrerai pas, à condition que tu t'engageras à mon service pour remplacer mon second page de musique qui est mort de la gale.

– Ne vous moquez pas, maître Philippe ; un âne brait mieux que je ne chante et je ne joue d'aucun instrument, sinon de la pince, du croc et de la truche.

– Tu parles l'argot des voleurs, mon fils, comme si tu avais ramé sur les galères du roi ; mais je redresserai ton éducation boiteuse, je t'apprendrai à jouer du luth, à rimer des vers en vaudeville, à débiter d'éloquens discours, et surtout à lâcher le ventre aux escarcelles ; enfin, tu deviendras poète, orateur et musicien.

Charles d'Assoucy, séduit par ces belles promesses, plus encore que pressé par la circonstance, contracta son engagement aux cris de la foule qui le cherchait, et renonça sans regret à la maison paternelle. D'ailleurs, le Savoyard ne lui laissa pas le temps de la réflexion ; et, tirant d'un coffre cadenassé la défroque du mort, invita son nouveau page à s'en revêtir à l'instant. D'Assoucy hésita et fit la moue au souvenir de la maladie contagieuse à laquelle son devancier avait succombé ; mais il n'osa pas s'aliéner par un refus la bienveillance de son maître, et il se rappela qu'il avait risqué plus que de gagner la gale ; alors il s'affubla sans résistance du manteau de velours rouge troué, des chausses de laine jaune, semées de taches, du chapeau de feutre à plumes fanées, et des autres insignes de sa profession future. Cependant, il éprouva un serrement de cœur en voyant l'avare aveugle renfermer dans son coffre les vêtemens qu'il venait de quitter pour un échange désavantageux : c'était pour ainsi dire un adieu au

monde où son costume de baladin ne lui permettait plus de reparaître ; d'amples moustaches postiches achevèrent la métamorphose.

D'Assoucy s'aperçut bientôt que la perte de sa liberté n'avait guère de compensations, et s'il l'avait su, dès le lendemain, il eut repris son ancien genre de vie ; mais il était gardé de près par le Savoyard et par le page de musique dont la jalousie ne fit que s'accroître en raison des progrès étonnans qui signalèrent l'apprentissage musical de son rival. Ce fut même la seule consolation du triste d'Assoucy, qui apprit à composer des motets et à jouer du luth avec une si merveilleuse facilité qu'au bout de six mois il surpassait son camarade ; celui-ci en conçut plus d'envie pour ce dernier venu qui lui disputait la faveur de Philippe et du public.

Le Savoyard n'était pourtant pas un maître commode dont les bonnes grâces méritassent de faire des jaloux : il avait le parler aussi brutal que le geste, et ses colères suivaient leur libre cours à tort ou à raison, sans que la soumission la plus humble servît à les calmer. Il n'épargnait pas les coups ni les avanies à ses deux pages de musique, pour la moindre distraction, pour la moindre fausse note : souvent il interrompait sa chanson par un double soufflet distribué à droite et à gauche –, souvent il avait le pied aussi lesté à frapper que la main : d'Assoucy se regimbait contre ces admonitions imprévues, et l'aveugle frappait de plus belle.

Ces inconvéniens du métier se répétaient chaque jour sans amener au moins quelque dédommagement : le Savoyard était frugal dans ses repas, mais les deux pages avaient à pâtir de ses rares excès de boisson ; l'ivresse l'excitait à battre monnaie sur la joue de ses esclaves, suivant sa propre expression ; car le Savoyard n'aimait pas ses deux aides qu'il regardait comme des outils à lui appartenant, et cet homme grossier, inaccessible aux sentimens d'affection et de reconnaissance, se livrait à deux haines d'une nature opposée : l'une noble et hardie, contre l'Italien Concini, maréchal d'Ancre, qui tenait le roi en tutelle et la régente en servage ; l'autre basse et obscure, contre les marionnettes et le singe de Fagottini qui opposait une concurrence redoutable à ses vers et à sa musique.

D'Assoucy conservait son insouciance et ne trempait pas dans ces deux haines parce qu'il ne connaissait que de nom le maréchal, et parce qu'il se

divertissait au spectacle du singe et des marionnettes contre lesquels son camarade complotait un guet-à-pens qui fût agréable au Savoyard. D'Assoucy, qui aspirait à s'échapper de cet esclavage insupportable, essaya d'abord de l'adoucir par les licences qu'il se permettait en trompant les regards de son collègue et la perspicacité clairvoyante de l'aveugle ; il regrettait ses bonnes aubaines et son aventureux vagabondage, lui honteux d'en être réduit à voler le chétif souper, le vin aigrelet de son tyran. Combien de fois, en reconnaissant ses frères et ses amis au milieu des auditeurs installés pour l'entendre, ouvrit-il la bouche pour les appeler à son secours ! mais un coup-d'œil jeté sur son grotesque déguisement lui faisait monter le rouge au front. Il n'aurait pas rougi d'être surpris dans l'exercice d'un vol adroit ou audacieux, et il se croyait avili par la livrée du baladin !

Il ne se contenta pas de faire main basse sur l'ordinaire du Savoyard qui, s'apercevant de la diminution des parts à la mesure de son appétit, grondait entre ses dents et rudoyait son premier page qui était chargé de fournir la table. D'Assoucy se réjouissait des mauvais traitemens qu'il attirait sur le dos de son ennemi. Quant à lui, qui avait le rôle de présenter le bassin à la ronde pour la récolte pécuniaire, il faisait rapidement passer l'argent dans sa poche, et souvent rapportait le bassin vide à l'aveugle qui déclamait contre le malheur des temps et le resserrement des bourses. D'Assoucy raflait toujours la meilleure monnaie.

Le lundi 14 avril de l'année 1617, il attendait que son maître eût achevé un nouvel air sur les courtisans, et, assis au coin de la balustrade de l'orchestre, il examinait en se rongant les ongles trois malheureux qu'on venait d'attacher au gibet dressé au bas du Pont-Neuf, pour l'épouvante des langues légères et satiriques ; car ce n'étaient pas des malfaiteurs qui méritassent la corde, mais de pauvres bourgeois coupables seulement d'avoir désapprouvé la marche des affaires ou injurié le maréchal d'Ancre. Aussi personne n'osait plus témoigner son mécontentement avec franchise depuis que les paroles étaient punies de mort sans forme de procès.

Soudain de grandes clameurs retentirent du côté du Louvre, et la ville entière cria d'une seule voix : Vive le roi ! Concini se rendant au Louvre avec une escorte de partisans, avait été assassiné sur le Pont-Tournant par les

favoris du jeune roi, qui, empressés de succéder au maréchal d'Ancre, ensanglantèrent le règne de Louis XIII ; mais ce crime, exécuté au moyen d'un lâche guet-à-pens, satisfit la fureur du peuple contre les conseillers de la reine-mère, et la joie publique se révéla par des atrocités. Le corps du maréchal, qui fut enterré en secret le soir même sous les orgues de Saint-Germain-l'Auxerrois, devint le jouet d'une populace féroce qui, par vengeance, le traîna dans les ruisseaux.

Le Savoyard ne fut pas le dernier à célébrer la délivrance du roi et de la France : il improvisa une complainte bouffonne sur la Passion du seigneur Concini et sa descente aux enfers. Cette pièce eut les honneurs de l'à-propos ; ce jour-là, le singe et les marionnettes de Fagottini furent abandonnés : d'Assoucy ne cessait pas de faire circuler le bassin où pleuvaient les liards, les sous et mêmes les écus ; tout le monde apportait son offrande à la poésie et à la musique ; mais d'Assoucy, songeant à profiler de cette abondante recette, détourna le cours de ce Pactole qui roulait de plus grosses pièces qu'il n'en avait jamais vues dans son plat de cuivre ; il se jetait si avidement sur ce butin que ses dix doigts ne lui suffisaient pas pour prendre, et l'aveugle, à qui, après chaque tour de quête, revenait le bassin allégé de la moitié de son poids, s'étonnait que la générosité de son auditoire fût tant de bruit pour un si modeste résultat : depuis long-temps il soupçonnait la probité de ses pages, et il prêta l'oreille au son des espèces de billon et d'argent qu'il comptait tout bas à mesure qu'elles tombaient ; ses calculs se trouvèrent faux de tout ce que s'adjudgea le voleur avant de rendre le produit de la collecte ; il faillit éclater de rage en acquérant la preuve certaine de la supercherie de son page, et il fixa sur lui ses yeux verts sans regards, comme pour épier un geste, un mouvement accusateurs ; il épiait réellement de toutes la puissance de l'ouïe les bruits vagues et indécis qui pussent l'aider à saisir le larron en faute, de manière à lui ôter la ressource de nier : D'Assoucy se fiait aveuglément à l'infirmité de son maître et à l'absence de son camarade pour cacher à peine les fréquens larcins qui enflaient les poches, lorsque le Savoyard, qui se tenait derrière lui, le coiffa d'un énorme coup de poing et l'arrêta la main pleine.

– Mordié ! s’écria-t-il en blasphémant et en réitérant les bourrades, nierez-vous, messire le fripon, que vous me ravissez mon bien ? Ça, messieurs, je vous interpelle : quel châtiment mérite ce fourbe qui s’enrichit à mes dépens ? admirez, messeigneurs, comme vos dons et charités nourrissent ce gueux d’hôpital ? mais je ne suis pas si privé d’yeux qu’on imagine, et le sort m’a planté des yeux aux oreilles. O le mécréant, fils de Juif et d’Arabe, combien de sous marqués se sont évanouis par ses doigts ! l’ingrat que j’ai retiré du péril de la prison me paie de la sorte ma folle humanité ; mordié, je m’en vais le battre en gamme chromatique.

Le Savoyard, sourd aux supplications repentantes de l’enfant qui se débattait de toutes ses forces, déboucla ses chausses d’où l’argent volé tombait en s’éparpillant, et lui infligea la punition du fouet qui n’était pas encore bannie de la justice légale. D’Assoucy, essoufflé de résistance et de prières, subit héroïque ment ce supplice public et déborda en piquans jeux de mots, quand il se retrouva debout sur ses pieds ; les spectateurs qui avaient ri de cette exécution, rirent davantage des quolibets plaisans que la colère inspirait au patient ; le Savoyard, déconcerté par cette verve d’invectives, proposa lui-même des conditions de paix qui ne furent pas acceptées ; ce ne fut qu’une trêve.

Sur ces entrefaites, une horde sau. vage de la lie du peuple se précipita sur le Pont-Neuf où le gibet avait été la nuit renversé et brûlé ; le cadavre du maréchal d’Ancre horriblement outragé, servait de jouet et de trophée à ces misérables, parmi lesquels les femmes se distinguaient par leur acharnement sur ces informes restes souillés de sang et de boue ; on chantait en chœur d’odieux couplets, on dansait autour de ce corps défiguré : on confondait la reine-mère dans un chaos de malédictions à la mémoire de son ministre favori ; ensuite on traîna le cadavre vis-à-vis le Cheval de bronze et on le dépeça par morceaux, en criant : Vive le roi ! Des habitans de la province achetèrent cette chair saignante pour l’emporter avec eux, et il y eut des monstres qui en mangèrent, pour mieux assouvir une haine qui survivait à la victime.

– Mordié, je veux aussi aller le voir, ce damné Italien, dit le Savoyard oubliant qu’il était aveugle ; vraiment je ne le verrai point, mais je le

toucherai et lâterai à l'endroit de ses blessures que j'eusse voulu faire moi-même ; viens çà, Charlot, conduis-moi en pinçant du luth, tandis que je chanterai la complainte du détestable Concini.

D'Assoucy, qui gardait trop de rancune au brutal aveugle pour se résigner à une plus longue servitude, crut l'occasion opportune pour s'enfuir à la faveur du tumulte ; il eut soin d'emporter le petit trésor qu'il devait à ses vols journaliers et qu'il avait enfoui sous un pavé ; puis, se recommandant au dieu des aventuriers, il accompagna son maître en jouant de la musique, pendant que celui-ci hurlait ses fureurs poétiques contre la mémoire de Concini ; la foule était plus curieuse de voir que d'écouter, et le Savoyard s'étonnait tout haut qu'on ne lui ouvrît pas un chemin jusqu'à l'objet inanimé de sa fougueuse haine ; la difficulté d'avancer augmentait à chaque pas : d'Assoucy donna un croc en jambe à l'aveugle qui, en perdant l'équilibre, entraîna dans sa lourde chute plusieurs de ses voisins aux vêtemens desquels il s'était accroché : ils tombèrent les uns sur les autres en jurant, et s'entortillèrent mutuellement sans pouvoir se relever, tandis que d'Assoucy essayait de gagner le large.

— O le traître ! ô le félon ! se mit à crier le Savoyard qui attribua sa culbute à son page qu'il soupçonnait en fuite ; à l'aide, au secours ! bonnes gens, arrêtez-le, ramenez-le moi, je vous prie ; il court à belles jambes de ce côté, vous le reconnaîtrez à son habit de perroquet ; c'est un larron, c'est lui qui a volé le cotignac !

D'Assoucy, qui s'éloignait en sautillant sans craindre les hélas de l'aveugle, fut frappé de terreur à cette récrimination imprévue, et le vol du cotignac revint se présenter si vivement à son esprit, qu'il se persuada que tout ce monde en avait été témoin ; il lui sembla que tous les yeux le désignaient, que tous les sourires lui promettaient la punition qu'il avait naguère évitée : sa vue s'obscurcit, ses membres tremblèrent, ses idées s'égarèrent, il erra sur le pont, d'un bord à l'autre, sans savoir quelle route suivre ni quel parti prendre ; il voyait partout des mains s'étendre pour le happer, et il avait beau marcher en tous sens, le Cheval de bronze le poursuivait toujours ; enfin les cris de l'aveugle s'approchèrent répétés de bouche en bouche, et le cotignac devenait pour lui un spectre menaçant :

effaré, haletant, il s'arrêta devant la Samaritaine et se glissa par un passage noir dans un escalier en limaçon qu'il descendit à larges emjambées, sans s'inquiéter de savoir où il était et où il allait, pourvu qu'il se dérobat à ses mille persécuteurs ; peu s'en fallut qu'après une année il eut une indigestion de cotignac

Enfin il respira en se trouvant seul dans un lieu voûté qui ressemblait à une cave pour la fraîcheur, et il espérait n'avoir plus rien à redouter, lorsque le bruit d'une porte qu'on fermait en haut à doubles verroux et à triples serrures lui apprit qu'il était prisonnier ; alors il frémit de n'avoir échappé à un péril que pour tomber dans un pire et d'être condamné à mourir de faim dans ce fatal cachot ; il regretta de n'avoir pas été rejoint par le Savoyard, fût-il mort à demi sous ses coups ; il eut l'idée de pousser des cris pour se faire découvrir et délivrer : son effroi prit le caractère du vertige, quand un regard jeté autour de lui parmi le crépuscule qui luisait dans ces ténèbres, lui montra qu'il n'était pas seul, comme il l'avait pensé d'abord, et que les hôtes de ce repaire l'attendaient.

Ce fut une vision surnaturelle, un aspect inoui et mystérieux que vingt ou trente personnages des deux sexes droits, immobiles et muets contre la muraille ; ces fantômes, dont les habits et les bijoux brillaient dans l'obscurité, avaient l'air de tenir cour plénière, et si leurs costumes neussent pas indiqué des princes de la terre, on aurait pu les supposer d'une nature infernale, tant leur présence et leur réunion dans ce souterrain tenaient du merveilleux. D'Assoucy n'était pas peureux d'éducation ni de tempérament ; mais son imagination exaltée par la lecture de quelques romans sortait volontiers des limites du vrai et du vraisemblable : il ne réfléchit pas, il n'eut pas le courage d'examiner ces êtres singuliers qui avaient l'air de lui demander compte de sa venue : il courut hors de lui pour chercher une issue, pour s'arracher à ce cauchemar ; la peur multipliait le nombre et grossissait la forme de ces apparitions ; d'Assoucy était en délire.

Malgré les ténèbres du lieu, malgré l'épouvante qui paralysait ses sens, il se traîna jusqu'à l'escalier qu'il commençait à monter péniblement pour revoir la lumière du soleil et le séjour des hommes *, mais il n'avait pas franchi la dixième marche qu'il entendit les degrés de pierre résonner au-

dessus de sa tête sous les bonds d'un être vivant qui le heurta violemment et se cramponna, en grognant, à son collet. Le drôle, stupéfait de cette rencontre offensive, frissonna de tout son corps, transpirant une sueur froide, et, pour la première fois de sa vie, pria Dieu de le défendre contre la griffe du diable. Cette prière mentale lui rendit assez d'énergie pour serrer entre ses bras un animal velu, porteur d'une queue qui faisait présumer des cornes pour compléter Satan en personne ; l'animal ou Satan, étonné et irrité de se sentir, captif, redoubla ses grognemens et mordit au sang le visage de son ennemi.

Une lutte s'engagea entre l'homme et la bête qui s'étreignaient, qui se déchiraient des ongles et des dents, qui se lançaient d'un mur à l'autre, qui s'épuisaient en secousses alternatives : par momens, un cri de douleur, un soupir d'effort, un grondement de rage. D'Assoucy éprouvait la cruelle agonie d'un rêve pesant qui s'achève entre la veille et le sommeil, qui se dissiperait aux rayons du jour ; enfin égratigné, mordillé et maltraité par le démon qu'il combattait dans l'ombre, il appela toute sa vigueur à un assaut désespéré qui acheva son triomphe ; il coucha son adversaire sur la pierre humide de l'escalier, et, lui pressant la poitrine avec le genou, il l'étouffa sans autres armes que ses doigts ; un râlement entrecoupé fut le signal de sa victoire et de la mort de l'animal ; le diable n'était qu'un singe, et cette découverte enhardit le vainqueur à explorer l'asile que le hasard lui avait procuré.

Sa frayeur panique ne survécut pas au pauvre singe qui gisait à l'entrée du caveau comme une sentinelle morte à son poste ; il osa retourner en arrière, et s'approcher des spectres formidables qui n'étaient autres que les marionnettes de Fagottini. Cet opérateur italien, en sa qualité de compatriote, étant dévoué partisan du maréchal d'Ancre, s'était hâté, au premier avis de l'assassinat, de mettre en sûreté sa fortune et les acteurs automates de son théâtre dans ces souterrains que lui louait à bail Linclair, gouverneur machiniste de la fontaine et de la pompe \ ce souter rain, qui traversait la seconde arche sous la chaussée, avait été ménagé primitivement pour servir de cave aux maisons qu'on devait construire de cha que côté du pont, et il n'avait pas été comblé depuis. C'est là, dans cette galerie, à la

voûte suante et au plancher moussu, que Fagottini emmagasinait le matériel de son théâtre : décorations, garde-robe, acteurs au rebut et à la retraite, débutans non encore façonnés ; cette fois, la troupe tragi-comique y siégeait toute entière sous la garde du singe. D'Assoucy eut presque les larmes aux yeux en s'accusant d'avoir tué son bon ami qu'il festoyait d'oublies et de gimblettes à la barbe du Savoyard.

Après ces courts instans accordés au remords, après une enquête des localités, après enfin une visite honnête à chaque haut et puissant seigneur de bois, d'Assoucy, qui s'était convaincu de l'inutilité de ses tentatives pour sortir de ce trébuchet, résolut d'obéir à sa destinée avec une stoïque résignation ; il se hissa jusqu'à l'ouverture d'une lu carne par laquelle il pouvait se récréer à cracher dans l'eau pour faire des ronds, et à saupoudrer de sable les bateliers qui passaient. L'ébranlement des pas et l'écho des voix cessèrent de mugir sous la voûte ; la nuit était venue, et on en tendait encore le long des rives de la Seine les cris de *vive le roi* se mêler aux cris de sang et de vengeance : d'Assoucy avait vu disperser dans la rivière les cendres du maréchal d'Ancre. Quand le silence se fut reposé sur la ville plongée dans l'obscurité, il n'espéra plus qu'on vînt lui rendre la liberté avant le lendemain, si l'on devait venir, et répondit par les murmures de son ventre au carillon de la Samaritaine qui lui annonçait le couvre-feu : tout Paris avait soupé, excepté lui. Affamé et altéré, grelottant de froid, il choisit pour s'y blottir le coin le plus reculé de la cave, et s'enveloppa d'une vieille tapisserie.

Il dormait de bon appétit depuis deux heures, et se rassasiait en rêve des plus excellens mets : il fut réveillé par le gémissement d'une porte et le marcher mesuré de deux personnes dans l'escalier : ce n'était pas un songe et il fut sur le point de s'élancer vers son libérateur ; mais, à la clarté d'une lanterne de corne que portait l'un des arrivans, il reconnut avec douleur le Savoyard conduit par son page de musique ; il se demandait quel mauvais génie lui forgeait de nouveau la pénible chaîne qu'il avait brisée, et il pleurait d'avance son évasion manquée, mais il ne tarda pas à s'assurer que ce n'était pas lui qu'on venait chercher pour le ramener en servitude ; la conversation du maître et du valet eût suffi pour le tirer d'erreur.

– Mordié ! la plaisante vengeance que tu as inventée ! disait le Savoyard avec une émotion de plaisir qui déridait son austère physionomie ; vite attaquons les marionnettes de Fagottini et taillons-les en pièces : je brûle de les fouler aux pieds pour tous les torts que ce mécanicien étranger a causés à ma musique.

– Il semble que le ciel seconde notre querelle, reprit le page qui, heurtant le cadavre du singe, dirigea vers cet objet indistinct le rayon de la lanterne. Déjà le grand singe du signor Fagottini a rendu l'âme sans coup férir, et avec lui s'en va en fumée la gloire de son théâtre ; voici la loge des acteurs de bois qui sont à notre merci.

– Bien, mon fils ; le temps des représailles est venu : hier l'italien Concini mourut, aujourd'hui l'italien Fagottini sera ruiné ; ça, remets entre mes mains ces méchantes bêtes de marionnettes, et, mordié ! je veux chanter faux comme un âne rouge, si je fais grâce à pas une. En vérité je suis aise que ce fourbe et malin Charlot ne puisse nous trahir, et c'est mon heureuse étoile qui l'a invité à partir sans dire adieu, ce voleur de cotignac. Je me réjouis de songer à la piteuse grimace que fera monsieur mon voisin.

Le Savoyard qui ne perdait pas les momens en paroles, soulageait son humeur vindicative par un monologue d'injures et d'amères railleries, pendant qu'il démembrait et disséquait les automates que son complice lui apportait un à un avec un court panégyrique du personnage dans les divers rôles où il avait obtenu le plus de succès. D'Assoucy riait tout bas de cette exécution à huis-clos, et plusieurs fois il faillit éclater en bruyante hilarité au spectacle incroyable qu'il avait sous les yeux : le Savoyard, gravement assis sur les degrés de l'escalier, comme un magistrat en fonction, recevait des mains de son page chaque marionnette à laquelle il adressait une allocution furieuse et qu'il condamnait capricieusement à différens supplices : il arrachait les bras à celle-ci et les jambes à celle-là ; il déchirait en lambeaux les robes dorées des princesses et cassait le nez à des majestés royales, le tout avec un véritable raffinement de cruauté, qui eût fait envie à un bourreau de la Grève ; un amas de membres rompus, de têtes brisées, de troncs défigurés et de débris confondus fut bientôt tout ce qui resta de ces innocens comédiens.

Le Savoyard et son aide ne se retirèrent que fatigués de carnage et contents de leur nocturne expédition dont ils ne soupçonnaient pas le secret si mal gardé, tous deux se félicitant d'avoir tué la concurrence dangereuse de Fagottini ; d'Assoucy fut tenté de les suivre de loin et d'effectuer sa retraite en même temps ; mais ils eurent soin de fermer la porte telle qu'ils l'avaient trouvée afin de mieux donner le change aux soupçons qui ne manqueraient pas de planer sur eux ; leur espion entendit avec un soupir bruire les ferrures de la porte, et, se vouant à la protection du hasard qui pouvait seule le tirer de ce pas difficile, il se rendormit du sommeil insouciant de son âge.

Ce ne fut pas le jour qui le réveilla, mais un bras nerveux qui l'enlevait par les cheveux et le déposa tout tremblottant vis-à-vis le cadavre du singe et les ossemens des marionnettes. Le seigneur Fagottini, les yeux hagards, les joues vertes et les lèvres blanches, se préparait à interroger le prétendu coupable en face de ses victimes ; le matin il était entré dans son caveau et son singe étendu sans vie avait frappé sa vue ; puis le désastre irréparable de la nuit, dans toute son horreur, s'était offert à lui : ses chères marionnettes qu'il avait quittées la veille en bonne santé n'étaient plus que des ruines méconnaissables ; il contempla son malheur d'un œil sec, posa la main sur le cœur du singe pour y chercher un battement, remua du pied les morts et les blessés, invoqua les saints et les saintes dans sa langue maternelle, et s'interrogea lui-même pour dévoiler les mystères de ces assassinats : le premier soupçon qui se présenta à son esprit inculpait le Savoyard, et ce soupçon se changea en certitude, ainsi que la douleur en rage, lorsqu'il aperçut le dormeur qu'il se souvint avoir vu au service du chansonnier aveugle ; il le considéra un moment, incertain de la vengeance qu'il choisirait et surpris de ce paisible sommeil qu'eût envié l'innocence.

– Malfaisant garçon, lui dit-il d'une voix claire qu'il s'efforçait de rendre tonnante, as-tu de quoi payer l'amende autrement que sur tes épaules ? Quelle méchanceté est la tienne d'avoir commis cet attentat ? Mais tu n'en seras pas quitte pour la prison et le pilori : par les saintes coliques du pape ! j'espère qu'on te pendra de compagnie avec tes instigateurs.

– Grâce, monseigneur, reprit d'Assoucy qui comprit l'embarras de sa position : je vous jure que ce n'est pas moi qui ai fait cela ; je vous nommerai les coupables.

– Oui dà, par le chef de saint Jean-Baptiste ! bien fou qui croirait tes calomnies ; certes, le Savoyard, que Dieu damnera, a conseillé ce beau dessein que toi seul as entrepris, païen ?

– Vraiment, mon bon seigneur, c'est ce vilain aveugle qui a fait ce dommage, et je vous l'atteste bien naïvement, puisque j'étais caché là, où j'ai tout vu et tout entendu.

– Par les mérites de la Passion ! ce sont bourdes et balivernes, mon ami ; pensez – vous m'en donner à garder ? Comment un aveugle eût-il su trouver la route et commettre tels dégâts ?

– Cependant, nul autre que celui-ci n'a fait rage contre vos machines ; il est vrai que son page de musique le conduisait et l'aidait à saccager vos belles marionnettes.

– N'es-tu pas aussi page de musique du Savoyard, infâme ? Par la croix de notre Seigneur ! oseras-tu soutenir que tu n'as point tué mon pauvre bonhomme de singe ? Tu as le visage égratigné de ses griffes et meurtri de ses dents ! je ne sais quelle pitié me retient de te mettre à mort, comme tu as tué la digne bête qui valait mieux que tu ne vaux et vaudras jamais.

– Eh bien ! compère, répliqua-t-il avec effronterie, quand j'aurais tué cette maligne bête qui me combattait, le péché serait-il irrémissible ? Je vous prie donc de me laisser aller.

– Non, par les clefs de saint Pierre ! petit vagabond, interrompit Fagottini en le saisissant par les cheveux, tu seras fouetté par les rues et carrefours, comme voleur de race, et M. le lieutenant-civil, pardevant qui je vais te mener, a de bonnes cages de pierre pour les oi seaux de ton espèce, à moins que tu ne meures lapidé par le peuple qui pleurera mes marionnettes. As-tu bien eu le courage farouche de mutiler ces miracles d'un travail ingénieux ? Je veux pareillement te rompre à plaisir, bras, jambes et cou.

– N'en faites rien, monseigneur, si vous êtes bon catholique, s'écria d'Assoucy à qui la faim et la crainte commandaient l'humilité suppliante ; soyez plutôt charitable en me faisant l'aumône d'une miche de pain pour

combler mon estomac qui semble être sans fond comme le tonneau de mesdames les Dan aides : ordonnez ensuite de moi ce qui vous plaira.

– Par la damnation de Judas.! reprit Fagottini en se radoucissant à la réflexion qu’il fit de l’usage qu’on pouvait tirer du petit drôle resté en otage pour répondre de l’attentat du Savoyard, je consens à te pardonner à condition que tu veuilles me servir avec le même zèle que ton ancien maître : jouer du luth et divertir les passans à la place de mon singe défunt ?

– Sans doute, je le veux bien, monseigneur, pourvu que vous me bailliez abondante nourriture et de gros gages sans pitance de coups, chiquenaudes et cœtera : partant, je suis vôtre.

Le traité fut conclu de part et d’autre avec un empressement qui ressemblait à de la bonne foi, et aussitôt il commença d’être en vigueur ; car, avant d’apporter la nourriture dont son nouveau valet avait le plus pressant besoin, Fagottini se l’appropria tout-à-fait en l’habillant d’un vieux costume italien dont la richesse primitive avait disparu sous une teinte de poussière et de crasse : c’était la livrée du singe aux grands jours, et d’Assoucy, qui succédait à l’animal, quitta presque à regret l’habit galeux et la condition de page de musique. Il espérait que la métamorphose ne s’étendrait point au-delà ; mais Fagottini, pour mieux déguiser l’origine de son heureuse acquisition, lui barbouilla la figure et les mains d’une liqueur noire qui pénétra dans les pores de la peau et y laissa une empreinte ineffaçable ; d’Assoucy protesta contre cette violation de son traité qui ne lui imposait pas le devoir de devenir nègre : Fagottini rit beaucoup en prenant tous les saints du calendrier à témoins que l’Afrique ne produisait pas de plus joli visage d’ébène ; dès-lors la discorde fut allumée entre eux.

D’Assoucy se consolait au moins à l’idée d’un copieux et succulent repas ; le fourbe Italien ne lui donna que du pain bis et des oignons crus, en assaisonnant d’éloges hyperboliques cette prétendue chère de prince : d’Assoucy mangea en désespoir d’un meilleur dîner et, s’accusant d’avoir abandonné le Savoyard et les bénéfices frauduleux qu’il pouvait détourner à son profit, il se rappela que toute sa fortune était oubliée dans les poches de son ancien vêtement ; mais Fagottini, qui eût entendu sonner un écu d’une lieue, avait confisqué la somme que d’Assoucy eut le chagrin de voir

s'engouffrer dans une énorme bourse de cuir bouilli • cette inique mortification ne fut pas soufferte sans véhéments reproches et gestes menaçans : son maître, dont le rire redoublait aux emportemens d'un si impuissant champion, le défia de s'enfuir après l'avoir enchaîné à un anneau de fer pour lui enseigner la résignation.

Pendant que Fagottini écorchait son singe pour l'empailler, et raccommodait celles de ses marionnettes qui n'étaient pas incurables ; d'Assoucy cria, s'agita, écuma, puis pleura, puis s'apaisa ; il avait eu le temps de sentir que, dans sa position, il était sage de se soumettre au joug de la nécessité et d'attendre une occasion favorable pour s'y soustraire. Il promit donc d'obéir aux volontés du despote qu'il s'était donné, et il se promit à lui-même de se dérober à cet ignoble asservissement : il ne savait pas encore jusqu'où irait sa misère.

Le lendemain, il suivit, en silence et la tête basse, Fagottini qui avait ce jour là le regard plus louche et plus faux, le sourire plus moqueur, le teint plus enluminé et l'abord plus impudent qu'à l'ordinaire ; tous deux montèrent sur le théâtre vide d'acteurs, et la toile fut tirée de chaque côté aux sons du luth que d'Assoucy pinçait dans la coulisse.

Le Savoyard et son page, qui jouissaient d'avance de la situation critique à laquelle ils avaient réduit l'inventeur des marionnettes, se regardèrent avec étonnement à la musique de d'Assoucy qui jouait un de leurs airs : ils ne doutèrent pas que leur élève ne fût passé dans le camp de l'ennemi ; mais l'apparition du musicien nègre déconcerta leur opinion et les affligea, en leur montrant que Fagottini n'était pas homme à succomber à la perte de son industrie ; ils se reprochèrent la destruction des marionnettes, lorsqu'ils virent la curiosité du public captivée par la nouveauté, rassembler autour de leur rival une foule plus nombreuse et plus avide que jamais, dans l'attente d'un spectacle plus étonnant : on cherchait des yeux le singe et les automates ; on s'informait des causes de leur absence attribuée à quelque indisposition : on se demandait à quel rôle ce nègre était destiné, et déjà on s'apprêtait à mettre la main au sac. Le Savoyard, qui ne remarquait pas d'aussi avantageuses dispositions dans son auditoire clair-semé, préludait tristement à la fameuse complainte sur la mort de *Conchine*, on avait

francisé ainsi le nom de Concini ; mais l'événement était vieux de deux jours, et la vengeance populaire s'était rassasiée sur un cadavre ; on s'occupait à peine même de la maréchale d'Ancre qui, emprisonnée à la Bastille, devait être jugée pour crime de lèse-majesté divine et humaine, condamnée six mois après et brûlée vive.

– Bourgeois et habitants de la célèbre ville et capitale du monde, Paris, s'écriait-il en accordant son instrument : Je suis Philippe, dit le Savoyard, héritier légitime du poète grec Homère ; le Pont-Neuf est mon Parnasse, le Cheval de bronze est mon Pégase, et la Samaritaine la fontaine de mon Hélicon. Je veux aujourd'hui, si vous ne jeûnez de grasse gaîté, vous chanter la chanson pitoyable et récréative d'un cordonnier qui se coupa la gorge de son tranchet, parce qu'il avait fait des souliers trop étroits : oyez cette poésie.

L'annonce d'une chanson, que recommandait ce titre intéressant, opéra un mouvement dans le public, qui se partagea en désordre, selon la préférence de chacun pour l'un ou l'autre spectacle ; mais, le Savoyard n'eût pas plutôt entonné sa chanson plaintive, que ses auditeurs furent alléchés par la langue dorée de Fagottini.

– Bons chrétiens, que tourmente le mal de dents, disait-il d'une voix perçante tandis que d'Assoucy gambadait en remuant les mâchoires, mon singe est mort hier d'une fluxion, et mes marionnettes en ont pris le deuil. Avant qu'elles soient consolées, ce qui ne sera pas de long-temps, puisque je les mène en Italie, à la cour de notre saint-père le pape, j'ai fait vœu d'arracher toutes les dents malsaines ou douloureuses qui sont encore plantées dans vos bouches ; cela, pour la gratitude singulière que j'ai envers les gens de Paris. C'est pourquoi je possède un miraculeux secret de faire repousser les dents que j'ôte, de telle sorte, que le jour suivant rétablit les choses en leur premier état ; les plus grands saints du paradis n'inventeraient plus sûr remède ; ainsi une vieille édentée retrouve de quoi mordre, et je pourrais citer un vénérable cardinal qui ne perdra plus ses dents.

Cette impertinente allocution débitée avec une assurance emphatique rencontra peu d'incrédules, mais si chacun examina ce qui manquait à sa

mâchoire, personne encore n'osait courir les chances de l'essai : Fagottini avait déployé ses pinces qui firent reculer les plus déterminés à tenter l'aventure en sacrifiant une mauvaise dent pour en avoir une bonne ; il recueillit une brillante moisson d'écus-blancs comme expression palpable de la confiance et de l'intérêt des spectateurs ; il se rengorgea avec suffisance, prépara les ustensiles de son métier, remua un collier de dents enfilées, et saisissant d'Assoucy par la tête, lui écarta les lèvres pour mettre à découvert deux superbes rangées de dents d'émail qui ressortaient davantage en contrastant avec la couleur factice de son teint. L'enfant, que le formidable appareil de l'art du dentiste avait troublé, supposa naturellement une fâcheuse intention contre sa bouche, quand il se sentit saisi à l'improviste ; il ne finit de crier et de se débattre qu'à ces paroles perfidement rassurantes :

– Avisez cette denture plus aiguisée que canif, et plus polie qu'ivoire : eh bien ! ce garçonnet avait de naissance les dents ébréchées, gâtées et mal-agencées : c'était un chaos piteusement en tassé ; or, il fallut arracher toutes ces méchantes dents pour les remettre en plus bel ordre, et la nature fut si rétive qu'elles ne revinrent de la sorte qu'à la troisième pousse. Tenez-moi pour ignorant et calomniateur, si demain celle-ci n'a produit nouveau germe et nouvelle dent pour le triomphe de mon art ! goûtez vous-même après si cela fait mal à l'estomac ?

Il joignit l'exemple au précepte, et tira une grosse dent de d'Assoucy qui n'eut pas le temps de prévoir cette soudaine boutade de l'opérateur, et qui ne jeta qu'un cri déchirant en contradiction avec les promesses du charlatan. Celui-ci cessa de s'occuper de sa victime pâle et crachant le sang, pour seconder l'effet imprévu de ce coup de théâtre par de burlesques commentaires sur cette dent qu'il montrait à la ronde.

– Par Sainte-Appoline qui guérit les maux de dents ! disait-il en se pavanant, c'est moins que rien, et la douleur a les façons du plaisir ; voyez ce petit négrillon qui se soucie de sa dent comme d'un cheveu, parce qu'il sait qu'elle ne tardera de reparaître ; je vous convie à venir demain voir la neuve, et si ce n'est pas assez d'une pour vous convaincre, je veux en faire sauter deux, trois, toutes ensemble, tant la graine est fertile.

– Ne m’approchez pas, abominable homme, interrompit d’Assoucy en montrant ses ongles, sinon je vous égratigne la face et vous crève les yeux !

– Mon fils, quelle mouche te pique ! reprit Fagottini arrêtant l’indignation du malheureux enfant qu’il emporta dans ses bras derrière le théâtre ; n’ayez pas peur, messires et mesdames ; c’est une maladie qu’il prit en nourrice pour avoir été piqué d’un serpent ; mais dès que l’accès commence j’ai soin de l’écarter du monde, afin qu’il ne blesse, ne morde et n’empoisonne personne ; j’aurais prudemment fait de lui arracher toutes les dents.

Le rusé Italien, qui serrait d’Assoucy à lui faire perdre haleine, pour l’empêcher de mordre et de parler, le dé posa évanoui dans le fond de l’échope, et avant qu’il eût repris sa fureur avec ses sens, il le bâillonna et le lia de fortes cordes. Après ce nouvel acte de froide cruauté, il reparut en public et annonça que son nègre sortait d’une violente crise qu’il avait domptée au moyen d’un élixir souverain contre toute espèce de maux. L’élan était donné, et ce fut à qui viendrait tendre sa bouche aux tenailles : le fauteuil consacré à ces opérations ne restait pas vide une minute, et la concurrence augmentait à mesure que les dents tombaient autour de l’impassible Fagottini qui se surpassa en adresse et en activité ; il ne déposait ses outils que pour recevoir la monnaie de la reconnaissance des patients ; quelquefois la gencive suivait la dent, ou bien, par quiproquo, la dent saine éprouvait le sort de la dent malade, ou bien aucun effort ne réussissait à extirper une profonde racine : mais en général, sauf des cris d’homme et des pleurs de femmes, chacun s’en allait content, la mâchoire plus ou moins dégarnie ou ébranlée, avec la consolante persuasion de voir les dents absentes repousser la nuit même par la vertu de l’élixir avec lequel on lavait la plaie.

– Par le grand saint Hubert qui préserve de la rage ! répétait Fagottini à chaque dent enlevée, empêchez que, pendant une heure en ça, votre salive ne mouille la blessure saignante, autrement l’élixir serait comme nul et sans puissance ; efforcez-vous aussi de retenir votre haleine qui peut corrompre la semence de la dent à venir.

Cependant d'Assoucy, en revenant à lui, avait gémi de se trouver bâillonné et garrotté ; son ressentiment n'en fut pas comprimé, et il détesta la barbarie tyrannique de l'arracheur de dents qu'il eût voulu poignarder de sa propre main ; il se calma pourtant à l'idée que bien d'autres seraient dupes comme lui et que sa souffrance était compensée par celles des imbéciles badauds ; il écouta donc en riant les hurlemens que Fagottini arrachait avec les dents : c'est un caractère de l'égoïsme humain que cette complaisance à supporter plus stoïquement une peine contagieuse pour nos semblables ; mais il ne songea plus qu'à se dérober à de plus longs tourmens, dès qu'il s'aperçut que la corde mal nouée n'entravait pas la liberté de sa main droite : il s'en servit pour se débarrasser de ses liens et de son bâillon ; aussitôt qu'il eut recouvré l'usage de ses membres, il oublia les sermens de vengeance et n'eut plus à cœur que de mettre en sûreté le reste de sa mâchoire ; il s'arma de résolution pour traverser le théâtre où Fagottini opérait, et l'affluence y était si empressée, qu'il ne fut pas remarqué dans la foule et dans le bruit ; déjà il se croyait sauvé, et son masque noir qu'il avait effacé à demi avec un linge mouillé ne pouvait plus aider à le faire reconnaître ; par malheur son cou et ses oreilles n'avaient point été débarbouillés.

Fagottini, qui calculait sa recette d'après le nombre de cliens que lui promettait la multitude de curieux arrêtés devant ses tréteaux, distingua dans cette tourbe mouvante une toque à plumes jaunes qui cachait mal des oreilles et un cou de nègre ; il adjura saint Michel, vainqueur du diable, et laissant là les dents offertes à ses pinces, il s'élança, en interpellant le fugitif, fendit la presse et rattrapa par la manche l'infortuné d'Assoucy qui, en se retournant à la secousse, rencontra la grimace douceuse de son despote ; le pauvre enfant joignit les mains avec désespoir, et décidé à tout, plutôt qu'à se soumettre à cet homme cruel : il résista de toutes ses forces.

– Par le martyr de saint Etienne ! disait Fagottini aux gens toujours enclins à prendre parti pour le plus faible ; c'est mon valet qui a ses attaques d'épilepsie, et, si je ne l'avais appréhendé au corps, il s'allait précipiter dans la rivière : secourez-moi, s'il vous plaît, pour l'emporter jusqu'à mon laboratoire où je trouverai remède à son vilain mal.

– Ne croyez pas cet imposteur, criait d’Assoucy implorant par gestes la pitié des assistans. Il m’a peint le visage et m’accable de duretés, ce sorcier hérétique ! c’est moi qui suis le second page de musique du Savoyard ; souvenez-vous de moi qui jouais du luth et chantais à l’unisson avec maître Philippe ? j’aime mieux être esclave chez les Algériens que subir la tyrannie de ce diable qui bientôt m’écorcherait vif. Holà ! assistez-moi, bonnes gens, sinon il me tuera ; dites au Savoyard qu’il me tire de cet enfer ?

– Mordié ! dit le Savoyard frappé de cet accent qu’il reconnut : c’est toi, mon fils, c’est toi, fin voleur de cotignac ! tu n’auras point vainement appelé le Savoyard à ton aide.

En parlant ainsi, l’aveugle qui s’était fait instruire du sujet de ce tumultueux débat, descendit de son estrade, et, guidé par les voix, s’ouvrit un chemin jusqu’aux combattans sur lesquels il fit tomber au hasard ses lourds poignets comme des marteaux sur l’enclume ; d’Assoucy reçut la moitié des coups destinés au charlatan qui était un champion indigne de l’Hercule de la chanson. Fagottini pourtant ne lâcha pas l’enfant qu’il objectait en manière de bouclier à son ennemi foudroyant : mais le bouclier, meurtri et contusionné, recommença ses plaintes pour intéresser le public à sa délivrance avant qu’il re tombât sous l’un ou l’autre maître également odieux et redoutés.

– Ayez miséricorde, et le bon dieu vous la rendra, cria-t-il en s’interrompant pour éviter le choc de ce poing pesant qui menaçait de lui briser le crâne ; sauvez-moi de ces deux ravisseurs qui sont acharnés contre moi et me retiennent malgré ma volonté depuis une année de gêne et de privations. Je suis Charles Coypeau d’Assoucy, fils aîné d’un illustre avocat au parlement, et peut-être ma famille pense que je suis défunt à cette heure ; un écu d’or à qui va avertir mon père en la rue des Grands-Augustins ! compâtissez à mon destin malencontreux, car vous voyez le fils d’un avocat renommé sous ces guenilles de comédien ! en vérité, je suis Charles Coypeau d’Assoucy.

– Est-ce bien toi, mon bien-aimé Chariot ? s’écria un avocat en robe, qui passait chargé de sacs à procès ; certes, messieurs, c’est lui-même, c’est mon propre fils que j’ai perdu depuis l’an dernier ! Je vais sur-le-champ

dresser une procédure contre ces larrons d'enfant, et le jugement me vaudra une grosse somme pour les dommages qu'ils m'ont faits. Ah ! méchants bohémiens, vous teniez à la chaîne ce gentil garçon de noble race, et le maltraitez comme âne rétif ? C'est bien, mes compères, nous compterons ensemble, et il n'est pas un soufflet octroyé à mon cher fils, que je veuille rabattre sur le prix que je vous réclame. Viens, mon Charlot, baiser ton père qui te promet justice contre ces corsaires.

L'avocat s'était mis en devoir de verbaliser sur son genou en guise de pupitre, et repoussait doucement son enfant-prodigue qui l'assailait de caresses : le Savoyard et Fagottini, effrayés des menaces d'un personnage en robe, avaient brusquement tourné le dos pour se soustraire au procès-verbal ; mais ils n'eurent pas plutôt regagné leurs tréteaux respectifs, que le peuple, indigné de cette aventure, voulut se venger de ces voleurs d'enfant, envahit leurs théâtres et y mit le feu après les avoir cherchés eux-mêmes pour les brûler aussi ; le charlatan et le chansonnier n'assoupirent qu'à force d'argent une affaire qui pouvait les envoyer ramer sur les galères du roi.

L'expérience du malheur n'avait guère corrigé le jeune d'Assoucy, et sa conduite ne devint pas plus régulière avec les années ; il était trop paresseux pour se plaire à la profession de son père, et il préféra une existence aventurière à une vie tranquille et honorable. A l'exemple de son premier maître le Savoyard, il se fit poète et musicien, composant des vers bouffons, parodiant Ovide et Stace qu'il traduisit ou travestit, jouant du luth dans les maisons des grands et même à la cour de Louis XIII, voyageant avec son bagage poétique et musical, écrivant son histoire vagabonde, mal famé pour les désordres de ses mœurs, toujours gai et plaisant, toujours ivre et gueux, toujours en guerre avec Boileau qui l'a immortalisé dans ses satires, comme rival de Scarron et Empereur du Burlesque.

Si le ciel m'eût laissé des jambes qui ont bien dansé, des mains qui ont su peindre et jouer du luth, et enfin un corps très-adroit !

SCARRON, *Lettre*.

1628

PAUL SCARRON, qui dans le dix-septième siècle acquit une bizarre réputation comme créateur du genre bouffon qu'il mit à la mode par ses ouvrages en prose et en vers, n'était pas infirme et contrefait de naissance, tel que son portrait nous le représente avec le vi sage blême et amaigri, le front chauve, le cou tordu, les jambes arquées et le corps en Z, selon sa propre expression ; il vint au monde en 1610, sans le plus léger inconvénient de nature, et son père, conseiller au parlement de Paris, se flatte d'avoir un successeur aussi bien fait qu'il était lui-même. Le jeune Scarron fut élevé avec soin, et son esprit se développa plus rapidement que son physique ; à douze ans, outre les études collégiales qui ne suffisaient pas à son avidité de savoir, il rimait déjà en style agréable, excellait à peindre la miniature, dansait à merveille et jouait du luth en s'accompagnant de la voix, compléments d'une éducation de gentilhomme à cette époque où la poésie, la peinture, la danse et la musique étaient bien reçues à la cour.

Scarron était d'une taille médiocre, mais élégante et gracieuse ; ses cheveux blonds, ses yeux bleus et son teint de femme donnaient à sa physionomie une douceur que ne démentait pas son parler et son regard caressants ; il avait l'air affable et le geste empreint de cette exquise politesse qui avait cours alors dans les sociétés des beaux-esprits. Malheureusement son père, dont le patrimoine était dévoré par d'anciennes dettes de famille, n'ayant pas les moyens de soutenir la position brillante que cet ingénieux enfant était appelé à occuper dans la magistrature, fut

contraint de changer sa destination héréditaire ; il décida que Paul Scarron s'instruirait pour entrer dans les ordres ecclésiastiques.

Cette décision, il est vrai, avait été sollicitée de longue date par un vieil oncle, chanoine du Mans, riche de deux abbayes en Beauce, et qui, à cette condition unique, faisait son neveu héritier de tous ses biens. Scarron, d'une humeur joviale et d'un tempérament li bertin ? ne sentait aucune vocation pour les austérités pieuses de la prêtrise ; mais il dut obéir à l'autorité absolue de ses parens et surtout à la tendresse qu'il portait au bon chanoine de qui l'indulgente amitié ne se scandalisait pas des espiégleries du petit mauvais sujet ; d'ailleurs, celui-ci vit dans les commencemens de cette nouvelle carrière, une occasion de se donner du bon temps, de prolonger sa liberté et de dépenser gaîment sa jeunesse, en attendant qu'il eût l'âge et les mérites d'un chanoine ; il s'accommoda donc d'un apprentissage ennuyeux de théologie qui ne l'empêchait pas de fréquenter les réunions les plus dissipées, tandis qu'un esclavage de clerc de procureur ne lui eût permis que l'école buissonnière et les divertissemens de la Bazoche : il n'aurait pas demandé d'autre bénéfice, si ce temps de plaisir eût duré toujours.

Scarron n'habitait pas la maison paternelle, mais bien celle de son oncle dans la rue d'Enfer, vis-à-vis le couvent des Chartreux, qui n'étaient pas encore enfermés dans la clôture de Paris, borné de ce côté à la porte Saint-Michel. Son père l'avait placé exprès sous la direction immédiate du chanoine dépourvu de fermeté et de jugement, parce qu'il était censé travailler à son instruction cléricale en suivant les leçons d'un célèbre professeur de droit sacré au collège Montaigu, et en observant la règle du Noviciat des Feuillans, voisins de sa demeure ; mais il n'y entrait par hasard que pour troubler les novices et dépouiller le jardin de ses fruits ; il ne paraissait jamais au collège, et lorsque son oncle l'interrogeait sur quelque point du dogme, il s'échappait de la question par une saillie, et citait Rabelais au lieu des Pères de l'Église ; ; l'onde riait ou grondait en riant, ce qui encourageait le neveu à continuer cette vie décousue et triviale, qu'il passait au jeu de paume et au cabaret, rendez-vous des seigneurs à la mode, en même temps que dans les *ruelles* et les salons du quartier de la place

Royale ; il jouait et buvait le matin, et le soir il menait de front les danses, les chants et les vers : aussi, malgré sa jeunesse, était-il recherché pour ses talents et sa galanterie ; il employait en rubans l'argent qu'il avait et celui qu'il n'avait pas ; il empruntait sur son canonicat futur pour avoir une toilette conforme à sa bonne mine ; enfin, à dix-sept ans, il s'était battu trois fois en duel : étrange conduite pour devenir abbé !

Cependant, à cette époque, le titre d'abbé équivalait à un titre de noblesse et ne prescrivait rigoureusement rien que le célibat ; on avait des abbayes comme des fermes, et un abbé pouvait être courtisan, militaire, artiste, tout excepté homme d'église ; on ne distinguait les abbés dans le monde qu'à leur petit collet et à leur costume noir. Il en était de même pour les femmes que la possession d'une abbaye ne rendait ni moins coquettes, ni moins aimables. Le roi nommait seul aux bénéfices qu'il distribuait suivant son caprice sans tenir compte de la piété ni du caractère des prétendants : cette singularité, dérivée en usage, ne scandalisait pas même les personnes d'une religion sincère.

Paul Scarron devait la plupart de ses mauvaises habitudes à l'exemple pernicieux d'un ami qu'il imitait en toute chose comme un modèle parfait. Armand de Pierrefuges était une sorte de chevalier d'industrie qui se prétendait noble à trente-six quartiers, et qui, à la faveur d'un nom sonore, se glissait dans les plus hautes assemblées où il n'était remarqué que par son air de gentilhomme, bien que le velours de son manteau, la soie de son pourpoint la plume de son chapeau, et les rubans de ses chausses, n'eussent pas la fraîcheur réclamée par la mode et le goût, mais il suppléait de son mieux à ces désavantages de sa mise par sa belle prestance, ses manières recherchées et son verbiage spirituel ; il n'avait d'autre revenu que celui du jeu, et encore ne gagnait-il pas toujours, s'il trichait souvent ; c'était lui qui endoctrinait son jeune ami, puisait dans la bourse de l'oncle par le canal du neveu, conduisait Scarron au bal et à la comédie, dans les tripots et dans les tavernes, lui apprenait les cartes et l'escrime, le présentait comme son élève en mauvaise compagnie, et comme son cousin dans les cercles de la place Royale ; Scarron remplissait également bien les deux rôles.

Un soir du mois d'octobre de l'année 1628, Scarron, s'étant échappé du logis de son oncle qui dormait après souper, vint en courant rue Beautreillis où Armand de Pierrefuges demeurait pour être plus au centre de la noblesse qu'il fréquentait : son appartement, qui se composait de deux petites chambres hautes, dans une maison de chétive apparence, était loin de répondre à la condition qu'il s'attribuait : deux fauteuils délabrés, une table branlante, un coffre de bois et un lit de plume sur un misérable grabat, tels étaient les meubles uniques dont Armand n'avait que la jouissance locative, encore ne payait-il pas exactement son loyer, pour ressembler aux débiteurs du bel-air qui s'amusaient de leurs créanciers.

Scarron, accoutumé à cette pauvreté mobilière qu'il admirait comme le signe de l'insouciance d'un petit-maître, entra brusquement dans le taudis où Pierrefuges, assis la tête dans ses mains devant un feu presque éteint, paraissait occupé de tristes réflexions. L'arrivée de son cher Paul ne déranger pas sa rêverie maussade, et lorsque celui-ci se fut jeté dans le second fauteuil vacant, il se leva en silence pour allumer, aux dernières étincelles du foyer, une chandelle de suif qui n'éclairait pas tous les soirs son coucher.

— Armand, monseigneur de Pierrefuges, dit le jeune homme avec cette hilarité sardonique et bouffonne qui éclatait à tout propos, que fais-tu là, ainsi acouiné dans la cendre froide, comme pour une lessive ? Es-tu jaloux des cloches Saint-Paul qui ont la voix plus sonnante et plus argentine que la tienne ? c'est pourquoi tu ne peux la faire fondre en monnaie.

— Du premier coup tu devines mon mal, petit ; c'est ventre et bourse vides, reprit Armand clignant de l'œil pour inviter Scarron à remédier à ce mal dont il se plaignait souvent. Mes coquins de fermiers tardent tant à m'apporter leurs redevances, et les joueurs de lansquenet qui me doivent ont si rétive mémoire, que je n'ai pas une blanche pièce pour aller au cabaret, et je me coucherai à jeun comme un protestant ; bien plus, ce qui m'afflige davantage, je ne puis venir en mascarade chez la duchesse de Soubise.

— Une mascarade nouvelle ? interrompit Scarron dont les yeux pétillèrent de désir, en vérité, mon cher Armand, vous m'y mènerez, dussions-nous

voler un tailleur d'habits ?

Non, certes, je n'irai point, et je passerai la nuit à dormir sur l'oreiller de mon appétit, afin de courir la fortune en songe : vingt écus pourtant eussent suffi à mon équipage !

– Vingt écus, mon maître ? dites-moi où ils sont ? que je les prenne ; mais à quoi bon ces vingt écus, quand vous aurez soupé avec ces pâtisseries que je vous destinais du buffet de mon oncle ? Est-il si malaisé de trouver et d'inventer un déguisement ? Il ne faut que vêtir votre pourpoint à l'envers et acheter un masque de façon grotesque : Diable ! j'y veux aller.

– Allez-y s'il vous plaît, mais certainement vous serez mal reçu, sinon chassé par les valets, car la mascarade, dressée par un des poètes les plus raffinés de la cour, représentera la naissance de la déesse Vénus dans l'Olympe des Dieux, et, pour cet effet, chaque convié est tenu d'avoir la figure de son rôle ; on m'a commis le rôle d'un prince de la suite de Pluton.

– Eh bien ! au lieu d'un, nous viendrons deux pour le cortège de sa majesté infernale. Pardieu ! compagnon, je suis en veine d'imaginative, et voici de diaboliques accoutremens pour la fête.

– Lesquels ? j'avais songé à porter un écriteau indiquant mes honneurs dans l'empire de Pluton ; mais je reste au logis, faute d'avoir vingt louis que je dois du jeu au Marquis.

– Baste ! si ce n'est que cet obstacle à vaincre, dans une heure je te procure quarante écus pour ta dette et nos menues dépenses. Ecoute : dès que je serai endiablé à ma guise, tu prendras mes hardes et les porteras chez mon oncle le chanoine, en lui racontant que je me suis noyé dans la rivière, et que les bateliers qui ont pêché mon corps réclament quarante écus pour leur peine. Sans doute cette fâcheuse nouvelle mettra en deuil mon digne oncle ; mais il aura plus vive joie à me revoir sain et sauf le lendemain.

– Voilà une plaisante ruse, reprit Armand qui en augura un succès productif et se mit à ramasser les pièces d'habillement que Scarron avait déjà quittées : c'est une bagatelle que quarante écus, et je pousserai la générosité de ton oncle jusqu'à cent. Ça, mon mignon, tu as quelque fée qui te conseille ? Mais pourquoi défaire mon lit de la sorte ?

– Ce sont nos costumes de bal que j’apprête, répliqua Scarron qui, à moitié déshabillé, commençait à découdre le lit de plume : à vous l’enveloppe, à moi le reste. Jamais l’enfer n’aura vu diables plus comiques, et madame Vénus rira de l’invention, je vous assure. Mais n’avez-vous plus de ce miel que je tirerai pour vous de l’office de mon oncle ?

– Tiens, friand, le pot n’est pas entamé, puisque j’ai tous les jours mangé en ville, répondit Armand lui désignant dans un coin le vase de faïence qui contenait le miel.

– C’est bien, mon galant seigneur ; je vous laisse la toile du matelas pour en faire une robe traînante et un turban ; il ne faudra que vous charbonner le museau pour paraître dignement dans la diablerie ; allez donc où vous avez affaire, tandis que j’achèverai ma mascarade, mais je ne vous attendrai point pour m’introduire chez madame de Soubise.

Armand de Pierrefuges pensa mourir de rire en voyant Scarron, qui s’était mis entièrement nu, excepté une couverture de laine brune nouée à l’entour des reins, se frotter de miel tout le corps, avec un sérieux imperturbable que les plaisanteries ne réussirent pas à émouvoir : ce dernier fit observer à son camarade que le prix du lit de plume était compris dans l’argent que fournirait le chanoine, et le pressa de partir pour être plus tôt revenu ; mais les rires d’Armand redoublèrent et ne cessèrent pas, lorsque Scarron couvert de cet enduit gluant s’élança parmi la plume épars sur le plancher, s’y roula en tous sens et si bien qu’il se releva hérissé de duvet collé à la peau ; il n’avait plus d’humain que le visage et la voix ; pour compléter ce changement de nature qui le rapprochait des oiseaux et des bêtes, il noircit de suie détrempée tout ce que la plume ne recouvrait pas, et planta sur sa tête une paire de cornes de papier doré. Armand de Pierrefuges oubliait l’argent de l’oncle pour examiner en détail cet étrange travestissement auquel Scarron ajoutait de nouveaux ornemens et attributs, outre la queue caractéristique en papier tortillé et dé – coupé ; enfin les deux amis se donnèrent rendez-vous au bal, et Armand, qui se promettait tout bas de ne pas se compromettre avec un pareil masque, s’achemina en riant de souvenir vers le but de son expédition.

Scarron, ayant terminé sa burlesque métamorphose, dont il ne pouvait avoir lui-même qu'une faible idée, s'arma de résolution et d'audace pour briller dans la mascarade de madame de Soubise, qui ne le connaissait pas ; l'incognito l'enhardis sait, et il sortit de la maison sans avoir été aperçu, marchant sur la pointe du pied, de peur d'éclabousser son blanc plumage. Il arriva dans la rue des Tournelles, où était l'hôtel de plaisance de madame de Soubise ; il n'avait rencontré dans les rues, qu'il traversait comme une ombre, qu'une vieille femme, qui s'en fuit et tomba de peur dans un tas d'ordures ; cette vieille attira, par ses gémissements, des voisins à qui elle conta l'effrayante apparition, que tous attribuèrent au vin qu'elle avait bu ; néanmoins le bruit courut dans les environs qu'une espèce d'homme sauvage, emplumé et cornu, s'était montré à plus de dix personnes.

L'homme sauvage avait pénétré dans l'intérieur de l'hôtel sans autre passeport que son déguisement, auquel les valets, à moitié ivres, n'avaient pas pris garde, dans le tumulte des masques nouveaux venus ; il monta hardiment le grand escalier, et s'introduisit d'abord dans la galerie qui précédait la salle de réception, étincelante de lumières, embaumée de fleurs et retentissante d'instrumens. Cette musique animée, cette foule bigarrée de couleurs, cette magnificence de cérémonial et cet éclat éblouissant des bougies, ne déconcertèrent pas l'impudence de Scarron, qui se fiait à son cos tume pour n'être pas déplacé au milieu de ce que la cour avait de plus délicat et de plus charmant. L'aspect enchanteur de cet olympe, qui eût fait envie à celui de la mythologie par la beauté des déesses et la galanterie des dieux, exalta encore sa folâtre imagination.

Il se mêla en bondissant à une sarabande que dansaient Mars, trois Grâces, Neptune et trois Tritons : un cri d'horreur signala sa présence, et les regards se fixèrent sur lui, qui s'épuisait en sauts et en grimaces, quoique l'orchestre eût cessé d'accompagner sa danse turbulente ; bientôt un rire universel circula de toutes parts, avant qu'on eût deviné l'auteur de cette bouffonnerie et surtout la nature de son déguisement ; toutefois, les dames que ce singulier oiseau avait heurtées au passage, s'étonnaient des taches gluantes qui gâtaient leurs robes de satin et de velours : on se persuada que, sous ce plumage, on trouverait certain seigneur fameux par

ses facéties, et madame de Soubise, pour amuser les divinités, ordonna aux musiciens de jouer un air que, par hasard, Scarron dansait à merveille : il dansa au bruit flatteur des rires et des applaudissemens.

L'homme aux plumes était réhabilité par sa grâce et sa légèreté de danseur : on le pria de continuer ses danses, qu'il n'interrompit que par lassitude ; les esprits lui étaient si favorables, qu'on lui fit servir une collation de fruits et de confitures ; pendant qu'il mangeait et buvait, pour réparer la fatigue qui l'avait mis en sueur, tout le monde s'empressa autour de lui pour admirer son costume et reconnaître ses traits, sous ce teint de suie, ces longues moustaches et ces sourcils de plumes ; mais on ne lut pas son nom sur le plus hideux visage et aussi le plus malpropre, à cause de la sueur noire ruisselant de son front et de ses joues, qu'elle déteignait.

– Démon lutin et baladin, qui venez chez nous des rivages du Styx et de l'Achéron, lui dit madame de Soubise qui s'était attribué le rôle de Vénus ; grand merci de vos danses qui ont diverti les yeux de l'Olympe : mais voici que les déesses s'informent de vos noms et qualités véritables pour s'en souvenir ?

Scarron ne pouvait éluder cette question directe, et la pensée lui vint de se donner pour son père, le conseiller au parlement ; mais la crainte de recevoir un démenti en face l'arrêta court pour l'honneur de la magistrature : cependant il fallait répondre, et son silence, quoiqu'il eût la bouche pleine, était de nature à diminuer la bonne opinion qu'on avait conçue de lui ; il improvisait assez facilement les vers pour sortir d'embarras par un madrigal et une cabriole : ce qu'il fit :

Je suis le diable Lucifer,
A votre service, madame,
Qui brûle à vos regards de flamme,
Et ne regrette point l'enfer,
Trouvant bon ce siècle de fer :
Quoiqu'il espère par sa danse
Plaire à tant d'objets pleins d'appas,
Son habit met en évidence
Qu'en fait de cornes, il n'a pas
La belle corne d'abondance.

La poésie eut autant de succès que la danse ; et un imitateur de Malherbe, qui était là pour figurer Apollon, eut la modestie d'avouer que ce diable l'avait détrôné en dix rimes. Scarron, échauffé par les éloges, par le bruit, par la foule, et surtout par le vin d'Espagne que la déesse Hébé lui versait à pleine coupe, éparpilla les madrigaux et les quatrains avec une vivacité d'inspiration qui aurait tenu lieu de tout autre mérite ; mais ses vers étaient d'ailleurs coulés au moule d'un esprit caustique et aimable ; les dames puisaient à l'envi à cette source vivante de douceurs, suivant l'expression d'une précieuse qui représentait la neuvième Muse. Quelqu'un déclara, d'enthousiasme, que le poète Théophraste, mort l'année précédente, n'avait fait que changer de corps par métempsycose.

Mais un examen plus attentif de l'accoutrement extraordinaire du diable, avait fait naître d'étranges soupçons ; les deux lévriers que Diane menait en laisse avaient léché les jambes de Scarron comme s'ils prenaient goût à ce régal ; car le miel fondant à la chaleur, égouttait sur ses traces et laissait à nu la peau à l'endroit des coudes et des genoux ; enfin ce miel, fermenté et mêlé à des ruisseaux de sueur, exhalait une odeur rance qui ne ressemblait guère à l'ambroisie.

Tout-à-coup, par malice ou par curiosité, les Muses qui entouraient ce diable de poète lui arrachèrent quelques plumes assez inhérentes à la chair pour n'en être séparées qu'avec une cuisante douleur ; Scarron cria qu'on l'écorchait vif, mais l'exemple était donné ; ces plumes arrachées avaient mis à découvert une peau luisante et onctueuse : alors ce fut à qui plumerait le malheureux hurlant comme un véritable démon ; il implorait grâce, il se débattait, il se roulait par terre, il poussait des cris, mais ses contorsions et ses clameurs ne faisaient qu'exciter les rires et les cruautés de la bande céleste qui se ruait contre lui pour le dépouiller de son duvet postiche ; cette plaisanterie dériva en injures et en coups, lorsque sa nudité indécente fut constatée, et Scarron aurait peut-être été déchiré en morceaux ainsi qu'Orphée par les Bacchantes, si, poursuivi et haletant, il n'était parvenu à gagner le vestibule où il eut le bonheur de ne pas tomber dans les mains des

valets qui auraient imité leurs maîtres en renchérissant sur le modèle : ceux qui n'étaient pas étendus ivresmorts sous le pérystile et dans les cours, ne quittaient plus les lèvres du goulot de la bouteille.

Scarron, dégoûtant de miel et de transpiration, l'épiderme irrité de brûlantes démangeaisons, tremblant de retomber au pouvoir de ses bourreaux, dont il entendait approcher les pas et les éclats de rire, descendit à tâtons un escalier obscur et sortit de l'hôtel comme il y était entré, sans rencontrer personne à son passage ; il se préparait à prendre ses jambes à son cou pour regagner le faubourg Saint-Michel, quand deux porteurs de chaise-à-bras, qui attendaient leur maître pour l'emmener, ayant la vue obscurcie par le vin, s'imaginèrent que c'était lui qui venait à eux, et ouvrirent la portière en l'invitant à se garer de lair froid de la nuit ; Scarron, que ce brusque changement de température avait déjà saisi, ne laissa pas échapper une occasion de se mettre à l'abri de ses ennemis et du vent, par l'effet d'un heureux qui proquo : il se jeta donc dans la chaise, espèce de boîte pouvant contenir une personne assise, que la reine Marguerite avait mise en usage depuis quarante ans, et dont tout le monde se servait à Paris avant l'adoption générale des carrosses ; deux hommes, l'un devant et l'autre derrière, portaient ces chaises fermées, à l'aide de brancards et de bricolles de cuir ; ce moyen de transport commode s'est conservé jusqu'à l'époque de la révolution, où la quantité des voitures à roues n'a plus permis de l'employer sans danger.

Les porteurs ne distinguèrent pas dans l'ombre quelle sorte de masque s'installait au fond de la chaise, qu'ils soulevèrent en chantant des oremus bachiques. Scarron, à peine remis de son trouble, et grelottant de tous ses membres que le miel avait endoloris, se pelota en boule pour rappeler la chaleur bienfaisante que sa peau ne suait plus par tous les pores, et s'endormit de fatigue au bercement cadencé de la chaise, sans savoir où on le conduisait et quelle serait la fin, bonne ou mauvaise, de son aventure. Il était philosophe.

Cependant Armand de Pierrefuges, toujours riant de la plaisante figure que faisait Scarron et de l'accueil qu'il recevrait chez madame de Soubise, arriva chez le chanoine qui venait de se coucher après le sommeil digestif

de l'après-souper : les habits de Scarron, qu'il apportait à cette heure indue, déterminèrent la gouvernante à l'introduire aussitôt dans la chambre du vieillard qui ne s'était pas mis au lit sans demander des nouvelles de son neveu, lequel ne rentrait jamais sitôt, lorsqu'il rentrait avant l'aube. Armand se présenta en s'essuyant les yeux, qu'il avait aussi secs que le cœur ; à l'aspect de cette face épanouie de chanoine, rouge de bonne chère plus que d'inquiétude, il ne put s'empêcher de rire par un retour de pensée vers la mascarade du futur abbé : le chanoine le regardait avec un étonnement que ce rire malhonnête augmentait encore ; mais dès qu'il reconnut les vêtemens de son cher Paul, il s'élança de son lit, les mains et les yeux levés au ciel, en pressentiment d'un grand malheur.

– Monsieur, dit-il le premier, ce pourpoint et ces chausses appartiennent à mon neveu, à mon fils, à celui que j'aime par-dessus tout ? en quel lieu les avez-vous trouvés ? Et mon Paul, où donc est-il allé sans être vêtu ? Ah ! Monsieur, n'aurait-il point perdu au jeu ses hardes et son âme, le méchant garçon ? Retirez-moi d'angoisse.

– Révérend père, répondit Armand qui riait plus fort quoi qu'il fit pour tourner ses idées du côté sérieux de la situation, je viens vers vous tristement vous apprendre l'accident le plus funeste, et vous prier de dépenser cent écus pour la mémoire de votre infortuné neveu Paul Scarron.

– Qu'est-ce ? Cent écus ! reprit l'oncle qui n'eut pas le cœur d'être avare en présence d'un événement qu'il appréhendait plus que tout : Scarron est-il mort ?

– Hélas ! mon digne seigneur, répartit l'imposteur avec un interminable éclat de rire qui simulait des sanglots étouffés, ce jeune homme, de si noble rang, de si fière espérance, de savoir si précoce, d'esprit si mignard, qui avait pour vous si chaude amitié et si profonde reconnaissance... Las ! si vous l'aviez vu en cet état ?...

– Bon Dieu, secourez-moi ! s'écria le chanoine trop préoccupé de sa douleur pour en être guéri par les rires inextinguibles de ce fatal messenger ; qu'est-il advenu ?

– Voici les habits de votre très-cher neveu ; ne les reconnaissez-vous pas ? Las ! c'est moi qui l'ai déshabillé quand les bateliers ont tiré son corps

de la rivière...

– Quoi ! mon neveu s'est noyé ! mon Paul a rendu l'âme ! interrompit le chanoine en pleurant comme un enfant pendant que le fourbe riait à se pâmer •, ô le malheureux sort ! Sans doute il ne s'est pas donné la mort volontairement ? Qui eût pensé que je survivrais à cet enfant chéri ? je mourrai à présent qu'il n'est plus.

– Ça, consolez-vous, mon père, et priez Dieu qu'il ressuscite par miracle ; mais remettez-moi d'abord les cent écus qu'il faut pour racheter le corps aux bateliers.

– Cent écus ? certes, je les donnerai, et davantage pour lui faire un pompeux enterrement, pour les messes, pour la cire, pour les pauvres ! Mais s'est-il défait lui – même ?

– Vraiment, il s'est lancé du haut du Pont-Neuf pour l'ennui qu'il avait d'être ordonné prêtre : « J'aime mieux livrer mon corps aux poissons ! » a-t-il dit, et je l'ai vu dans le singulier équipage que je vous dépeins..... Enfin, sans plus de retard, baillez-moi les cent écus, et demain vous aurez des nouvelles de la rivière.

Le bon chanoine était si amèrement frappé de la perte qu'on lui avait annoncée sans aucun ménagement de prudence, qu'il était sourd et aveugle pour tout ce qui l'entourait, sa gouvernante en larmes et Armand de Pierrefuges en instances. Celui-ci eut l'odieux courage de remuer ce désespoir immobile jusqu'à ce qu'il en tirât cent écus que le chanoine lui compta un à un, les accompagnant de lamentations partagées entre l'argent et le neveu. Mais la secousse avait été trop violente pour la tendresse et pour l'âge de ce tuteur inconsolable ; aux sanglots succédèrent la stupeur, et une attaque de paralysie lui ôta la connaissance avec la parole, tandis que l'insensible Armand, à qui l'image de Scarron emmiellé ne laissait pas un moment de répit, s'esquivait en ébranlant la maison de ses rires redoublés, et allait à la taverne du Tonneau-Ailé, boire et jouer aux frais de l'oncle moribond.

Scarron, ronflant d'un paisible somme qui lui offrait en rêve tous les plaisirs de la fête qu'il avait goûtés comme dans un songe rapide, s'éveilla en sursaut et sans avoir idée de sa situation présente : c'était la chaise que

les porteurs venaient de déposer dans la cour d'un hôtel de la rue d'Enfer et attenait au couvent des Chartreux, sur le terrain desquels il était bâti ; Scarron se frotta les paupières et regarda par la portière au moment où l'ouvrait un laquais, à la clarté de six flambeaux portés par autant de valets ; mais ceux-ci qui s'apprêtaient à la réception de leur maître, pâlirent, tremblèrent et s'enfuirent, criant, éteignant leurs torches, ou les agitant comme font des Furies : l'effroyable figure de Scarron leur était apparue, et ils ne s'imaginèrent pas avoir affaire à un masque fort embarrassé de lui-même et inquiet des nouveaux désagréments que son costume pouvait lui attirer ; la maison entière semblait en rumeur ; des lumières passaient aux fenêtres ; on entendait des bruits d'armes, des appels effarés, des exclamations aux saints et des prières à voix basse : c'est le diable ! répétait-on.

Le diable comprit que lui seul était la cause et l'objet de ce concours tumultueux qui se rassemblait à sa poursuite ; il sentait encore les meurtrissures aviver la cuisson du miel, il craignit d'être maltraité une seconde fois et peut-être conduit en prison pour l'incongruité de ce déguisement en public, il éprouvait aussi des frissons de glace et des ardeurs insupportables par tout le corps ; sa tête allourdie des fumées du vin d'Espagne, s'exaltait et s'égarait à chercher un ex pédient pour sortir de ce mauvais pas, pour retrouver ses habits, du feu et son lit dont il avait grand besoin : il s'enfuit au hasard dans le jardin où les masses noires des arbres l'invitaient à se cacher ; il franchit les plates-bandes, renversant les arbustes et foulant les fleurs, sans s'inquiéter de la direction qu'il suivait, pourvu qu'elle l'éloignât de la meute de gens armés de fourches, de bâtons et d'arquebuses, déchaînés contre lui ; le découragement allait s'emparer du moral non moins harrassé que le physique, déjà il se retournait pour demander grâce, quand le terrain lui manqua tout-à-coup et l'entraîna dans une chute perpendiculaire de soixante pieds environ ; il poussa un faible cri en tombant dans une citerne ouverte au niveau du sol, et quoique étourdi, saisi, effrayé de cette descente précipitée, il eut la présence d'esprit, en plongeant dans l'eau, d'étendre les bras et de s'attacher à la corde qu'il rencontra, par bonheur, sinon il eût été noyé infailliblement. Il se hissa hors

de l'eau à l'aide de cette corde mobile et se reposa essoufflé et transi sur les bords vacillans du seau qui surnageait.

A peine était-il installé dans cette position inconmode, puisqu'il devait garder un équilibre difficile, et maintenir la corde qui tournait sous ses doigts, le jardin fut illuminé de lanternes et résonna de pas, de cris et de malédictions ; Scarron, qui avait réveillé tout le faubourg par son apparition et sa disparition que la renommée se chargeait de faire surnaturelles, se garda bien d'appeler du secours, lorsqu'il eut entendu le jardinier arrêté auprès de la citerne confier cette opinion à un domestique :

– Mon ami, disait-il en se signant, c'est une histoire ancienne que m'a contée un vieux père chartreux qui est décédé il y a vingt ans ; Dieu lui fasse miséricorde ! Le diable que nous pourchassons en vain n'est pas né d'hier, et il a fait de bons tours en ce même lieu, sous le règne du roi saint Louis, patron de la confrérie des barbiers.

– Sacrebleu ! maître Pierre, interrompit l'auditeur terrifié d'avance, c'était un grand diable que celui-ci, habillé de plumes comme un coq, enfumé comme un jambon de carnaval, et lançant des flammes par les yeux et la bouche ; on ne sait ce que M. le comte est devenu, et si ce diable l'emporta tout vif dans l'enfer, en damnation.

– Le cas ne serait pas neuf, André, et M. le comte a péché grièvement par cette folle mascarade ? Ecoute mon conte : en ce temps-là, ce n'était pas hier, on voyait à la place qu'occupe aujourd'hui la Chartreuse des révérends pères, un château ruiné où le diable menait son sabbat et tordait le cou à ceux qui s'approchaient au bruit infernal ; mais les chartreux obtinrent du roi d'alors cette maison mal famée, dont ils chassèrent le malin esprit par exorcismes et eau bénite à foison. Depuis que Dieu a conquis ce domaine du diable, nommé le château de Vauvert, il s'efforce d'y revenir, ce tentateur maudit, et, pour cet effet, emprunte maintes formes diverses. Il faut donc le battre sans miséricorde jusqu'à ce que le jeu ne lui plaise guère, fût-il semblant de rendre l'âme comme une personne mortelle : en gagne ainsi le Paradis.

Scarron, qui ne perdait pas un mot de cet entretien, n'osait pas bouger, de peur de porter la peine du diable de Vauvert, et de n'avoir pas la ressource

de se réfugier aux enfers ; un reflet de la torche du jardinier, errant sur son visage et ajoutait un caractère merveilleux à son étrange aspect ; mais les deux interlocuteurs s'écartèrent sans plonger un coup-d'œil au fond de la citerne. Scarron respira plus librement, quoique ses dents claquassent de froid, que ses jambes mouillées fussent comme paralysées, et que le miel pénétrât les chairs comme un fer rouge ; les recherches aux flambeaux continuèrent durant une heure avec les terreurs du diable gelé, qui songeait moins à se tirer de la citerne qu'à s'y cacher en sûreté contre les terribles menaces qui lui figeaient le sang dans les veines.

Enfin les lumières s'éteignirent, les pas et les cris se turent : on renonçait à joindre le démon qui n'avait fait que se montrer, et on se couchait sous l'influence de cette apparition que le cau chemar devait renouveler dans un pénible sommeil. Scarron aurait dormi plus tranquillement s'il eût pu s'étendre et appuyer sa tête sur une surface solide ; mais, à chaque instant, il lui fallait inventer une posture moins incommode, échelonner ses pieds aux interstices des pierres, arrêter le perpétuel balancement de la corde et relever le seau qui s'enfonçait sous le poids ; ses mains rouges et glacées s'efforçaient de toute la puissance de leurs nerfs : vingt fois il essaya une ascension périlleuse le long de la corde et il n'atteignait le milieu du puits que pour retomber bientôt à son point de départ ; la fièvre lui redonna un peu d'énergie.

Il vit poindre le jour avec l'espoir, et après trois heures de souffrances inouïes qu'il fut tenté de terminer en se laissant aller au fond de l'eau, il entendit un marcher lent et aviné s'avancer du côté de la citerne et il ouvrit la bouche pour crier, préférant risquer sa vie une fois que de mourir cent fois par minute ; d'ailleurs il se flattait que son piteux état le justifierait du soupçon d'être un diable ; mais il eut la précaution d'attendre qu'il fût sorti de sa prison pour se faire connaître : la corde remuait, et apercevant le jardinier qui se disposait à tirer de l'eau, il se suspendit au seau qui montait et recommanda son salut à son ange gardien.

– Tais-toi, poulie criarde, demain tu seras graissée ! disait le jardinier en chancelant par suite des libations auxquelles l'alerte de la nuit avait donné lieu ; l'eau pèse plus que le vin, et je suis sage de n'en jamais boire : ce

vilain seau n'est pourtant pas rempli d'or, et on croirait à sa lourdeur qu'il y a le diable dedans !

A ces mots, il se trouva face à face avec Scarron, qui, craignant une rechute, s'était élancé d'un bond hors de la citerne en tenant des deux mains les deux cordes immobiles ; le jardinier ferma les yeux, lâcha la corde, plia le genou et murmura les prières des agonisants, pendant que, sans le remercier, Scarron après sa délivrance, dégourdissait ses jambes à courir à travers les jardins, avec l'espérance de gagner une petite ruelle qui longeait le clos des Chartreux et aboutissait à la rue d'Enfer.

Mais le jardinier se sentit fort de l'éloignement du diable qui ne l'avait pas touché, se releva, criant à pleins poulxions, et mit en branle une cloche qui servait à réunir les ouvriers ; on répondit, on accourut à ses cris, à son carillon, et le diable fut poursuivi de près. Scarron n'eut pas d'autre moyen d'échapper que de sauter dans le clos des Chartreux, de ramper entre les ceps de vigne qu'on avait vendangés la veille, et de se glisser à quatre pattes dans le pressoir dont la porte était entre-bâillée. On aurait en effet perdu sa trace si un frère novice ne se fût trouvé là pour garder la vendange dont il avait goûté un peu plus que de raison.



Le Diable.

– Merci Dieu ! s’écria-t-il roulant le front contre terre à la vue de ce quadrupède dont les plumes mouillées ressemblaient à des écailles ; grand saint Bruno, protégez-moi ! Arrière, vision satanique ! sans doute le Seigneur me châtie pour avoir péché par gourmandise ! Mes frères, sauvez-moi de l’enfer ! je t’exorcise, Belzébuth ! de l’eau bénite !

Scarron faillit se jeter sur ce braillard qui allait avertir du monde ; mais la prudence lui fit considérer ce colosse de moine qui le terrasserait d’une chique naude, et il se hâta de chercher une cachette avant qu’on arrivât. Une échelle dressée contre la cuve l’invita d’y monter et de courir la chance d’être noyé dans du vin ; il s’enfonça jusqu’au cou dans ce bain fumeux qui lui parut chaud en comparaison de l’eau du puits ; il se désaltéra même pour calmer le feu intérieur qui le consumait.

Le gardien s’époumonnant à hurler et à intercéder saint Bruno, fondateur de l’ordre, les chartreux vinrent de leurs cellules ; on vint aussi des

environs : le novice qui délirait d'effroi exagéra l'horrible vision qu'il avait eue ; on fureta partout dans le pressoir, excepté dans la cuve, on ne trouva que des plumes collées au plancher, on les exorcisa, on les brûla, on récita des prières, on aspergea le vin d'eau bénite, puis on se retira en plaçant deux gardiens en oraison, tant la crédulité était grande alors.

Scarron, bien que moins gêné qu'au fond de la citerne, souhaitait être hors de ce bain enivrant dont les vapeurs commençaient à lui obscurcir le cerveau et la vue : il s'adossa debout aux douves pour ne pas être entraîné par le vertige bachique sur un lit de grappes de raisins qui fut devenu son tombeau. Mais le vin en fermentation l'enveloppait d'un nuage perfide ; il chancelait sur le marc mouvant ; il allait peut-être y périr, lorsqu'un dernier sen Liment de conservation lui inspira l'énergique volonté de se soustraire à un danger que les délices de l'ivresse rendaient plus inévitable ; il s'accrocha des deux mains et des dents aux bords de la cuve et s'aida si activement des genoux et des pieds qu'il parvint à s'asseoir sur le haut d'une échelle pour raffermir sa tête et rappeler ses idées qui tournoyaient avec les objets environnans.

Son séjour parmi la vendange écumante avait peint tout son corps d'une couleur rougeâtre, qui lui donnait une figure encore plus extraordinaire et plus lugubre ; les deux chartreux, qui priaient, furent distraits par le mouvement opéré dans la cuve, et dès qu'ils virent s'élever au dessus ce personnage auquel leur épouvante prêta des formes gigantesques et des traits surnaturels, ils se signèrent et s'enfuirent. Scarron jugea prudent de les imiter avant que l'alarme se fût répandue, et il fit si bonne diligence, sans détours ni hésitation, qu'il heurtait à la porte de son oncle en même temps qu'on sonnait les cloches au couvent.

La vieille gouvernante, qui vint ouvrir toute en larmes, n'eût pas voulu reconnaître son petit Paul sous ce mas que de suie, de plumes et de vin : elle s'imagina que le diable emportait l'âme de son maître et elle se renversa en arrière, les yeux fermés, les dents serrées et les mains au ciel ; Scarron essaya de la rassurer en lui demandant du linge et un lit chaud, mais sa voix et ses caresses ne réussirent pas à la tirer d'erreur, et elle se cachait le visage, se bouchait les oreilles et s'obstinait à ne répondre que par un *de*

profundis : Scarron, perclus de froid et tremblant de fièvre, changea de ton et de manière, l'invectiva et la rudoya, ce qui fut plus efficace.

– Or ça, sorcière du diable, s'écria-t-il en colère, veux-tu pas que j'éveille mon oncle par ce vacarme, et désires-tu que je sois réprimandé de ma triste mascarade ?

– Seigneur Jésus ! reprit la gouvernante en gémissant ; monsieur votre oncle est près d'expirer : dès qu'il apprit que vous étiez noyé, il fut attaqué de paralysie et d'apoplexie ; maintenant il gît sans connaissance et pâmé de douleur à votre sujet ; le médecin annonça qu'il n'en relèverait point, et d'un instant à l'autre il va trépasser.

Scarron n'eût pas été plus stupéfié si la foudre l'avait atteint ; il se frappa le front et oublia ses propres souffrances pour ne songer qu'à son oncle qu'il avait tué par une insigne folie, et il jura de se venger d'Armand de Pierre fuges, sans se souvenir que c'était lui-même qui l'avait envoyé ; il courut, étouffé de sanglots, dans la chambre du chanoine qui, après une crise favorable, avait reprisses sens et tâchait de renouer les fils brisés de sa mémoire : l'image de son neveu mort eût sans doute porté un nouveau désordre dans ses idées et sa santé, si Scarron ne se fût précipité entre ses bras, presque insensé de chagrins et de remords ; le digne oncle, qui n'était pas plus que sa gouvernante un esprit fort, faillit partager les terreurs que ce diable avait semées sur son passage ; mais il aimait trop son mauvais sujet de Paul, pour douter en l'écoutant parler.

– Mon vénéré oncle, disait-il avec une vraie sensibilité, on vous a trompé, je ne suis pas encore défunt, et je vivrai long-temps pour vous obéir, si Dieu me prête vie.

– Est-ce le cas de se noyer, méchant, parce que tu n'as point goût à te faire abbé ? reprit le bonhomme que la joie ressuscitait ; deviens procureur plutôt que mort !

– Ah ! mon bon et excellent oncle, interrompit Scarron redoublant d'embrassades, à votre tour guérissez-vous, mon second père, et, pour expier mes fautes, je serai abbé, chanoine et pape, si cela vous agréé en quelque chose. Aussi bien je puis dire adieu au monde, car il m'en cuira d'avoir fait le diable durant cette diable de nuit.

Ces mots, prononcés avec une mélancolie qui tentait d'être plaisante, aver tirent le chanoine de jeter les yeux sur le singulier personnage qu'il embrassait tendrement ; en voyant cette face de mulâtre, ces plumes rougies, ces cornes mouillées et cette queue ruisselante de vin, il perdit la gravité de son âge et de sa robe, pour tomber dans des convulsions de rire qui dissipèrent les restes de sa maladie ; il fut guéri radicalement par l'excès de sa gaîté, dont il fut presque honteux plus tard.

Quant à Scarron, qui riait aussi de le voir rire, il eut beau, à force de bains, se débarrasser de ces plumes et de ce miel diaboliques incrustées dans sa peau, sa jeunesse et sa santé furent le prix de cette plaisanterie ; les rhumatismes, qu'il avait gagnés à ces alternatives subites de chaud et de froid, désorganisèrent son tempérament et son corps ; sa tête se pencha sur sa poitrine ; ses jambes, dont les nerfs s'étaient retirés, lui refusèrent leurs services, et il ne conserva de mouvement que dans les yeux, la langue et la main droite, mais sa gailé ne l'abandonna pas et s'accrut en compensation des autres facultés qui lui manquaient : son oncle lui légua le canonicat du Mans, et la reine le nomma son *malade en titre d'office*. Malgré les tortures à peu près continuelles qui le clouèrent pour toute sa vie dans un fauteuil, Paul Scarron composa les ouvrages les plus bouffons qui aient jamais été écrits dans notre littérature.

Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux !

CRÉBILLON, Tragédie.

1690.

PROSPER Jolyot de Crébillon, né en 1674, à Dijon, d'un greffier en chef de la cour des comptes de cette ville, fut envoyé de bonne heure à Paris pour y faire des études capables de lui permettre d'entrer avec distinction dans la carrière de la magistrature, où sa famille s'était illustrée depuis plusieurs générations. Dès l'âge de dix ans, il annonçait les belles qualités d'âme et d'esprit qui lui méritèrent l'estime et l'admiration de son siècle, comme homme et comme écrivain ; mais son imagination ne s'était pas encore trempée au genre sombre qu'il devait imiter du théâtre grec dans ses tragédies d'*Atrée et Thyeste*, d'*Idomenée*, d'*Electre* et de *Rhadamiste et Zénobie* ; il aimait déjà le merveilleux, les contes et les aventures originales ; lui-même s'amusait à inventer une foule de ruses comiques, d'intrigues ingénieuses et de joyeuses facéties pour le passe-temps de ses camarades du collège de Louis-le-Grand.

Il se livrait tout jeune avec délices à cette paresse dont il ne se corrigea jamais : c'était une rêverie somnolente de poète, qui le captivait au moment de l'inspiration, et révélait d'avance les allures capricieuses de son génie ; rien n'avait pouvoir de dompter cette humeur fantasque, souvent en guerre ouverte avec les règles du collège et l'autorité des maîtres. Ces dispositions à la mollesse fainéante se montraient surtout au dortoir où Crébillon était toujours au lit le premier et le dernier ; quand une fantaisie de repos ou de pensée l'enchaînait le matin sur son oreiller, le bourdon de Notre-Dame n'eût pas sonné assez fort pour l'éveiller, et il ne se serait pas levé plus vite si le feu avait pris à la maison ; les punitions, le jeûne, le fouet et le cachot échouèrent contre son invincible entêtement, et la cloche qui forçait les

écoliers à sortir de leurs draps avant le jour, n'avait pas de plus implacable ennemi que Crébillon, qui faisait semblant de ne pas l'entendre.

Cette obstination, qui peut produire de graves résultats dans la vie de l'homme, est d'ordinaire intolérable chez les enfans : elle encourage à l'effronterie et à l'orgueil ; Crébillon néanmoins n'était pas privilégié dans la haine des jésuites, ses instituteurs, qui avaient le talent d'apprécier la portée à venir de leurs élèves, et qui n'épargnaient aucun moyen d'enrôler les plus distingués dans leur société, fondée sur l'habileté de ses membres. Crébillon avait donc fixé les yeux de ces savans professeurs par la facilité de son travail, la richesse de sa mémoire et les ressources de son intelligence ; il était, presque sans y penser, le plus instruit de sa classe, et ses succès, aussi solides que brillans, couvraient d'une ombre d'indulgence sa conduite légère et turbulente, ses éternels bavardages, ses tours malicieux et son inflexible ténacité.

Outre la cloche, Crébillon avait en aversion ceux qui la sonnaient et qui ne le payaient pas d'ingratitude. C'étaient les deux correcteurs ou frères fouetteurs du collège, qui s'étaient rendus dignes de cet emploi exécutif par un zèle blanchi au service de la congrégation, laquelle appliquait à l'enseignement la sévérité des peines corporelles. Le père Griffon et le père Frémion réunis saient à cette pénible charge, sans cesse en fonctions, le poste de sonneur qu'ils occupaient à tour de rôle : leur exactitude était éprouvée pour l'un et l'autre ministère. Ils ne retardaient pas d'une seconde le châtimement que le principal avait décrété, et les verges, dans leurs mains équitables, n'étaient ni des armes d'injustice, ni des instrumens de vengeance, excepté lorsque Crébillon leur était livré : alors leur ressentiment particulier faisait d'un devoir un plaisir, et les coups tombaient plus dru, sans que la victime daignât s'en plaindre. Ils appelaient régulièrement les collégiens au dortoir, au réfectoire, à l'église et à la classe ; mais ils se relayaient tous les matins pour tourmenter Crébillon dans son lit à l'heure du lever, sans que celui-ci eût égard à leur brutal avertissement, soit qu'ils lui tirassent l'oreille, soit qu'ils lui appliquassent un bon coup de verges, soit qu'ils le secouassent par les cheveux ; il ne pleurait pas de douleur, mais quelquefois de rage.

Cette inimitié, si cordialement partagée, datait de plusieurs années. Crébillon, en arrivant au collège après une enfance heureuse et libre au sein de sa famille, avait eu peine à s'accoutumer aux corrections usitées chez les jésuites, et la première fois que le père Griffon, qui était sourd, fut requis pour lui donner des preuves frappantes de sa sujétion, il se défendit d'abord avec une inutile éloquence, et finit par lutter contre le droit du plus fort, non sans avantage, puisque le visage de l'homme aux verges en conserva plus long-temps les cicatrices que le derrière du petit rebelle. Le père Frémion, qui était muet, fut encore plus maltraité la seconde fois, et y laissa presque la moitié de son nez sous la dent d'un adversaire qui s'indignait qu'on ne répondît pas même à sa justification.

Depuis cette double altercation qui avait commencé leurs querelles, Crébillon n'avait pas cessé de les renouveler par toutes les malices que lui suggérait cette haine profonde et ardente qui joue de si terribles scènes dans ses pièces. Tantôt il leur lançait à la dérobée une balle, une pomme, un encrier ; tantôt il semait entre eux des germes de discorde qui se développaient au contact de leur infirmité réciproque : le muet ne pouvait se faire comprendre du sourd. C'était Crébillon qui dérobaît le vin de leurs repas ; c'était lui qui les induisait en erreur pour les heures de travail, en dérangeant la marche de l'horloge ; enfin, il était sans pitié pour ces deux êtres inoffensifs et respectables par leur âge comme par leur habit : un jour il enferma le muet dans le donjon de l'Horloge où per sonne d'en bas ne remarquait les signes par lesquels il réclamait sa délivrance, tandis que son collègue était emprisonné dans un souterrain aussi sourd que lui, et au fond duquel il se rait mort de faim, si un tonnelier n'eût entendu ses cris.

Le père Griffon avait vieilli soixante ans dans le collège que sa robe noire avait balayé, sans ramasser la moindre instruction : il était chauve, louche et reconnaissable à son nez de rubis ; il buvait sec et fréquentait la cave du principal qui, disait-on, était trop bon chrétien pour n'aimer pas le vin baptisé : le père Griffon, renommé pour sa dextérité à manier les verges de bou leau et le fouet à lanières de cuir, avait besoin de forces qu'il n'eût point retirées d'une nourriture frugale ; aussi mangeait-il de la chair de porc en jambons, en andouilles et en saucisses, avec d'autant meilleur appétit

qu'il n'observait pas la religion juive. Quant au père Frémion, qui ne cultivait pas moins attentivement les sensualités du ventre, il était de haute taille, maigre, pâle et jaune ; malgré la servilité de ses attributions, il passait pour avoir recueilli quelques bribes de latin, que son mutisme le dispensait de montrer ; il affectait un maintien grave et solennel, quoiqu'il n'eût pas de plus sérieuses affaires que ses verges et sa cloche. Il est vrai qu'il ne perdait pas de vue le cadran de l'horloge au milieu de ses promenades solitaires dans la grande cour : il remuait toujours les lèvres comme s'il parlât.

Un soir d'hiver, les élèves de cinquième réunis dans leur quartier, autour du poêle, après le souper sobre du vendredi, s'entretenaient tout bas de leurs misères scolastiques, pendant que le maître, absorbé dans la lecture d'un livre de Sanchez, négligeait d'épier leurs conversations : Crébillon exprima énergiquement l'horrible tyrannie qu'il y avait à mettre sur pied de pauvres enfans avant l'aube, par la froide température de décembre ; les auditeurs opinèrent du bonnet, et n'opposèrent que des lamentations passives aux projets de révolte que le jeune dramaturge essayait de fomenter ; tant à cette époque, sous l'empire absolu de la compagnie de Jésus, l'enfance était sommée et craintive !

– Mes amis, dit Crébillon avec ce généreux dévouement qui subjugué les plus timides, c'est trop souffrir que les pères Griffon et Frémion, ces suppôts du diable, qui ont l'âme plus noire que leur robe, nous oppriment jusque dans notre sommeil, pour se venger des studieux que leurs vengeances ne peuvent atteindre. Cependant, il ne faudrait qu'un peu d'adresse pour venir à bout d'un sourd et d'un muet ; je ne demande pas qu'on me seconde, mais qu'on me promette le secret, quoi qu'il arrive de ce que j'ai résolu.....

– Ah ! qu'as-tu résolu, Prosper ? interrompirent en chœur les assistans qui reconnaissaient tous à Crébillon une supériorité d'esprit et de finesse ; dis-nous cela vite ? vraiment, nous te promettons de subir la retenue, les arrêts et le fouet, comme des Spartiates, pourvu que le tour en vaille la peine, et le premier qui rapporterait aux pères !....

– Je sais que vous êtes de braves garçons, reprit Crébillon d'un air protecteur, et c'est un plaisir de se risquer pour vous ; mais vous n'êtes pas

hardis pour vous venger. Moi, je ne craindrais pas le général de l'ordre : ainsi, je me moque des pères fouetteurs. Reposez-vous donc sur moi pour dormir tout votre saoul malgré la cloche, le sourd et le muet.

La grosse cloche, dont les tintemens avaient force de loi dans le collège depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, était placée au-dessous du dortoir où couchait Crébillon, et la corde, qui servait à la mettre en branle et pendait à ceinture d'homme, était renfermée dans une sorte d'armoire dont les sonneurs avaient la clef. Le petit conspirateur sachant que le père Griffon devait le lendemain sonner le réveil et tous les exercices de la journée, eut l'idée d'ôter le son de la cloche, pour tromper ce pauvre sourd ; il attendit que le collège fût endormi, et s'armant d'une tenaille cachée sous son chevet, il se leva doucement, s'habilla et sortit sur un palier dont la fenêtre qu'il avait laissée ouverte à dessein per mettait de toucher la cloche avec la main ; il décrocha le battant avec précaution et l'emporta dans son lit, où il attendit en dormant d'un plein somme l'effet de sa mystérieuse expédition.

Le lendemain, comme il l'avait prévu, l'heure du réveil se passa sans que la cloche avertît les dortoirs, silencieux plus tard qu'à l'ordinaire. Le père Griffon s'était réveillé aussi exactement que tous les jours, au moment où le marteau de l'horloge qu'il n'entendait pas, s'ébranlait pour frapper le premier coup de quatre heures, car jamais son neur ne fut plus fidèle à son devoir. Il descendit à moitié vêtu dans la cour, malgré le froid âpre et brumeux qui précédait le point du jour, il saisit impitoyablement la corde et secoua longtemps la cloche qui ne rendait aucune vibration ; mais la routine avait tellement suppléé au sens de l'ouïe qui lui manquait, que le mouvement était pour lui limage du bruit, et qu'il se persuada saisir d'une oreille avide le timbre éclatant de la cloche qu'il agitait en mesure, sans que l'airain prît sa voix accoutumée si discordante pour les dormeurs ; pas un ne bougea, et ceux qui par habitude s'éveillèrent à l'heure en bâillant, s'assoupirent de nouveau pour profiter du supplément de sommeil qu'ils devaient à l'adresse de Crébillon.

Celui-ci, satisfait de la réussite de sa ruse, s'en alla remettre le battant à sa place, avant que le père Griffon se fût aperçu de cette supercherie ; en

effet, le principal, étonné de ne pas avoir entendu la cloche, manda le sonneur qui jura sans mensonge que le réveil était sonné depuis une heure et que les élèves ne pouvaient tarder à descendre aux classes ; mais il eut beau protester avec serment qu'il n'avait rien à se reprocher, son supérieur lui ordonna en pénitence un jeûne extraordinaire ; le père Griffon, qui savait bien ne pas avoir rêvé, sonna une seconde fois plus réellement et plus efficacement ; mais il n'échappa point aux remerciements goguenards des écoliers qui répétaient en défilant devant lui :

– Grand merci, père Griffon, nous avons ronflé une bonne heure à votre santé : nous ne maudirons plus votre cloche, si vous nous laissez dormir ainsi : ô le digne père Griffon !

Et le père Griffon, qui ne soupçonnait pas la vérité, jugeant aux éclats de rire qu'on se moquait de lui, grommela entre ses dents, enrageait et se promettait d'avoir sa revanche dès qu'un de ces railleurs deviendrait son justiciable.

– Quoi ! mon père, vous êtes si matinal ? lui dit Crébillon en ayant l'air d'ignorer l'heure que le crépuscule marquait assez ; aviez-vous la puce à l'oreille pour vous lever plus tôt que de raison ? cela peut vous enrhummer, père Griffon, cela peut vous gâter le teint : mais vous avez sans doute souffert du cauchemar, ou le Moine-bourru vous a donc fort maltraité ?

Et tout le monde riait de ces interrogations adressées inutilement au sourd ébahi, pour qui la grimace sardonique de Crébillon était aussi compréhensible que des paroles.

Le Moine-bourru, dont Crébillon demandait au sonneur des nouvelles, était connu au collège Louis-le-Grand par une ancienne superstition qu'on retrouve encore dans le peuple. Il paraît qu'à l'époque de l'expulsion des jésuites par Henri IV, après l'attentat de Jean Châtel contre ce prince, la société, dont les doctrines venaient d'être condamnées en parlement comme dangereuses à la vie des princes et à la sûreté des états, fut en quelque sorte personnifiée par cette dénomination allégorique de Moine-bourru à laquelle se rattachait le souvenir du parricide commis sur un roi si cher à ses sujets : le Moine-bourru devint un fantôme malfaisant qui était censé parcourir les rues de Paris la nuit, surtout en hiver, et le collège de Louis-le-Grand, qui ne

portait encore que le nom de Clermont, à cause de son fondateur Guillaume Duprat, évêque de la capitale de l'Auvergne, passa naturellement pour la retraite de ce méchant moine qui assommait de coups les gens qu'il rencontrait éveillés dans ses rondes nocturnes.

La terreur que causait ce personnage imaginaire s'était accréditée par les années dans les esprits, et si bien enracinée au collège, que les jésuites eux-mêmes ne la bravaient pas tous. Le père Griffon et le père Frémion ne contri buaient pas peu à la perpétuer par les récits ridicules qu'ils faisaient aux élèves. Quand ceux-ci, en récréation, parvenaient à les mettre sur ce texte inépuisable, le père Griffon narrait, et son collègue approuvait d'un signe de tête ou d'un signe de croix, tant il avait lieu de redouter le Moine-bourru, qu'il ac cusait de torts graves à son égard : il montrait au front une cicatrice, et racontait par la bouche de son truchement, qu'une nuit de Noël, le Moine-bourru l'avait voulu poignarder pour l'empêcher de sonner la messe de l'au rore. Le père Griffon avait un répertoire d'aventures et de témoignages ca pables au moins de jeter dans le doute les plus incrédules ; il les amplifiait de plus en plus depuis quarante ans qu'il les prodiguait à l'insatiable curiosité de ses jeunes auditeurs qui frémissaient et se serraient autour de lui. L'orateur, que la peur gagnait à son tour, finissait par perdre la voix, ainsi que le père Frémion, qui l'accompagnait d'une effrayante pantomime. Crébillon seul les traitait de visionnaires.

Le jour suivant, le père Frémion devait remplacer le père Griffon dans les fonctions de sonneur ; il avait, comme les autres, blâmé son confrère d'un oubli qu'il n'était pas possible d'éclaircir ; il se rendit à son poste, déterminé à faire un carillon qui ne pût être révoqué en doute par les plus sourds ; il ouvrit l'armoire pour empoigner la corde... Mais Crébillon ne dormait pas pour devancer le sonneur et faire taire les cloches ; il avait dénoué la corde d'en haut, et il la tenait du bout, garnie d'un nœud coulant qu'il passa dans le bras du révérend père, qui sentit une étreinte subite, sans oser y porter la main qu'il avait libre, dans la crainte de rencontrer quelque chose d'horrible ou de se brûler les doigts à lanneau de fer rouge que la pression de la corde lui faisait imaginer ; il resta pétrifié, fermant les yeux et poussant des soupirs, faute de pouvoir crier au secours, presque défaillant

du fond de l'âme, promettant des prières au bon saint qui le délivrerait des griffes du Moine-bourru. Celui-ci, de sa fenêtre, se divertissait beaucoup de l'épouvante d'un ennemi humilié sous sa puissance, et tirait la corde par brusques secousses pour redoubler l'horreur de cette espèce d'enchantement. La cloche ne fut pas sonnée plus tôt que la veille, et le renouvellement d'une pareille omission irrita le principal, qui fit chercher le sonneur en défaut, dans sa chambre où il n'était pas ; le père Griffon assura positivement que son confrère était descendu à l'heure précise et avait sonné le réveil.

On ne trouvait pas le père Frémion, qui était bien empêché de répondre à son nom, que lui envoyaient les échos du collège ; car on le cherchait partout, excepté sous la cloche, où il désespérait de sa vie et de son salut ; enfin Crébillon, que le danger d'être découvert invitait à la retraite, rejeta le bout de la corde sur la tête du sonneur, lequel crut sentir la formidable main du Moine-bourru, et il s'enfuit avec un éclat de rire qui eût fait honneur au Moine-bourru lui-même : le père Frémion était tombé à la renverse, le bras toujours étendu en l'air, quoique la corde ne le contraignît plus à cette position pénible que ses nerfs roidis rendaient machinale ; on arriva enfin, on l'entoura, on le releva, on l'interrogea, on remarqua son bras lié d'un nœud coulant ; mais à ses gestes effarés et à sa physionomie contractée, on ne put que former des conjectures défavorables sur l'état de son cerveau, trouble de vin ou de folie ; il eut beau analyser par écrit ses sensations, et prêter à son effroi une cause visible qu'il essayait de peindre au gré de son imagination, le principal s'irrita davantage d'une crédulité qu'il ne partageait pas, et le punit de sa négligence en lui ordonnant de passer chaque nuit trois heures en prières : c'était ne pas ménager la superstition timorée du pauvre père.

Toutefois les élèves profitèrent de ce retard et de ce désordre pour donner une heure de plus au sommeil et une heure de moins au travail. Pendant qu'ils s'habillaient avec cette lenteur que la cloche n'avait pas encore activée, Crébillon eut le temps de leur rapporter en détail les terreurs plaisantes du père Frémion, qui n'était pas encore remis de sa peur, et ceux-

ci se détournèrent pour rire en observant les yeux égarés, le teint blême du sonneur, qu'ils saluaient de condoléances ironiques, l'un après l'autre :

– Comment se porte le Moine-bourru ? lui disaient-ils en riant ; il paraît que cet honnête moine ne veut pas qu'on l'éveille si matin ; donc, prenez garde à vous, père Frémion : un jour il vous pendra au bout de la corde, et vous sonnerez vous-même la cloche de vos funérailles. Notre père, délivrez-nous de votre sonnerie. Ainsi soit-il.

Le père Frémion ne savait sur quelle face moqueuse faire tomber, en grêle de soufflets, l'orage de son dépit, car c'était une procession de rires et de sarcasmes, qui pourtant ne lui inspirèrent pas le soupçon qu'il fût le jouet d'un tour d'écolier ; Crébillon, composant son visage avec une expression de fatalité tragique, eut l'air de compatir à ses terreurs :

– Eh bien ! mon révérend père, lui dit-il d'un ton lugubre, si le Moine-bourru recommence ses courses nocturnes dans le collège, c'est présage de malheur, et le diable emportera votre cloche ou vous. Pauvre père Frémion, le moine vous a-t-il bien rossé ? Heureusement que les indulgences vous consoleront en paradis ; n'avez-vous pas prononcé un exorcisme ?

Le père Frémion eut la bonhomie de croire que le malin garçon s'intéressait à lui et ajoutait foi à l'apparition du Moine-bourru ; il lui sut gré, au fond, de cette bienveillance, et se promit tout bas de le ménager la première fois qu'il mériterait la correction favorite des jésuites ; ensuite ce bon père essaya de reproduire ses sensations de peur par grimaces et par gestes : Crébillon eut beaucoup à faire pour continuer son rôle d'auditeur bienveillant, et garder un sérieux qui lui échappait au souvenir du Moine-bourru, représenté par un nœud coulant.

Crébillon était trop enchanté du succès de sa ruse pour ne pas l'employer une seconde et une troisième fois, sans qu'elle fût découverte : le père Griffon sonna encore la cloche privée de battant ; le père Frémion eut encore le poignet lié à la corde ; les collégiens gagnèrent encore, à ce manège, quelques heures de sommeil et un sujet journalier de plaisanteries. Mais ceux qui, ces jours-là, passèrent sous les verges des pères correcteurs, se plaignirent d'être traités en victimes expiatoires. Le père Griffon surtout frappait comme un sourd.

Cependant le principal, qui n'était ni superstitieux, ni crédule, n'attribua point ces aventures de sonneur à la magie ou à des causes surnaturelles, d'autant plus que rien ne paraissait dérangé dans l'économie de la cloche, qui avait la voix aussi docile et aussi claire qu'auparavant pour appeler le Collège à table, à l'étude, aux récréations et au lit. Après avoir réitéré les jeûnes et les pénitences orales, sans que les deux sonneurs eussent le pouvoir de les éviter ; et comme le père Frémion offrait la démission de sa charge pour complaire au Moine-bourru, le principal annonça qu'il irait lui-même sonner le réveil. Malgré les timides remontrances de ses subordonnés, cette nouvelle, qui fut bientôt dans toutes les bouches, ne fit que raviver l'imagination de Crébillon qui changea de batteries pour conquérir à ses camarades l'addition de nuit et de sommeil à laquelle ils s'étaient déjà accoutumés.

Avant qu'aucun bruit de pas eût circulé sous les voûtes du collège et qu'aucune lumière eût brillé aux fenêtres du pavillon de l'Horloge, il sortit de son lit bien chaud, avec un héroïque dévoûment qui bravait un froid de six degrés et la bise du nord ; il alla, pieds nus, sur le palier, théâtre de ses tours, et parvint à enlever la cloche dont il avait enveloppé le battant avec son mouchoir, puis il se sauva entre ses draps avec sa lourde capture, encore indécis de l'usage qu'il en ferait ; sa première pensée fut de l'anéantir pour la punir de tous ses griefs ; mais il fut arrêté par la réflexion que ce ne serait pas se dé livrer à jamais d'une ennemie, que de laisser la place à une autre plus forte et mieux défendue. Il se détermina donc à lui chercher une cachette où elle fût en paix et en sûreté. Dans cette résolution il s'habilla et quitta le dortoir avec la cloche qu'il avait peine à porter : il la porta pourtant ou la traîna jusqu'aux greniers, et par une lucarne sur les toits, il choisit exprès la cheminée qui partait de l'appartement du principal, pour y suspendre la cloche à l'aide d'un morceau de bois et d'une corde attachés le plus solidement possible ; ensuite il fixa au battant une longue ficelle qu'il jeta dans le tuyau d'une cheminée voisine où aboutissait le poêle de son quartier. Ces dispositions, que l'obscurité et la gelée rendaient plus pénibles et plus périlleuses, durèrent jusqu'au moment où le principal descendit dans la cour.

Crébillon, qui dirigeait souvent ses regards en bas, fut averti de rentrer au dortoir, où son absence n'avait pu être remarquée ; il eut le temps de voir une partie de la scène comique à laquelle il donnait lieu par l'enlèvement de la cloche ; le principal ne trouva même pas de corde et le père Frémion, qui le suivait en frissonnant, s'écria que le Moine-bourru avait emporté la cloche ; le père Griffon se réjouissait en sournois de l'étonnement et de l'embarras de son supérieur. Il fallut éveiller un à un les élèves qui s'excusèrent de leur paresse sur le silence de la cloche, et poursuivirent de leur gaîté matinale les sonneurs qui levaient les yeux à chaque instant, dans l'espoir que leur cloche reviendrait.

– Révérends pères, disaient les complices de cette disparition, elle a pris des ailes et s'est envolée pour devenir un astre au ciel ; ou bien le diable, qui se mêle de tout, l'a prise et fondue. Mais ne vous désolerez pas : elle est peut-être en voyage à Rome, comme la nuit de Noël toutes les cloches des paroisses ; c'est votre faute de l'avoir enrhumée pour la faire parler trop matin. Cette cloche aussi clochait mal, avançant l'heure du travail et reculant l'heure du repos ; le Moine-bourru fera bien de la battre un peu pour la corriger.

Et les deux sonneurs, qui se communiquaient par signes leurs inquiétudes relatives à la cloche absente, se félicitaient d'être justifiés par la déconvenue du principal, et en augurèrent qu'une puissance invisible empêchait l'usage des cloches dans le domaine de la compagnie de Jésus ; ils supportaient humblement les épigrammes et les rires.

Le principal était moins résigné à subir cette soustraction, qu'il ne pouvait attribuer à des voleurs du dehors ; il pensait qu'un collège sans cloche était semblable à un corps sans âme, et jugeant bien que ceux-là seuls avaient fait le coup, qui avaient intérêt à le faire, il n'en accusa que ses élèves : en conséquence il rassembla les pères en conseil secret et leur demanda leur avis après avoir hautement exprimé le sien, qui fut de briser par la sévérité cette espèce de rébellion contre la règle de la maison, et de trouver, à force de menaces et de punitions préliminaires, la cloche avec le voleur. La fable du Moine-bourru n'invita personne à la tolérance, et les moyens de rigueur furent adoptés.

– Mes enfans, dit d’un air paternel le principal qui avait réuni tous les élèves autour de lui, vous devez connaître celui d’entre vous qui s’est rendu coupable de vol et de désobéissance en cachant la cloche du collège ? il est de votre devoir de vous séparer d’un acte aussi répréhensible en m’en découvrant l’auteur, et je vous somme de le faire.

Les élèves ne bougèrent pas et se tuèrent, comme s’ils n’avaient pas entendu, ou comme s’ils n’avaient rien à répondre : les têtes, les yeux, demeurèrent immobiles, et quelques ricanemens étouffés circulaient de rang en rang. Crébillon, qui se tenait derrière un pilier, faisait le geste de se déclarer lui-même ; mais ses voisins le retinrent en lui rappelant leurs conventions mutuelles.

– Je vous laisse réfléchir jusqu’à demain après la messe, reprit le proviseur d’un ton qui témoignait de son mécontentement ; j’espère que vous n’attendrez pas le terme de ce délai pour signaler le coupable ; mais passé l’instant de l’indulgence, il sera trop tard pour le repentir, et vous serez tous compris dans le châtiment, condamnés à dix jours de jeûne, à un mois de retenue continuelle et à copier dix mille vers latins chacun ; nous verrons si ces mesures extrêmes réussiront mieux que la persuasion pour vaincre vos refus.

Dès que le principal fût retiré avec la ferme volonté de ne céder ni fléchir devant l’obstination la plus intrépide, les écoliers tinrent conseil à leur tour, et comme le voleur de la cloche courait risque d’être chassé du collège, après avoir reçu le fouet à outrance, il fut résolu d’une commune voix que le secret serait gardé inviolablement, puisqu’en tous cas il était impossible de les fouetter et de les chasser tous. Crébillon, qui ne voulait pas être en reste de générosité, leur jura de tourmenter tant et si bien leurs persécuteurs, qu’il les forcerait à quitter l’offensive et à s’humilier devant son génie. Après un discours où existaient en germe les défauts et les beautés de ses tragédies, il s’empressa de réaliser ses promesses en attirant, par une des ventouses du poêle, la ficelle qu’il avait à ce dessein fait pendre du haut de la cheminée : le battant heurta les parois de la cloche, et un son éclatant vibra en s’engouffrant dans le tuyau et remplissant les six étages d’un murmure prolongé ; les petits mutins applaudirent à ce coup de théâtre, et le

maître qui accourut à cette révélation du bronze, chercha en vain dans tous les coins du quartier, dans les pupitres et sous les bancs, la cloche que l'on entendait encore frémir.

Ces sons de cloche se répétèrent plusieurs fois le jour et la nuit, par l'artifice de la ficelle que Crébillon avait seul le privilège de tirer ; le jour et la nuit les domestiques et les pères jésuites se lassèrent à rechercher l'endroit d'où partait le son grossi et dénaturé par l'écho de la cheminée ; le principal tressaillait de colère et adressait des vœux au ciel pour découvrir le démon qui présidait à ce jeu ; les deux sonneurs, les bras croisés, s'indignaient contre la témérité du Moine-bourru ; les écoliers se divertissaient comme s'ils n'eussent pas dû payer l'amende. Le lendemain arriva, le délai fatal expira, et il ne se trouva pas dans le nombre un délateur : jeûnes, arrêts et *pinsum* commencèrent.

Le proviseur ne fut pas moins persévérant que les révoltés, qui supportaient la punition générale sans se fatiguer de leur entêtement ; il est vrai que le supplice perpétuel de leurs maîtres, que la cloche narguait sans cesse, suffisait à leur vengeance ; la règle du collège semblait interrompue : les repas, les classes, le lever et le coucher n'étaient plus indiqués que par un ordre verbal ; quant aux récréations, elles avaient complètement cessé, et il fallait, du matin au soir, tenir la plume, qui s'usait plus vite que la patience des condamnés. '

Mais la cloche se faisait entendre comme un gémissement au milieu de la nuit, depuis que Crébillon avait su diriger dans son dortoir la ficelle, qu'il agitait sans sortir de son lit. Chaque fois que le son se renouvelait, tout le collège était en rumeur, et le principal, armé d'un flambeau, conduisait les recherches jusques dans les souterrains : enfin, on apostait tant de monde en sentinelle, que Crébillon fut forcé, sous peine d'être découvert, de suspendre sa mystérieuse sonnerie ; pendant deux jours, que la vigilance des subalternes et des supérieurs fut aux écoutes, la cloche demeura muette, excepté qu'une hirondelle, en volant de son nid, ébranla le battant, qui retentit comme une harpe éolienne. Les arrêts continuaient avec plus de rigidité, sans que le voleur fût livré par ses pairs, sans que la cloche fût remise à sa place : le père Frémion et le père Griffon ne doutaient pas que le

Moine-bourru fût le seul coupable, et malgré leurs instances, on les avait relégués en observation dans les caves : ils puisaient du courage dans les tonneaux, qu'on ne leur avait pas donnés à garder ; c'est de cette manière qu'ils dissipaient leurs frayeurs, au point d'attendre délibérément le fantôme et la cloche, quand ils avaient plus de vin que de sang dans les veines.

Le proviseur, furieux d'une résistance qu'il ne domptait pas, eut recours à des ordonnances aussi cruelles qu'injustes, pour triompher du complot : il déclara que tous les jours dix élèves, choisis entre les plus mauvais sujets, seraient fouettés extraordinairement, et aussitôt il indiqua les premiers qui subiraient la peine générale. Crébillon fut compris dans cette proscription, et le père Griffon, qui était chargé d'exécuter la sentence, acquitta les vieilles dettes de son propre ressentiment, jusqu'à ce qu'il fût fatigué de frapper. Le martyr ne pardonna pas à son bourreau, et, sous les verges même, il ne rêvait qu'aux représailles. L'affaire avait été poussée trop loin pour qu'il fût possible de reculer, sans péril pour l'auteur de ce désordre collégial, et les élèves, à qui Crébillon offrait de se livrer au terrible jugement de la compagnie de Jésus, lui répondirent généreusement qu'ils recevaient tous le fouet.

Néanmoins, Crébillon, mécontent des graves conséquences de son larcin, résolut de restituer la cloche, sans avoir tir personne, dans l'espérance que cette restitution apaiserait la colère du principal ; comme on avait abandonné les veilles de nuit depuis que la cloche ne tintait plus, il se releva la nuit même, monta sur le toit et redescendit avec la cloche qu'il se disposait à replacer à l'endroit où il l'avait prise, lorsqu'il aperçut la lueur d'une lanterne errer sous la galerie du rez-de-chaussée, et un homme s'avancer lentement dans l'ombre des piliers. Il reconnut le père Griffon qui ouvrit la porte des caves et disparut ; l'enfant, quoiqu'à demi vêtu, transi et plein de sommeil, s'empressa de le suivre sans avoir préalablement déposé la cloche qui entravait sa marche.

La porte des souterrains était demeurée ouverte derrière le père Griffon, qui, sous prétexte de guetter le Moine-bourru, venait visiter le meilleur vin des révérends pères. Crébillon, conduit par la traînée de lumière que

projetait la lanterne, traversa plusieurs caves à la suite du sourd qui ne se retournait point au bruit d'un pas réglé sur le sien, et qui, aussitôt arrivé à sa destination, s'agenouilla devant une barrique qu'il tint embrassée, collant sa bouche au robinet : Crébillon le regarda humer à longs traits la liqueur qui ruisselait de son menton en rubis, et ne le troubla point d'abord dans cette laborieuse opération ; mais dès que les yeux de l'ivrogne se fermèrent voluptueusement et que sa tête dodina comme celle d'un enfant au sein de sa mère, il se montra tout à coup, le renversa en arrière, et sautant par-dessus lui, les jambes écartées, balança la cloche à ses oreilles, avec un carillon à rendre sourd quiconque ne l'eût pas été déjà.

Le père Griffon, si spontanément dérangé de la plus délicieuse orgie, n'eût pas été plus épouvanté par les trompettes du jugement dernier ; il crut que la voûte et les six étages s'écroulaient sur son front, et, avant de r'ouvrir les yeux, il jeta des cris aigus : il n'entendait pas la cloche grondant à lui briser le tympan, mais ayant essayé de se redresser sur ses mains, il retomba la face contre terre en voyant une espèce de monstre qui lui faisait d'effroyables grimaces et suspendait sur lui une cloche en branle, comme pour le coiffer de ce bonnet d'airain. La lanterne, qui avait roulé sans s'éteindre, éclairait le spectre de bizarres reflets. Le père Griffon, qui se persuada être au pouvoir du Moine-bourru, redoubla ses hurlemens que couvrait le glas de la cloche.

Crébillon se divertissait tant de la panique du malheureux ivrogne, qu'il oubliait de faire une prudente retraite, avant que le collège fût éveillé par la cloche et les cris qui résonnaient au fond des caves ; il ne cessait pas de tinter, comme pour un mort, et, chaque fois que le battant tombait en mesure, il piétinait le corps de son ennemi étendu sans mouvement ; mais, pendant qu'il s'enivrait de cette vengeance due au hasard, il sentit sur ses épaules nues la cuisante meurtrissure d'un fouet qui lui arracha une exclamation de douleur et de surprise : il arrêta sa sonnerie et ses coups pour voir d'où lui venaient ceux qui balafraient son dos ; il n'a perçut que la robe du père Frémion, lequel n'avait pas trouvé de langage plus expressif que son fouet, pour exorciser ce Moine-bourru, qu'il avait eu le temps de reconnaître pour un vivant assez peu redoutable ; cependant, ne resta-t-il

pas convaincu d'avoir frappé de la chair, quand Crébillon écrasa la lanterne avec son pied, et s'enfuit à tâtons avec la cloche qui murmurait entre ses mains, jusqu'à son lit, où il se fourra tremblant de froid et d'anxiété, sans se dessaisir de sa cloche, qu'il se repentit de n'avoir pas lancée à la tête du père fouetteur.

Celui-ci cependant avait été tellement déconcerté par les ténèbres où le laissa Crébillon, qu'il eut peine à rassembler ses idées, lorsqu'on accourut avec des flambeaux ; il raconta seulement que, guidé par, la cloche, il était arrivé au moment où son collègue luttait contre un être indéfinissable qui faisait ce vacarme, et que, par enchantement, une fumée obscure les avait tous trois enveloppés, dès qu'il eut cinglé de son fouet la forme fantastique de l'esprit qui disparut. Le père Griffon jura que c'était le Moine-bourru en personne, et qu'il avait souffert les angoisses du purgatoire ; la description de ses tortures déguisa l'état où l'avaient mis le vin et la peur. Le principal ne savait plus ce qu'il devait penser de ces incompréhensibles apparitions ; il refusa de se recoucher, et on passa le reste de la nuit à parcourir les cours, les caves et les bâtimens sans rien voir ni rien entendre ; le Moine-bourru acquit par là de nouveaux croyans, et son existence fut duement constatée.



La Cloche.

Crébillon, qui avait fait semblant de dormir malgré tout ce bruit et malgré les questions de ses camarades, fit semblant d'être malade le lendemain et ne se leva point en même temps que les autres ; car il n'osait remuer parce que le moindre son eût amené la découverte de la cloche dans ses draps et la preuve irrécusable de sa culpabilité ; il avait pourtant ruminé en son cerveau le plus sûr et le plus prompt expédient de se débarrasser de cet incommode et dangereux accusateur. A peine les dortoirs furent-ils déserts, qu'il s'habilla précipitamment et emporta la cloche avec bonheur dans la chambre des corrections où les pères fouetteurs enfermaient leurs provisions de bouche, les cadeaux qu'ils tenaient des parents et des enfans, comme ces galettes de farine et de miel qu'Énée présente à Cerbère pour endormir sa férocité infernale.

Crébillon était descendu, frais et riant, au quartier, avec un objet en touré de papier, qui circula de pupitre en pupitre, avant que les pères Frémion et Griffon allassent rendre visite à leur buffet pour se remettre des fatigues

morales et physiques de la nuit 5 ils avaient aussi besoin d'un surcroît de forces dans la distribution quotidienne de corrections ordinaires et extraordinaires. Le père Griffon tira de l'armoire une monstrueuse andouille de Troyes qu'il avait goûtée la veille ; mais il n'eut pas plutôt mordu, qu'il poussa un cri et retira de sa bouche ensanglantée les fragmens de trois dents cassées, tandis que le père Frémion retirait de l'andouille le battant de la cloche qu'il eût été difficile d'entamer d'un coup de dent ; le père Griffon était encore stupéfait de cette trouvaille et déplorait la perte de sa mâchoire qu'il avait jusque là conservée intacte, quand le père Frémion, qui soulevait la croûte d'un magnifique pâté d'Amiens, rencontra une résistance telle, que la lame du couteau se brisa, et le pâté découvert étala aux regards des deux gourmands confondus la cloche assise dans le lard et occupant la place du succulent gibier, la même cloche qui avait tant de fois charmé l'attente de leurs estomacs vides à l'heure du repas !

Cloche et battant furent apportés tout luisans de graisse dans le cabinet du principal, qui ne sut pas où et comment on les avait retrouvés ; mais les pères correcteurs, en remarquant dans le quartier de cinquième des sourires railleurs sur toutes les bouches et dans tous les yeux, ainsi qu'une odeur d'ail et de charcuterie qu'ils ne pouvaient méconnaître, devinèrent la destination du contenu de l'andouille et du pâté : ils en gardèrent rancune aux élèves, et ceux-ci gardèrent long-temps les marques des verges, surtout Crébillon, qui fut soupçonné, sinon convaincu ; il avait d'ail leurs assumé sur lui seul la responsabilité du vol par une indigestion dont il était difficile d'accuser la maigre chère du collège, les lentilles, les haricots, les pois chiches, le fromage et l'eau claire.

Quarante ans après, Jolyot de Crébillon était devenu un grand poète tragique, le successeur de Racine et le rival de Voltaire ; un de ses amis eut la curiosité de connaître le jugement que ses premiers maîtres avaient consigné sur les registres secrets où la compagnie de Jésus inscrivait le nom, le caractère et la tendance morale de chacun de ses élèves ; on lut à l'article relatif au jeune Crébillon : *Puer ingeniosus, sed insignis nebulo* ; enfant plein d'esprit, mais in signe vaurien.

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

GILBERT, Satire.

1767

NICOLAS-JOSEPH-LAURENT Gilbert, qui est encore notre premier et seul poète satirique à la manière de Juvénal, naquit obscurément en 1751 à Fontenay-le-Château, village de Lorraine, situé à quelques lieues de Fontevrauld ; son père était un fermier qui, à force de fatigues et d'économies, avait amassé de quoi devenir propriétaire, et qui cultivait ses domaines après avoir long-temps exploité ceux d'une riche et noble maison de la province ; l'ambition, qui le possédait, ne fut pas satisfaite de cette amélioration d'état et de fortune, due à son intelligente activité ; il voulut que son fils reçût une éducation libérale dans un collège, et il le destina, avec une longue espérance d'orgueil, à occuper un emploi dans la robe ou dans l'église : c'était alors le terme de tous les vœux d'un cultivateur, qui rougissait de sa paisible et utile profession, par une de ces fausses idées que la philosophie avait fait germer dans les esprits, qu'elle aveuglait et n'éclairait pas : le père de Gilbert ne rêvait pour son fils que science, honneurs et richesses ; il le mit chez les jésuites de Dôle.

Cet enfant n'était que trop disposé, parla nature de son imagination, à exagérer l'effet des projets paternels, et à embrasser les chimères avec lesquelles il fut bercé ; son tempérament sanguin et irascible, sa fierté impérieuse, sa paresse physique et son énergie morale, se développèrent dans le cours de ses études, dont les frais épuisaient les modiques ressources de ses parens ; il manquait d'aptitude et de persévérance ; il ne prenait de l'instruction que des lambeaux, et se fiait à sa facilité de travail pour obtenir ces succès de classe qui souvent gâtent l'émulation, en la nourrissant que de fumée. Il remporta quelques prix, et la joie de son père

surpassa beaucoup la sienne ; on lui répéta qu'il était un prodige, un génie, un grand homme ; on le farcit d'éloges et d'estime complaisante pour soi-même. Son âge se livrait sans expérience à cet enivrement de gloire prématurée ; il méprisait la charrue qui faisait vivre sa famille ; il se monseigneurisait parmi ses camarades.

Les jésuites, ses maîtres, qui épiaient l'avenir de leurs élèves, afin de s'en emparer, essayèrent d'attacher à leur compagnie le jeune Gilbert, qui avait trop de foi en sa supériorité transcendante pour accepter un joug quelconque, si brillant et si honorable qu'il fût ; d'ailleurs la lecture des poètes l'avait fait poète, et il n'aspirait qu'à être le rival de Dorat, Colardeau et Voltaire, dont les vers étaient tombés entre ses mains pendant les vacances de son année de seconde. Depuis long-temps il se plaisait à enchâsser des vers latins où sa verve précoce se donnait carrière ; il apprenait par cœur Horace et Juvénal, qu'il était appelé à imiter un jour ; mais il suivait peu, dans ses tâtonnemens poétiques, la marche régulière et circonscrite des leçons : il composait des vers français sur des sujets tendres ou mondains, qu'il ne montrait pas à ses régens, qui lui imposaient d'autres thèmes comme exercices de versification ; il poussait si loin ce caractère ennemi de la contrainte et même des con seils, qu'il refusa constamment de sou mettre ses premiers essais à son professeur de rhétorique, qui se vanta long-temps d'avoir fait des poètes de tous ses élèves, un certain Gilbert excepté, ajoutait-il en homme sûr de son fait.

Au sortir du collège, il était donc plus instruit qu'on ne l'est ordinairement à quinze ans, et il mêlait à son orgueil inflexible un enfantillage de manières assez conformes à son extérieur chétif ; ses formes grêles et sa petite taille contrastaient avec le feu de ses yeux inspirés, la causticité de son sourire pincé et cette physionomie mobile, étrange et fatale, que ses cheveux blonds hérissés entouraient comme d'une auréole ; il avait dans sa conduite et dans son air une apparence de folie qui s'échappait en boutades ; et par momens une hilarité insensée succédait à la plus sombre mélancolie : c'était le démon de la poésie qui le possédait et qui se révélait dans les caprices de son originalité.

Un soir que la veillée, autour de l'âtre pétillant, réunissait les membres de la famille, chacun occupé de ses travaux ordinaires, le père calculant le produit de ses moissons, sous lesquelles ployaient ses granges, la mère filant sa quenouille avec des regards d'admiration pour son fils unique, et celui-ci, appliqué à la lecture d'une nouvelle tragédie qui remplaçait, ce soir-la, son auteur favori, Gessner, le chantre de la *Mort d'Abel* ; Gilbert s'était laissé captiver par l'éloquence des passions exprimées en beaux vers, et l'illusion devint si vive, que ses paupières se gonflèrent et s'humectèrent de larmes : il se représentait le triomphe de l'auteur en plein théâtre, les applaudissemens du parterre, et déjà il s'enivrait des fumées de la gloire, comme si la pièce fût son ouvrage et qu'il assistât à son propre succès ; il riait et pleurait d'enthousiasme ; il jouissait d'avance d'un avenir couronné de lauriers ; il se sentait poète !

— Laurent, lui demanda sa bonne mère, qu'est-ce qui t'afflige ? Je n'aime pas à te voir le cœur gros et les yeux en larmes ; cela me rend malheureuse ; tu sais combien tu nous es cher ? Mon ami, nous ne t'avons jamais rien refusé ; et pour toi, les sacrifices ne nous coûtent pas. Eh bien, parle donc ?

— Mon excellente mère, répondit-il d'une voix émue, vous ne comprendriez pas la noble cause de cette douleur qui accuse l'obscurité où je languis : il faut absolument que j'aille à Paris.

— A Paris ! bon Dieu ! interrompit la mère effrayée ; qu'irais-tu faire dans cette grande ville ? Ton éducation n'est-elle pas achevée, et aurais-tu le courage d'abandonner tes vieux parens ?

— Oh ! non ; je penserai sans cesse à vous, je vous écrirai souvent ; mais je vous promets de revenir bientôt avec de la réputation et de la fortune : je ferai des poèmes et des tragédies.

— Ne peux-tu pas les faire aussi bien ici sans nous quitter ? Méchant enfant, qu'est-ce que nous deviendrons en ton absence ? je mourrai d'ennui et de regrets : tu ne sais pas comme nous t'aimons !

— Vous me l'avez prouvé depuis mon enfance, chère maman, et un poète n'est pas ingrat ; mais voulez-vous que je meure dans ce village, où personne que vous ne songe à moi ? C'est à Paris que se font les belles

renommées : quel bonheur d'être applaudi à la Comédie-Française, de faire imprimer des vers, et de les dédier à quelque puissant protecteur ! Priez plutôt mon père de ne point s'opposer à mon départ : vous ne m'avez point fait élever par les jésuites du Dôle pour me faire laboureur ? Je n'ai pas appris le latin, le grec et la versification pour mener les bœufs et la charrue ? il est temps que je cherche à m'illustrer ; et, je vous le répète, il n'y a qu'à Paris où le mérite soit reconnu et récompensé ; je vivrai avec économie, jusqu'à ce que ma plume me serve à gagner de l'argent : peut-être serai-je assez heureux pour réussir dès mon premier livre, et alors, c'est moi qui vous enverrai le fruit de mes peines, en vous bénissant d'avoir fait de moi un poète !

– Un poète ! je me soucie bien de poètes ! reprit la bonne mère qui avait écouté bouche béante ces raisons hors de la portée de son simple bon sens ; j'étais sûr que les révérends pères feraient de la vilaine besogne ; et voilà qu'ils ont débauché mon garçon, en lui rebattant mille sornettes aux oreilles ! Et toi, mon mari, tu souffres cela, tu ne dis mot à ces fâcheux projets ? Mon Dieu ! empêche-le de s'en aller ! Laurent, réfléchis un peu que ton éducation a diminué notre petit avoir, et que ton père a vendu douze boisselées de terre pour ces grosses dépenses. Reste à Fontenay

– Femme, répliqua le père, qui avait suspendu ses calculs pour entendre cette discussion dans laquelle il ne se prononça qu'après un mûr examen, ne t'inquiète pas de ces affaires-là ; Laurent est d'âge à savoir se conduire dans le monde, et certainement, je ne ferai pas de lui un cultivateur comme moi ; il est donc nécessaire qu'il aille à Paris pour chercher un état de plume, et je devais l'y envoyer cet hiver chez sa tante Lanoue, la tapissière ; nous verrons ce dont il est capable, et je ne doute pas qu'avec son latin il ne parvienne à quelque chose.

– Hélas ! puisque tu dis oui, je ne peux pas dire non, ajouta tristement la mère en allant se rasseoir ; mais toujours n'ai-je pas grande idée de ce voyage, et je prierai Dieu qu'il n'arrive pas malheur.

Cet entretien avait lieu dans le mois de novembre de l'année 1766, et dix jours après le jeune Gilbert était installé à Paris chez sa tante la tapissière, demeurant rue Saint-Germain-l'Auxerrois. Madame Lanoue n'était pas une

femme au-dessus de sa condition sous le rapport de l'esprit et des lumières, mais elle avait ce que l'éducation ne donne pas et ne saurait suppléer, un cœur pétri de sentiment, d'humanité et de vertu ; elle avait une religion toute puisée à la source de l'amour du prochain, et il lui était impossible de ne pas secourir un infortuné qui s'offrait à elle ; aussi les bénéfices de son commerce suffisaient à peine à des aumônes perpétuelles et depuis la mort de son mari, qui fixait des bornes à ces généreuses prodigalités, elle employait à faire du bien le peu d'argent et de crédit qui lui restaient ; cependant, malgré les distractions journalières de sa bienfaisance infatigable, elle regrettait toujours de ne pas se consacrer tout entière à soulager ses semblables et elle enviait le sort des sœurs de charité qui desservent des hôpitaux. Gilbert était à bonne école pour une âme naturellement sensible et dévouée comme la sienne ; il admirait sa tante et visitait avec elle les greniers où tant de misères nues et affamées se cachent de honte, tandis que tant de paresseuses impudentes s'étaient étalées dans les rues.

– Ma tante, dit un jour Gilbert à ma dame Lanoue après une semaine de rêverie mélancolique, je suis à Paris pour me faire connaître ; ne pourriez-vous m'adresser à un auteur en vogue ?

– Qu'entends-tu par un auteur ? demanda la tapissière qui était la moins lettrée de sa confrérie ; n'est-ce pas un homme qui fait des livres comme je fais meubles ?

– Oui, ou à peu près, répondit Gilbert souriant de la comparaison ; mais voyez-vous, ma tante, un auteur est un être privilégié qui n'a que faire de noblesse et de richesses pour être reçu à bras ouverts par les nobles et par les riches ; un auteur, et je le deviendrai, j'espère, mérite plus d'honneur et de respect qu'un prince ; en un mot, un auteur est quelquefois de l'Académie.

– Alors je te souhaite d'être auteur, repartit la tapissière riant à son tour de la chaleur qu'il mettait à ce panégyrique intéressé ; mais je croyais que les auteurs étaient de pauvres diables et j'en ai connu un entre autres, brave jeune homme qui me touchait aux larmes toutes les fois que je le voyais : il n'était pas heureux, et je lui pardonne de ne pas me payer.

– Son nom, s’il vous plaît ? j’ai sans doute lu ses ouvrages, s’écria impétueusement Gilbert : est-ce un prosateur ou un poète ? oh ! il vous paiera, ma tante, si son libraire le paie.

– Je crains bien qu’il ne soit jamais assez fortuné pour me rendre ce qu’il me doit ; M. le comte de Lauraguais, dont il a été secrétaire, me l’avait recommandé ; je lui ai fourni de quoi meubler un petit appartement qu’il occupait à Vincennes avec son père et sa sœur ; celle-ci est tombée malade, et pendant deux mois il a fallu des dépenses extraordinaires ; les billets que mon auteur avait souscrits ne furent pas remboursés, et quoique j’aie arrêté les poursuites commencées à mon insu, quoique j’aie refusé de faire exproprier le vieillard qui a mes meubles, ce bon jeune homme a voulu se tuer pour échapper à la prison, et on ignore ce qu’il est de venu. Oh ! je lui garde rancune de m’avoir crue capable de le tourmenter, quand je suis convaincue qu’il n’a rien que des dettes. On dit qu’il a changé de nom et quitté Paris ; son père et sa sœur sont dans la plus déplorable situation, et sans l’argent que je leur ai prêté.....

– Vous êtes une digne femme, s’écria Gilbert qui avait écouté l’aveu naïf d’une belle action avec toute la sympathie d’une belle âme : je voudrais pouvoir partager avec vous le mérite de ce bienfait, et je vous donnerai ma bourse pour la remettre à ces pauvres gens ; mais vous ne me dites pas le nom de votre débiteur ? ce n’est point Dorat, Colardeau, Laharpe ?

– Non, il se nomme Jacques Clinchamp Malfilâtre ; il est de Caen et d’une famille honnête, comme il le porte écrit sur sa figure. M. le comte de Lauraguais et M. le comte de Beaujeu l’estiment beaucoup.

– Et ils le laissent dans la détresse ! murmura Gilbert qui se sentait prévenu en faveur de ce jeune homme. Malfilâtre ! je ne me souviens pas d’avoir encore vu ce nom dans l’*Almanach des Muses*.

Il y a des préoccupations qui s’avivent à force de rouler sur elles-mêmes ; ainsi Gilbert, que le sort de Malfilâtre avait frappé d’une pitié sympathique, se pénétra si exclusivement de cette pensée qu’il en vint à aimer un confrère malheureux qu’il ne connaissait pas et qu’il ne verrait peut-être jamais. Cependant, d’après les discours de sa tante, qu’il interrogeait sur ce sujet avec une persistante curiosité, il s’était fait de Malfilâtre un portrait idéal

qui pouvait l'amener à découvrir cet inconnu vers lequel se portaient ses goûts littéraires et une affection indéfinissable. Il alla plusieurs fois à la Comédie dans l'espérance d'y rencontrer l'objet de ses recherches, et lorsqu'il passait dans la rue, il examinait chaque visage pour y attacher la ressemblance qu'il supposait.

Par une froide gelée de janvier, il se promenait dans l'avenue des Champs-Élysées, assez légèrement vêtu pour la saison, le cou et les mains nus, sans songer que la rivière était glacée et que la bise le piquait en face ; il composait des vers dans un genre mixte, rimes croisées et redoublées sur un lieu commun, *le printemps*, et la verve poétique l'échauffait au point de lui faire oublier que ses cheveux étaient blancs de frimas ; il se démenait plus qu'un démoniaque, secouant les bras, oscillant la tête, courant, sautant, s'arrêtant ; les passans, qui grelottaient dans leur manteau, le prirent pour un fou et lui rirent au nez, sans qu'il fût tiré de son extase, sans qu'il modérât les éclats de sa voix et les fureurs de sa pantomime.

Tout à coup il rouvrit les yeux, réveillé à demi par un choc imprévu qui le rejeta en arrière : ce n'était pas un arbre qu'il avait heurté, mais un homme aussi distrait que lui et plus lent dans sa démarche ; tous deux se regardèrent en même temps, non moins étonnés l'un que l'autre ; mais celui-ci continua sa grave et silencieuse promenade, en re tombant dans sa rêverie, tandis que Gilbert, encore immobile et indécis le suivait de l'œil et de la pensée. Il avait cru entrevoir les traits que madame Lanoue lui avait dépeints, et il ne pouvait d'ailleurs douter que ce fût un poète qui paraissait si insouciant du profane vulgaire ; il abandonna donc la rime qui s'enfuyait, pour rejoindre l'individu qui s'éloignait moins vite qu'elle ; il doubla le pas et se trouva bientôt derrière l'homme qu'il essayait de reconnaître, comme on lit un titre effacé au dos d'un volume ; quant à ce volume vivant, il n'eût pas fallu le juger à sa reliure.

Le personnage, que Gilbert escortait en retenant son haleine, et n'osait pas accoster, était bien pris dans sa taille, et n'avait de défauts qu'une excessive maigreur, car il marchait avec dignité, malgré la raideur de ses mouvemens ; son costume n'avait jamais été brillant, et un long usage lui imprimait des traces profondes de délabrement et de vétusté : ses bas de

soie sales, ses manchettes déchirées, son habit déteint et son chapeau bosselé caractérisaient le degré d'indigence au quel il était réduit ; cependant il n'avait pas l'air d'en être fort en peine dans le moment ; et bien que son estomac sonnât creux, il mâchait des hémistiches et se gargarisait le gosier avec des rimes indigestes : dans ce moment il se posa avec grâce, comme un avocat au barreau, et répéta harmonieusement des vers peu conformes à sa situation, en les accompagnant d'un geste cadencé :

A votre suite, à nymphes bocagères,
J'irai fouler les naissantes fougères,
Et, les cheveux de roses couronnés, ,
M'associer à vos danses légères !

– Monsieur, s'écria Gilbert certain au moins de parler à un poète, n'êtes-vous pas M. Clin champ Malfilâtre ?

A cette voix, qui l'appellait par son nom, ce dernier s'imagina que ses créanciers étaient là pour le conduire au For-l'Évêque, où l'on enfermait alors les détenus pour dettes ; et, dans cette funeste conviction, il se retourna, plus pâle encore que d'habitude ; mais Gilbert attendait le résultat de son épreuve avec un air si doux et si prévenant, que l'autre, remis aussi tôt de son effroi, ne songeant plus à confier son salut à ses jambes, considéra en silence le jeune homme qui lui avait adressé la parole, et tout d'abord fut soumis à une sympathie réciproque.

– Monsieur, répondit-il avec une politesse bienveillante qui annonçait la connaissance du grand monde, je n'ai pas l'avantage d'être connu de vous, et vainement je fouille dans mes souvenirs.

– Ah ! monsieur, je vous connais, reprit Gilbert ému d'une joie d'enfant, et vous voyez que je ne me suis pas trompé : vous êtes bien M. Malfilâtre, et ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous cherche, monsieur.

– Vous me cherchiez ? répartit Malfilâtre, que ses craintes de la prison ressaisirent avant le temps de la réflexion : il y a erreur ou quiproquo, et je

vous supplie de me dire en quoi je puis vous être agréable ?

– Seriez-vous déjà pressé de me quitter, monsieur ? Je suis poète comme vous, et à ce titre j'ai droit à quelque indulgence de votre part ; ma tante m'avait donné le désir de vous rencontrer, de vous connaître : n'est-ce pas, monsieur, que vous voudrez bien m'aider de vos conseils ?

– En vérité, mon jeune ami, répliqua Malfilâtre qui ne revenait pas de sa surprise, je ne sais pas comment vous me connaissez, ni quelle est votre tante qui vous a parlé de moi ?

– Oh ! elle ne vous a pas oublié, reprit Gilbert naïvement : c'est madame Lanoue, tapissière, qui demeure rue Saint-Germain-l'Auxerrois : la connaissez-vous maintenant ?

– Oui, en effet ; madame Lanoue ! dit Malfilâtre changeant de visage et mal à son aise par la crainte qu'il avait d'une prise de corps ; est-ce elle qui vous envoie ?

– Non, monsieur Malfilâtre ; elle m'a raconté comme vous êtes malheureux, et combien peu vous méritez de l'être : l'envie m'est venue de vous voir, de vous consoler, de vous aider... Pardonnez-moi, je ne suis pas riche, mais je n'aurais pas moins de plaisir à vous donner la moitié de l'argent que je reçois de mes parents ; les poètes sont frères.

– Ah ! monsieur, vous me rendez confus ; une pareille générosité est au-dessus de votre âge, et vous m'en voyez profondément reconnaissant, quoique je refuse d'en profiter. Et moi qui croyais que vous veniez réclamer une dette à laquelle je ferai honneur dès que j'en aurai le moyen !.. Vous êtes poète, avez-vous dit ? Mon ami, votre main ?

– De grand cœur ; je n'osais pas vous demander la vôtre. Certes, il y a une parenté entre les gens de lettres ; on se choisit un frère d'armes littéraire, comme dans l'ancienne chevalerie on avait un compagnon fidèle jusqu'à la mort. Je suis bien jeune encore, monsieur, mais si vous voulez, nous signerons un pacte poétique.

– Vous me charmez par cette franchise candide qui me fait croire encore à l'honneur et à la vertu ! J'accepte avec joie l'alliance que vous me proposez : étant votre devancier dans la carrière que vous prétendez courir,

je vous en montrerai les écueils et les précipices ; car vous ignorez heureusement la méchanceté des hommes et surtout des poètes.

Les mauvais poètes seuls sont méchants, pour se venger des succès qu'ils n'obtiennent et n'obtiendront jamais. Mais on m'a vanté votre talent que je brûle d'admirer à ses œuvres ; et sans trop de présomption, je me flatte de devenir célèbre aussi un jour ; j'ai composé déjà des héroïdes et des odes. Il y a sans doute des défauts dans mes vers ; eh bien ! je n'ai que quinze ans, avec beaucoup de courage et d'émulation, j'écouterai de bons conseils ; vous m'en donnerez, n'est-ce pas ? Racine a bien commencé par *les Frères ennemis*.

– Vous réussirez comme Racine, mon ami, recevez-en l'augure ; le génie de la poésie brille dans vos yeux et enflamme vos discours, vous serez un poète fameux, si vous parvenez à surmonter les obstacles et les dégoûts qui accompagnent toujours un début ; hélas ! je forme des vœux pour que vous n'éprouviez ni l'indifférence des libraires ni la pédanterie des journalistes, ni les dédains du public, ni la malice curieuse des auteurs en renom, tout ce que j'ai éprouvé enfin, tout ce qui me conduira par la douleur au tombeau.

Ces avis, prononcés d'un air de conviction amère, rembrunirent les espérances de Gilbert, qui ne voyait dans la littérature que couronnes, prix académiques, bravos, éloges, pensions sur le Mercure, et splendides récompenses ; il reporta naturellement ses yeux sur l'habit râpé et les joues creuses de Malfilâtre : il ne vit que la livrée de l'indigence et la maigreur du besoin, au lieu de l'embonpoint des dîners de fête, au lieu de l'apparence de ce bien-être qu'il s'était promis dans ses rêves de poète ; il se fit un retour sur lui-même, un mouvement d'hésitation, un instinct prophétique : il regretta un instant d'avoir dédaigné l'heureuse médiocrité de ses pères, et il entrevit vaguement, à travers les larmes qui obscurcirent sa vue, l'hôpital où il devait mourir abandonné sur un grabat ; mais le moment d'après le trouva plus poète et plus aveugle que devant.

Il avait pris le bras de Malfilâtre qui se dirigeait vers Chaillot, où il logeait sous le faux nom de Laforêt ; tous deux échangeaient des protestations d'amitié éternelle, que renforcèrent la conformité de leurs goûts et la pitié de l'un pour les malheurs de l'autre. Une familière intimité

s'était établie entre eux par l'intelligence des regards, par ces battemens électriques du cœur, par ces involontaires serremens de main et par ces simples mots qui viennent de l'âme et vont à l'âme ; ils s'entretenaient de poésie, cette religion des poètes, dans laquelle il existe des dogmes et des hérésies : ils avaient des croyances identiques et une foi vive à ce culte, presque détruit par la philosophie qui s'attaquait à tous les cultes. Chaque parole avait un écho d'indulgence et d'intérêt ; ils se communiquaient mutuellement des vers : Gilbert applaudit ceux de Malfilâtre, et Malfilâtre approuva ceux de Gilbert ; dès-lors ils furent amis vrais et chauds ; ils pleurèrent ensemble. Gilbert, affranchi de toute timidité par la confiance qu'il avait acquise sans efforts, interrogeait cordialement les plus secrètes infortunes de son ami, qui mettait de côté dans ses réponses les susceptibilités de l'amour-propre et sa supériorité d'âge ; ni l'un ni l'autre ne s'apercevait que la neige tombait en épais flocons.

– Comment, n'êtes-vous pas à la tête des meilleurs poètes ? lui disait Gilbert avec impatience, frappant du pied et s'animant à l'idée d'une injustice ; de puis dix ans que vous êtes à Paris, avec votre mérite et à l'aide des puissans protecteurs qui vous secondaient, il est incompréhensible que vous soyez toujours au même point ; si j'avais eu seulement des vers insérés au *Mercure de France* !

Que voulez-vous, mon ami ? répondait Malfilâtre avec une plainte d'abattement ; je ne sais pas intriguer ni flatter, ni courtiser, ni même solliciter. M. Marmontel eut la bonté d'imprimer dans son journal une de mes odes, sans que je l'en priasse ; cette ode fut généralement goûtée ; on m'invita, on m'accueillit dans les cercles, on s'occupa de mes vers pendant quinze jours, puis tout fut dit ; on me tourna le dos : des écrivains distingués m'avaient offert de s'intéresser à moi et me fermèrent leur porte. Monsieur le comte de Lauraguais, qui cultivait les arts et les lettres en grand seigneur, m'attacha en qualité de secrétaire à sa personne, et je fus employé à rhabiller une tragédie de *Clytemnestre* qu'il avait composée ; la tragédie fût imprimée sans nom d'auteur et jugée détestable : M. de Lauraguais s'en prit à mes corrections sans lesquelles la critique aurait eu plus beau jeu encore, et me proposa de le décharger de la responsabilité de son œuvre ; je dus

refuser pour mon honneur, et nous nous quittâmes assez froidement. De ce moment, pour vivre, je livrai ma plume à la solde des libraires, et je perdis mes plus précieuses années à des travaux pénibles, peu lucratifs et à peu près obscurs, de traductions et de compilations. Je l'avoue, parmi les libraires, ces ennemis nécessaires des pauvres littérateurs, je rencontrai un honnête homme qui ne me laissa pas manquer d'ouvrage : je n'étais qu'un manœuvre, et je gagnais mon pain à la sueur de mon front ; du moins je le gagnais ; et aujourd'hui..... Mais je n'oserai jamais reparaître devant lui ; j'ai abusé de sa généreuse obligeance et je m'accuse d'ingratitude à son égard ; il me confia un travail important sur Virgile, que je n'ai pas achevé ; il me paya comptant et même outrepassa la somme convenue, à titre d'avances sur d'autres entreprises de librairie. La ma ladie de ma sœur, la ruine de mon père, se jetèrent à la traverse de mes engagements : non-seulement l'argent que j'avais reçu s'écoula bientôt ; mais il fallut contracter des dettes et escompter ma signature. Je cessai de voir ce digne libraire dont j'ai cherché vainement le pareil, et je suis resté son débiteur insolvable, lorsque je n'évitai une contrainte par corps qu'en me réfugiant de Vincennes à Chaillot. Ah ! mon ami, l'idée de la prison est un spectre qui me poursuit : je sens que la prison me tuerait ; j'ai besoin d'air et de soleil, surtout de liberté ; je préfère mourir de faim, de froid et de chagrin, mais libre.

– Vous ne mourrez pas, mon cher Malfilâtre ; mon père n'est qu'un laboureur de Fontenay-le-Château, en Lorraine ; mais je le forcerai à vendre un quartier de terre pour payer vos dettes. Avez-vous pu penser que ma tante vous inquiéterait ? elle ne vous pardonnerait pas de l'avoir si mal jugée. Indiquez-moi ce libraire estimable, afin que je l'aille trouver de votre part.

– Non, Gilbert, c'est impossible, j'aurais trop à rougir en sa présence ; il me méprisait trop à présent ; d'ailleurs, ce travail, dont j'ai touché le prix, il n'est pas fait, il est à peine ébauché : c'est une traduction en vers des *Géorgiques* et de *l'Énéide*, c'est une œuvre gigantesque dont je n'atteindrai jamais la fin. Ensuite, comme tous les poètes, j'obéis au caprice de l'inspiration, et je ne me sens pas disposé à la tâche de traducteur dans la

circonstance présente ; je cherche plutôt du repos, après avoir en un mois terminé un poème en quatre chants.

– Un poème en quatre chants ! s’é cria Gilbert battant des mains ; est-ce un poème épique ? Vous me le lirez ? j’ai hâte de l’entendre. Son titre ? Quand sera-t-il publié ?

– Hélas ! plaise à Dieu qu’il trouve un libraire ! répondit Malfilâtre avec tristesse ; ce poème est intitulé : *Narcisse dans l’île de Vénus* : c’est une paraphrase de l’épisode des Métamorphoses d’Ovide, voilà tout : les détails rachètent la vulgarité du sujet ; mais depuis huit jours je me suis adressé à tous les libraires de Paris : ceux-ci n’ont pas daigné ouvrir mon manuscrit, ceux-là l’ont feuilleté sans le lire ; d’autres m’ont fait durement sentir ma cruelle position. Partout un coup-d’œil ironique humiliait ma pauvreté. Ces gens-là sont inflexibles, mon cher Gilbert, et malheur à qui attend d’eux sa fortune et sa célébrité ! Enfin, j’ai renoncé à ces courses infructueuses, et je laisse là mon poème, qui peut servir à m’allumer du feu cet hiver. Mon père, un vieillard octogénaire, et ma sœur, ma bonne sœur, à peine convalescente, je n’ai rien à leur donner !

– Vous le vendrez, votre poème, je vous le jure ; car il est certainement rempli de beaux vers, comme ceux que vous m’avez répétés ; il fallait le lire de force aux libraires, et je ne les crois pas si ennemis de leur intérêt qu’ils puis sent douter de la vente du livre ; vous n’avez pas de persévérance, mon cher Malfilâtre, et il faut paraître s’estimer beaucoup soi-même pour que le monde vous estime ce que vous valez. Je suis persuadé que votre premier libraire, qui vous apprécie, eût acheté ce poème et pardonné vos torts envers lui. Songez donc qu’il y a disette de bons poèmes en France, et que votre réputation dépend peut-être de ce seul ouvrage ?

– J’y ai bien songé, reprit Malfilâtre en soupirant ; mais personne ne veut l’imprimer, et j’ai compté sur cette dernière ressource pour faire vivre mon vieux père et ma soeur..... c’est affreux !

Ils étaient arrivés à Chaillot devant une maison du plus misérable aspect, habitée par des blanchisseuses qui faisaient sécher leur linge à des perches

fixées dans la muraille. Ici Malfilâtre eut une velléité d'orgueil, lorsqu'il s'opposait à ce que Gilbert le suivît dans le galetas où il se cachait aux poursuites des recors ; mais comme la curiosité n'était pas le motif des instances qu'il eut à combattre, il céda en rougissant, et introduisit son nouvel ami dans une mansarde ouverte de toutes parts au vent et à la rigueur des frimas, meublée d'un escabeau de bois, d'un grabat hideux et d'une cruche où l'eau gelait. Gilbert, à ce spectacle, éclata en imprécations contre les libraires et les grands seigneurs, versa d'abondantes larmes et se jeta dans les bras de Malfilâtre, qui comprit ce muet embrassement ; ils causèrent long-temps de poésie entremêlée de digressions sur les malheurs des poètes. Gilbert, en se retirant à la nuit, glissa quelque argent dans la main de Malfilâtre, qui accepta ce prêt modique à condition qu'il n'instruirait pas madame Lanoue de cette liaison née du hasard, ni de la retraite de son inquiet débiteur.

Madame Lanoue reprocha doucement à son neveu de rentrer si tard, et se contenta du prétexte inventé pour déguiser l'emploi de sa journée ; il retourna le lendemain chez Malfilâtre, qui était allé de bonne heure à Vincennes remettre à son père l'argent qu'il tenait de Gilbert. Celui-ci apporta le reste de sa bourse que Malfilâtre consacra en idée à la même destination, après avoir refusé d'abord de l'accepter. Leur amitié et leur estime réciproques s'augmentèrent dans cette entrevue, qui se passa en causeries et en lectures. Malfilâtre se réjouissait des hautes dispositions de son élève, qui déployait déjà dans son style une riche variété de tours et d'expressions aussi hardies qu'énergiques ; Malfilâtre se fit mieux connaître à son tour, en lui récitant des fragmens d'une imitation de *Télémaque*, d'une traduction de Virgile et d'une tragédie d'*Hercule sur le mont Oeta* ; mais il mit une prudente réserve dans le choix des morceaux de son poème de *Narcisse*, qui présentait des couleurs et des images trop voluptueuses pour un si jeune auditeur. Gilbert, piqué de cette discrète attention d'un ami plus âgé, et enthousiasmé par les échantillons épars d'un chef-d'œuvre de grâces, remarqua la cachette du manuscrit, que le poète plaçait sous son chevet ; n'était-ce pas là son seul trésor ?

Ces visites et ces promenades amicales et poétiques se renouvelèrent journellement pendant un mois, et chaque heure passée ensemble les attachait davantage l'un à l'autre. Malfilâtre, qui était d'un naturel flegmatique et indo lent, comme la plupart des poètes, se décida mollement à reprendre le travail qu'il devait fournir à un libraire ; mais, par un accommodement avec sa paresse, il enchâssa les vers dans une traduction en prose, après avoir, dans une préface, justifié de son mieux cet amalgame incohérent. La mort de son père, en le délivrant d'un fardeau qu'il était hors d'état de soutenir, lui laissa une morne affliction qui ne s'épanchait pas en larmes et qui altérait sa raison : quoique ses créanciers eussent perdu sa trace, il tremblait sans cesse de tomber en leur pouvoir, et il ne sortait plus que la nuit, de peur des recors qui le poursuivaient jusque dans son sommeil ; sa sœur était retournée à Caen, leur ville natale, pour essayer d'y former un petit commerce de mercerie. Gilbert restait donc seul pour ranimer le courage éteint de Malfilâtre qui se dégoûtait de la vie, de la poésie et de tout. C'était lui qui avait pourvu aux plus extrêmes besoins du solitaire de Chaillot qu'il entourait de consolations et de prévenances tutélaires : il inventait cent moyens et mentait effrontément pour se procurer l'argent que dépensait son ami ; il mettait à contribution son père, sa mère et sa tante, qui s'étonnait quelquefois de ces prodigalités mystérieuses et ne se lassait pas de donner toujours, tantôt pour l'achat d'un livre, tantôt pour les menus-plaisirs du spectacle, ou pour ceci, ou pour cela, pendant que Gilbert se privait de tout pour grossir la somme qu'il portait à Chaillot tous les dimanches.

Un dimanche matin que ce fidèle visiteur tardait plus que de coutume, Malfilâtre, qu'une fièvre ardente avait dévoré durant la nuit, sortit de son gilet pour aller au-devant de Gilbert et s'avança, la tête nue, les cheveux épars et les vêtements désordonnés, sur l'avenue des Champs-Élysées, cherchant des yeux s'il ne verrait pas de loin celui qu'il attendait ; mais l'avenue était déserte à cause de la pluie glaciale qui ruisselait : il resta debout, les bras croisés, au milieu de la chaussée, insensible aux intempéries de l'air et aux injures des cochers qui lui criaient de céder le haut du pavé. Un carrosse doré, ayant quatre laquais en queue, arrivait de

Versailles au galop de ses quatre chevaux ; dans ce carrosse un seigneur de la cour se souciait peu d'écraser les passans, pourvu que les roues brûlassent le pavé ; sur le siège, un cocher superbe, à moitié ivre, eût versé plutôt que de dévier de la ligne droite ; il ne dérangerait pas les chevaux lancés de toute leur vitesse ; mais cet homme, qui avait l'air de défendre le chemin, ne bougeait point malgré les injonctions les plus réitérées, et le cocher, furieux de cette obstination, redoublait ses cris, et ne retenait pas les rênes. Il n'était plus temps lorsqu'il voulut, en jurant, arrêter le fougueux attelage : l'homme avait été renversé et la voiture roula par-dessus lui sans l'écraser. Ce pendant un coup de pied de cheval dans la tête l'avait laissé pour mort, quoique le sang n'eût pas coulé : il n'était qu'évanoui .

– Maladroit, demanda le comte de Lauraguais à son cocher, tu as fait quelque malheur ? je te promets une volée de coups de cannes pour te rendre plus habile, maraud.

– Monsieur le comte, répondit le cocher fouettant ses chevaux de plus belle, ce n'est rien qu'un animal à qui j'ai donné une petite leçon : il apprendra une autre fois à se ranger lorsque nous passons. Diable ! vous avez là un attelage plus fringant que celui du roi, et le roi n'a pas un cocher qui me vaille ! Le particulier que j'ai écrasé n'ira pas se plaindre.

Malfilâtre fût resté étendu dans la boue sans connaissance, et peut-être une autre voiture l'eût-elle écrasé tout-à-fait, si Gilbert, qui accourait trempé de sueur et de pluie, n'était survenu peu d'instans après : il aperçut un homme à terre, il s'arrêta pour le relever et reconnut son ami qui ne rouvrit pas les paupières à son appel ni à ses embrassemens : Gilbert pleurait et sanglotait, le croyant expiré ; mais il espéra en s'assurant que le cœur battait et que l'haleine s'exhalait à longs intervalles ; il s'efforça de prendre dans ses bras ce qui ressemblait à un cadavre inanimé ; mais ses forces trahirent sa résolution, et il appela les premiers venus à son aide pour transporter Malfilâtre à Chaillot où des soins pressés le rendirent à la vie : il ne resta en apparence de cet accident que des éblouissemens subits, des vertiges, des pesanteurs de tête et des tintemens d'oreille ; le médecin déclara que cela n'aurait aucune suite fâcheuse.

Huit jours après, Malfilâtre qui paraissait rétabli de la chute qu'il avait presque oubliée, reçut une lettre de Caen où sa sœur, trompée dans son espoir de travail, le suppliait de lui adresser quelques secours pécuniaires sans lesquels son horrible détresse aurait une prompte et triste fin. Cette lettre acheva de troubler le faible cerveau du malheureux ; il n'avait pas la somme qu'on lui demandait, et ne savait comment se la procurer ; Gilbert, à qui aussitôt il montra la lettre, se frappa le front en cherchant un expédient pour réunir les cent livres qu'il fallait à la sœur de son ami ; Gilbert n'avait jamais possédé tant d'argent à la fois, et d'ailleurs une lettre si désespérée exigeait une réponse positive.

– Ma chère soeur ! s'écriait Malfilâtre en marchant à grands pas dans son grenier et meurtrissant ses joues entre ses poings, elle a failli déjà se détruire, l'infortunée ! elle se noiera, si je n'accours pas la sauver ! pourquoi l'ai-je quittée ? et comment faire le voyage de Caen ? Cent livres ! on ne me les prêterait pas sur ma signature ; je n'ai ni gage ni caution à offrir, je n'ai que mon poème ! Pas un libraire ! je les ai vus tous, je les ai priés en vain ! Si je trouvais cent livres de mon poème !

Ce fut un trait de lumière, une espérance spontanée pour Gilbert, qui, sombre et pensif, sentait vibrer toutes les cordes de sa sensibilité au pathétique accent de cette douleur si vraie et si profonde, qu'il n'avait pas la puissance de soulager ; il se flatta de réussir là où son ami avait échoué, et de trouver un acquéreur pour ce manuscrit, qu'il gémissait de voir inutile et ignoré ; il parvint à redonner une ombre de courage et de joie à Malfilâtre, en promettant la somme qu'il n'avait pas, et, avant de se séparer de lui jusqu'au lendemain, il s'empara du poème, qu'il cacha furtivement sous son gilet, et partit le cœur gonflé de lugubres pressentimens.

Il s'achemina vers le quartier Saint-Jacques, où, depuis la découverte de l'imprimerie, les libraires s'étaient multipliés aux environs des collèges ; il était d'abord exalté par le désir de tirer son ami d'embarras, et quelque joie se mêlait d'avance à la favorable opinion qu'il avait de sa démarche ; il entra chez un libraire, qui fronça le sourcil et chercha une excuse à l'aspect du rouleau de papier que le jeune homme tenait fière ment à la main, comme un bâton de maréchal de France.

– Monsieur est auteur ? dit le libraire d'un ton badin avant que celui-là eût expliqué l'objet de sa venue ; impossible, monsieur : voyez à traiter avec un de mes confrères.

– Monsieur, c'est un poème, reprit Gilbert déconcerté par cette réception ; un poème en quatre chants et en vers de dix syllabes : il y a de grandes beaux vers.....

– Je n'en doute pas, interrompit le libraire en souriant de cet amour-propre d'auteur ; le poème est un genre que le public aime beaucoup ; mais je ne fabrique pas de poèmes : c'est à regret que je vous refuse, car vous êtes bien jeune pour composer d'aussi gros manuscrits, et je vous souhaite pleine réussite.

Gilbert, confus et indigné d'être ainsi congédié, baissa la tête pour cacher sa rougeur ; il avait des larmes dans les yeux, et il s'éloigna tout accablé d'un premier échec, en maudissant la race impitoyable des libraires. Le second et le troisième auxquels il s'adressa, avec moins d'assurance, le renvoyèrent avec plus de dureté : l'un l'honorant à peine d'une réponse et d'un coup-d'œil, l'autre le mettant presque à la porte ; son orgueil naturel avait beau se regimber et montrer les dents, il était obligé d'assouplir ses paroles pour ménager au moins une chance de bienvenue au manuscrit qu'il déployait de libraire en libraire ; enfin il revint dîner chez sa tante, rompu de fatigue, crotté jusqu'à l'échine, renfrogné par sa mauvaise humeur, et désormais implacable ennemi des libraires, dont il ne pouvait se passer.

Le lendemain et les jours suivans, ses courses recommencèrent aussi infructueusement, et à peine trouva-t-il un libraire qui, pour colorer son refus d'un prétexte probable, consentit à ouvrir le manuscrit ; il s'en allait tristement, après avoir frappé à plusieurs portes, et remettant d'un jour à l'autre la continuation de ses visites, de plus en plus décourageantes ; heureusement qu'il retrouvait un nouvel espoir pour des tentatives nouvelles, en déclamant le long de la route le poème de *Narcisse*, qu'il apprenait par cœur, sans que Malfilâtre se fût aperçu de l'absence de son manuscrit . Il est vrai que, depuis son accident, Malfilâtre paraissait plus silencieux, plus apathique, plus insouciant que de coutume ; il éprouvait un mal de tête continuel, qui amenait des somnolences et de lourds assoupissemens ; il

avait d'abord, selon le conseil de son ami, répondu à sa sœur de prendre patience, en lui envoyant un louis d'or que Gilbert avait retiré de la vente secrète de son habit neuf à boutons d'acier à facettes ; mais, depuis cet envoi, Malfilâtre ne s'informait pas même du résultat des démarches pour un emprunt dont l'avait flatté Gilbert ; il ne parlait qu'en phrases brèves et décousues ; il ne se levait pas et dormait pesamment une partie de la journée, sans vouloir de nourriture et tourmenté par des soifs inextinguibles : cet état, qui empirait, alarma la tendresse de Gilbert, lequel, bien déterminé à invoquer la bienfaisance de sa tante si des soins coûteux devenaient nécessaires, consulta le médecin ; celui-ci, que n'avertissait de la cause du mal aucun symptôme caractérisé, ordonna la diète et le repos : remède innocent qui supplée à l'ignorance du médecin ; cependant Malfilâtre ne quittait plus le lit.

Gilbert, de qui l'inquiétude croissait plus rapidement que le mal, n'avait que faire de la Faculté pour voir qu'une indisposition, d'abord légère, s'aggravait d'heure en heure ; et, dans sa touchante sollicitude, il résolut d'enfreindre la volonté expresse du moribond, en choisissant la bonne madame Lanoue pour confidente et pour aide. Le soir même, il était rentré rêveur et plus pâle qu'à l'ordinaire ; à dîner, il ne mangea pas et poussait de gros soupirs. Sa tante lui demanda à plusieurs reprises s'il n'était pas indisposé ; il balbutiait une réponse évasive, et des larmes tombaient sur son assiette ; enfin les sanglots qui le suffoquaient éclatèrent, et il raconta spontanément avec une éloquence communicative tout ce qu'il avait amassé de souffrances morales au spectacle des souffrances physiques d'un homme qu'il chérissait, sans que l'art des médecins arrêtât les progrès d'un mal incurable.

– Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir pu croire que moi je le ferais mettre en prison ! s'écriait cette excellente femme en pleurant de voir pleurer son neveu : il ne connaît pas madame Lanoue ! Et toi, Laurent, ne lui as-tu pas dit que ta tante peut se vanter de n'avoir dans sa vie affligé personne volontairement ? je lui dirai bien qu'il me doit une réparation. Il fallait me l'amener, ce pauvre jeune homme, il aurait couché dans ta

chambre et mangé à ma table : oh ! je veux le voir, lui parler et surtout le gronder ! j'irai demain à Chaillot.

Avant huit heures du matin, Gilbert était prêt à conduire sa tante à la retraite de Malfilâtre ; mais le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois la fit mander pour lui confier une œuvre de charité ; elle envoya son neveu prévenir de sa visite le malade que la brusque apparition d'une créancière aurait pu surprendre désagréablement ; Gilbert partit seul sans oublier le manuscrit qu'il se proposait de remettre où il l'avait pris, s'étant convaincu par lui-même qu'il fallait renoncer à le publier. Cependant il avait traversé le Pont-Neuf pour dire adieu au quartier de la librairie, et se trouvant sur le quai Conti, il remarqua une boutique de libraire au-dessus de laquelle il lut Lacombe : il hésita un moment et se présenta en auteur, chapeau bas.

Un homme, d'une physionomie affable, dont les cheveux grisonnants n'étaient pas les indices d'un âge avancé, mais de travaux assidus de cabinet, le reçut avec politesse, l'invita à s'asseoir et se mit en devoir d'examiner le manuscrit qu'on lui tendait en silence. M. Lacombe, ancien avocat et littérateur avant d'être libraire, était, plus qu'aucun de ses confrères, capable de porter un jugement de goût sur toute espèce d'ouvrage. En lisant des yeux, son sourire exprima une approbation qui se changeait en étonnement à mesure qu'il était captivé davantage par la lecture d'une versification élégante, harmonieuse et spirituelle ; à chaque vers ingénieux, à chaque pensée remarquable, il inclinait la tête et regardait le jeune homme ému et partagé entre la crainte et l'espérance, comme un accusé qui attend son arrêt de vie et de mort ; tout-à-coup M. Lacombe interrompit l'examen du manuscrit :

– Monsieur, s'écria-t-il en lui pressant la main avec enthousiasme, vous, si jeune et déjà si grand poète ! Ce poème fera votre réputation, jeune homme, vous irez loin !

– Vous me comblez de joie, monsieur, répondit Gilbert tout rouge et tout fier d'un éloge qu'il n'eût pas accepté aux dépens de son ami : ce poème n'est pas de moi, mais l'auteur m'a chargé de sa procuration pour traiter avec un libraire. Ah ! je vous en prie, monsieur, consentez à le publier ; car Malfilâtre a besoin de gloire plus que d'argent ; il est si découragé !

– Malfilâtre ? mais je le connais, reprit M. Lacombe dont l'intérêt s'augmenta de cette révélation inattendue ; je l'ai beaucoup connu ; c'est un homme fort instruit et fort distingué ; il a éprouvé de grands malheurs, m'a-t-on dit, et je ne sais ce qu'il est devenu ; j'ai souvent regretté de ne pas le voir pour le consoler. Il avait, à ma sollicitation, entrepris un travail considérable, une traduction complète de Virgile : c'était trop, j'en conviens, et je comprends qu'il y ait renoncé de lassitude. Mais pourquoi m'a-t-il abandonné, sans que j'aie sujet de me reprocher le plus léger manque de procédés à son égard ? L'infortune rend injuste et sauvage ; mais peut-être aurais-je pu le servir, lui procurer quelque compilation à faire, l'aider de ma bourse ? je l'ai toujours estimé à cause de sa conduite et de son talent.

– Quoi ! monsieur, vous seriez ce libraire si probe et si généreux dont il m'a tant de fois entretenu avec le regret bien vif de ne pouvoir remplir un engagement sacré ? mais il travaille, monsieur, il a traduit en vers la moitié des *Georgiques*, et il se promettait de vous apporter une partie de cette traduction, lorsque les suites d'une chute l'ont forcé de garder le lit où il est encore.

– Je suis désolé de cet accident : il travaille, dites-vous ? digne jeune homme ! j'étais sûr que son absence n'avait pas d'autre raison et qu'il s'accusait d'un retard que je ne lui imputais pas ! Répétez-lui bien cela, monsieur, en attendant que je puisse l'aller voir : je le verrai demain et je lui porterai le prix de son manuscrit que j'envoie sur-le-champ à l'imprimerie.

– Pardon, monsieur, mais je ne suis pas maître de vous laisser le manuscrit ; c'est à l'insu de Malfilâtre que j'ai tenté une démarche qu'il approuvera, j'en suis certain ; pourtant vous apprécierez le motif de convenance qui m'oblige à remporter son poème que vous tiendrez de lui-même, si vous avez la bonté de venir à Chaillot, où il demeure, sous le nom de Laforêt.

– Sans doute, j'irai aujourd'hui avec les six cents livres que je fixe pour taux du marché. Ainsi annoncez-lui ma visite qui suivra de près votre arrivée à Chaillot : il a composé un chef-d'œuvre.

– Le bonheur m’empêche de trouver des expressions qui vous témoignent notre reconnaissance. Malfilâtre a fait un chef-d’œuvre ! six cents livres ! vous achetez son poème six cents livres !

Gilbert, stupéfait d’avoir rencontré un libraire honnête et six cents livres aurait voulu s’envoler à Chaillot pour apprendre cette bonne nouvelle à son ami ; il courait comme un insensé.

Ce jour-là était le 6 mars de l’année 1767. Malfilâtre avait horriblement souffert pendant la nuit : son crâne semblait se fendre en éclats ; un voile opaque s’é tendait par degrés sur la vue, et le sens de l’ouïe, qui s’endurcissait depuis plus de huit jours, avait fini par se perdre tout à fait. Le médecin, qui vint lui tâter le pouls pour la forme, attribua sa fièvre incandescente à des excès de table que le malheureux ne s’était jamais permis dans sa meilleure santé et sa meilleure fortune ; le médecin partit en déclarant qu’il fallait attendre que la maladie fût mieux caractérisée. Après lui madame Lanoue entra sans que le malade fût préparé la voir, et ce fut pour Malfilâtre une vision de l’enfer au lieu d’être une bienfaisante consolation de la providence.

– Eh bien ! mon cher enfant, dit-elle sans se nommer et se penchant sur le lit, je vous fais donc bien peur ? je ne savais pas être si méchante : venez chez moi, vous serez mieux soigné.

– Madame, grâce, oh ! grâce, s’écria Malfilâtre dont l’engourdissement sourd et aveugle fit place à un accès de délire, je vous paierai, je vous donne mon poème, mais sauvez-moi de la prison !

– Qui songe à la prison, mon enfant ? reprit cette bonne femme effrayée du désespoir subit qui possédait cet infortuné : vous ne me devez rien ; je vous offre de venir dans ma maison avec mon neveu.

Oui, je suis perdu d’honneur, répliqua Malfilâtre qui se tordait en convulsions et frappait son front contre le carreau ; on me mène en prison ! c’est moi qui ai tué mon père, c’est moi qui tuerai ma sœur ! je porte malheur à tout ce qui m’entoure ! oh ! la tête, la tête ! mon mal est là ! madame, un couteau pour m’ouvrir le crâne ! en prison ? non, pas de prison, plutôt la mort !

Madame Lanoue, pleurant à chaudes larmes, essayait tous les langages pour apaiser cette folie qui s'exaltait jusqu'à la fureur : mais sa vue et le son de sa voix étaient pour son débiteur une cause présente d'angoisses et de tortures ; enfin Malfilâtre, après s'être roulé à demi nu sur son grabat, fut soudain frappé de mutisme et d'immobilité ; sa tête tomba en dehors du lit et une sueur glacée oignit tous ses membres : c'était l'agonie qui commençait ; sa chute sous les pieds des chevaux avait produit un dépôt dans la tête, et cet abcès, qui ne pouvait s'épancher à l'extérieur, allait l'étouffer.

– Le pauvre enfant, le voilà plus calme ! dit madame Lanoue qui se méprit sur les tristes conséquences de cet assoupissement ; il a l'air de vouloir dormir ; la fièvre lui portait au cerveau, et un peu plus il m'aurait battue, quoiqu'il ne soit pas méchant : comme il a les traits décomposés ! c'est la fièvre apparemment : pendant qu'il repose, j'ai le temps d'amener ma cariole qui ne le secouera pas comme un fiacre, et il sera mieux soigné chez moi. Cependant je ne lui pardonne pas de m'avoir supposée assez barbare pour l'envoyer en prison l'hiver ! Laurent tarde bien à venir ? il s'est amusé en route à ses poésies qui ne riment à rien. Allons, mon ami, prenez patience, nous vous guérirons en peu de jours !

Malfilâtre essaya d'exprimer qu'il en tendait, mais il n'avait plus la parole libre, ses yeux fermés ne répondirent pas : madame Lanoue crut qu'il dormait et sortit du grenier sans faire de bruit.

Gilbert arriva peu d'instans après le départ de sa tante, et accourant tout essoufflé, il ouvrait déjà la bouche pour proclamer la grande nouvelle qu'il apportait ; mais le malade paraissait dormir si profondément qu'au lieu de l'éveiller en sursaut, il eût voulu prolonger ce sommeil paisible qu'il respecta pour remettre à son réveil et à l'apparition de M. Lacombe le plaisir de la surprise ; il ne replaça pas le manuscrit sous le chevet du lit de Malfilâtre endormi, mais assis à l'écart, il lut tout bas le quatrième chant du poème qu'il avait retenu presque tout entier dans sa mémoire. Cette lecture réfléchie s'empara si puissamment de son imagination et stimula sa verve poétique, avec tant d'enthousiasme qu'il oublia bientôt les précautions

qu'exigeait le repos de son ami et par degrés éleva la voix jusqu'au ton de la déclamation, sans que Malfilâtre fit un seul mouvement.

Le jeune poète admirait ce style pur, ces images gracieuses et ce rythme habilement conduit qui appartiennent au talent de l'auteur de *Narcisse* ; il acheva de lire le poème, et sans reprendre haleine, emporté par le torrent des beaux vers, il lut pour la première fois des odes qui avaient obtenu le prix au Palinod académique de Caen ; il s'anima davantage sous l'influence lyrique et se leva en récitant d'un accent ému ces strophes de l'ode sur le Bonheur, si convenables à la situation du poète mourant qui tressaillit en les écoutant :

Mais sa vertu, qui toujours ferme,
Le soutient dans l'adversité,
N'est que la route et non le terme
De la pure félicité.

Grâce à toi, vertu secourable,
Il perd d'un front inaltérable
Des biens indignes de ses vœux :
Ce n'est qu'au vrai bien qu'il aspire,
C'est pour le vrai bien qu'il soupire,
Et s'il soupire, est-il heureux ?

O toi que je voulais connaître,
Vérité ! tu m'apprends enfin
Que l'unique auteur de notre être
En est encor l'unique fin.
O lieu d'exil ! bords de l'Euphrate !
Mon Dieu ! de cette terre ingrate
Quand daignerez-vous m'enlever ?
Quand goûterai-je, ô mon vrai père !
Ce repos que mon cœur espère,
Et qu'en vous seul il peut trouver ?

– Où est-il ? s'écria M. Lacombe qui poussa la porte et vint déposer un sac d'argent sur le bord du lit de Malfilâtre ; mon ami, voilà le prix de votre admirable poème !



Le Manuscrit.

Malfilâtre ne répondit pas ; mais sa noble figure, quoique pâle et amaigrie, s'illumina d'un rayon de joie, comme un reflet d'une gloire à venir : un murmure sourd circula dans sa tête ; il jeta un soupir entrecoupé et tendit ses deux mains déjà froides et raidies, que Gilbert et M. Lacombe prirent en silence ; il ne parla pas : le dépôt venait d'inonder son cerveau ; il était mort, mort à trente-trois ans, pauvre et inconnu !

Le poème de *Narcisse* plaça Malfilâtre au rang de nos premiers poètes, et Gilbert, aigri par le spectacle de cette misère et de cette mort qu'il attri buait aux injustices de la littérature et de la philosophie, fustigea dans ses satires toutes les célébrités contemporaines, et, avant trente ans, mourut fou à l'hôpital.

FIN.

Contes

DU BIBLIOPHILE JACOB
A ses Petits-Enfants
Un vol. in-12 orné de jolies grav.

OUVRAGES DE M. BOUILLY.

CONTES A MES PETITES AMIES,
2 vol. in-12, ornés de 10 grav.

CONTES OFFERTS

AUX ENFANS DE FRANCE,
2 vol. in-12, ornés de 28 gravures et d'un frontispice.

Les Mères de Famille,
2 vol. in-12, ornés de 16 gravures.

LES ENCOURAGEMENTS DE LA JEUNESSE,
2 vol. in-12, ornés de 16 grav.

LES JEUNES FEMMES,
2 fort vol. in-12, ornés de 16 grav.

CONTES POPULAIRES,
2 vol. in-12, ornés de 16 gravures.

Contes à ma Fille,
2 vol. in-12, ornés de
20 grav.

CONSEILS

A MA FILLE.
2 vol. in-12 ornés de
jolies grav.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Convalescence du vieux conteur, par P.-L. Jacob, bibliophile

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9692379s>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine

de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et

notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect

de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. CONVALESCENCE. DU VIEUX CONTEUR.
 1. 1617
 2. 1628
 3. 1690.
 4. 1767
3. À propos de cette édition numérique